

SKIPWORTH BEQUEST



Skip worth E 37



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

Josias Dupont

1723

www.libteel.com.cn



PIERRE DANIEL HUET.

*Evêque d'Avranches, né à Caen
le 8. de Février 1630. et mort à Paris
le 26. de Janvier 1721.*

N. Jouman Sculpteur

TRAITÉ PHILOSOPHIQUE

www.libtool.com.cn

DE LA
FOIBLESSE
DE
L'ESPRIT HUMAIN,

PAR

*Feu Mr. HUET, Ancien
Evêque d'Avranches.*



A AMSTERDAM,
Chez HENRI DUSAUZET.

M. D. CC. XXIII

www.libtool.com.cn



AVERTISSEMENT

DU
www.libtool.com.cn

LIBRAIRE.

L'Ouvrage que je donne au Public auroit paru depuis long-tems, si l'illustre Auteur qui l'a composé, eût jugé à propos de lui laisser voir le jour. Il étoit si persuadé que la plûpart des gens desaproveroient ses sentimens sur la Foiblesse de l'Esprit humain, qu'il n'a pû se résoudre à les publier pendant sa vie. Il se contentoit de lire cet Ouvrage à ses meilleurs

* 2 Amis,

iv AVERTISSEMENT

Amis , ne voulant pas s'ex-
poser au ressentiment de ceux
qu'il appelle souvent lui-mê-
me , le Vulgaire de la Repu-
blique des Lettres.

Un homme de mérite ,
pour qui feu Mr. Huet avoit
beaucoup de considération ,
m'avoit fait connoître avanta-
geusement cet Ouvrage , plu-
sieurs années avant la mort de
ce savant Prélat. Il fit d'inu-
tiles efforts pour m'en procu-
rer une Copie ; Mr. Huet
ne voulut point y consentir ,
quoiqu'il le regardât comme
le meilleur de tous ses Ouvra-
ges. Rien ne marque mieux
l'estime qu'il en faisoit , que
le soin qu'il a pris de le tra-
duire

DU LIBRAIRE. V

duire lui-même en Latin, après l'avoir composé en François ; ce qu'il n'a fait pour aucun autre de ses Livres. J'ai sa Traduction Latine, & je pourrai l'imprimer dans la suite, si le Public témoigne la souhaiter. Tout le monde fait, que ce Prélat avoit cultivé le Latin avec un soin extraordinaire, & qu'il écrivoit en cette Langue avec beaucoup d'élégance.

Après la mort de Mr. Huet, un de ses parens à qui il avoit confié son Manuscrit, a eu la bonté de me l'envoyer, pour n'en pas priver plus long-tems le Public. Mais comme on pourroit douter que l'Auteur

* 3 de

vj AVERTISSEMENT
de la *Démonstration Evangelique*, le fût aussi d'un Ouvrage où l'on établit fortement le Pyrrhonisme, il est bon d'avertir ici, que ce dernier a été fidelement imprimé sur le Manuscrit Original de Mr. Huet, que je conserve avec soin, & que j'offre de montrer aux personnes qui auront la curiosité de l'examiner. Il m'a été d'autant plus facile de vérifier, que le Manuscrit est de la propre main du Prélat, que j'ai plusieurs Lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire autrefois.

Je n'y ai fait d'autre changement que de mettre le nom de Mr. Huet, à la place du
nom

DU LIBRAIRE. vij
nom, supposé, de *Théocrite de Pluvignac*, *Seigneur de la Roche*, *Gentil-homme de Perigord*, sous lequel il vouloit se cacher. Ceux qui aiment à connoître les véritables Auteurs des Livres qui paroissent, me feront bon gré de ce changement.

L'Ouvrage que je publie n'a pas été inconnu à l'Editeur du *Huetiana*, qui a paru depuis peu. Car il nous apprend, que le *Traité Philosophique de la Foiblesse de l'Esprit humain* a été composé par Mr. Huet, dans le même tems que ses *Questions Alnetana*, qui parurent à Caen en 1690.

On a souhaité de voir ici
* 4 l'E-

www.libtool.com.cn



PIERRE DANIEL HUET.

*Evêque de Franche-Comté, né à Caen
le 8. de Février 1630. et mort à Paris
le 26. de Janvier 1721.*

M. Senouart Sculpsit

TRAITÉ PHILOSOPHIQUE

www.libtool.com.cn

DE LA
FOIBLESSE

DE
L'ESPRIT HUMAIN,

PAR

*Feu Mr. HUET, Ancien
Evêque d'Avranches.*



A AMSTERDAM,
Chez HENRI DU SAUZET.
M. D. CC. XXIII

X. AVERTISSEMENT

bleuare possem infortunium; aut
consolando; patriæque desfede-
rium dictis leniendo; aut af-
flictum rebus ipsis iuvando, &
assidua consuetudine recreando,
his officiis ne deessem. Ad id
autem etsi me satis impellebat
ipsa humanitas, multò tamen
magis movebar ipsius eruditione
& virtute, vel ex primo con-
gressu cognita. Frequens ita-
que illi aderam; nec ullus efflue-
bat dies, quin aut ille ventita-
ret ad me, aut illum ego con-
venirem, simulque vel per amœ-
nissimas Olencæ ripas, vel per
viridissima prata deambulare-
mus. Omnis autem ferè sermo
erat de veterum Philosophorum
Sectis; quarum omnium cum egre-
giè

DU LIBRAIRE. xj

giè sciens erat, tum earum præcipue, quæ animum jubent ab omni assensu sustinere. Summo-
pere itaque comprobabat Sexti
Empirici Doctrinam, effecitque
commendatione sua, ut Auctor
adhuc de nomine tantum mihi co-
gnitus pervolutaretur à me dili-
genter, mihiq; fieret per familia-
ris, & summa esset illius apud me
commendatio.





ELOGE HISTORIQUE

www.libtool.com.cn
de Mr. H U E T.



PIERRE DANIEL HUET, ancien Evêque d'Avranches, mort à Paris le 26 de Janvier 1721, étoit né à Caen le 8 de Février 1630. L'amour de l'étude prévint en lui, ne difons pas tout-à-fait la raison, puisque nous ignorons quand elle commence, mais au moins l'usage de la parole. *A peine, dit-il, avois-je (a) quitté la mamelle, que je portois envie à ceux que je voyois lire.* Il perdit son père à dix-huit mois; sa mère quatre ans après. Il fut livré à des tuteurs négligens, qui le mirent dans une pension bourgeoise, où, avec peu de secours, & n'ayant que de mauvais exemples, il ne

(a) Huetiana, p. 3. *Commentar.* p. 16.

ELOGE HIST. de Mr. HUET. xiiij
ne laissa pas d'achever la carrière des
Humanitez, avant que d'avoir treize
ans faits.

Pour la Philosophie, il tomba sous
un excellent (a) Professeur, qui, à
la manière de Platon, voulut qu'il
commençât par apprendre un peu
de Géométrie. Mais le disciple alla
plus loin qu'on ne souhaitoit. Il prit
un tel goût à la Géométrie, qu'il en
fit son capital, & méprisa presque les
écrits que dictoit son maître, qui
heureusement étoit assez sage & assez
habile pour ne lui en savoir pas mau-
vais gré. Il parcourut tout de suite
les autres parties des Mathématiques;
& quoique cette science ne fût pas
encore accréditée dans les Colléges,
ni même dans le monde, au point
qu'elle l'a été depuis, on lui en fit
soutenir des thèses publiques, les
premières qui aient été soutenues à
Caen.

Il devoit, au sortir de ses classes,
étudier en Droit, & y prendre des
degrez.

(a) Le P. Mambrun. connu par ses vers La-
tins; & par un Traité du Poëme Epique.

XIV ELOGE HISTORIQUE

degrez. Deux ouvrages, qui parurent (a) en ce temps-là, interrompirent cette étude utile, & le jetterent dans une autre plus amusante. Ces deux ouvrages étoient les Principes de Descartes, & la Géographie sacrée de Bochart. Une preuve qu'on ne doit jamais avoir de préjugés, ou du moins s'y opiniâtrer, puisqu'un même homme, & un homme très-judicieux, peut quelquefois, dans ses âges differens, penser si différemment; c'est que M. Huet, qui a vivement censuré Descartes longtemps après, le goûta d'abord, l'admira, & le suivit durant plusieurs années. Quant à la Géographie de Bochart, elle fit une double impression sur lui, & par l'érudition immense de l'ouvrage, & par la présence de l'Auteur, Ministre des Protestans à Caen. Tout ce livre étant plein d'Hébreu & de Grec, aussi-tôt il voulut savoir ces deux langues, alla saluer l'Auteur, lui demanda ses con-

(a) Les Principes de Descartes, imprimez en 1643, & le Phaleg de Bochart, en 1646.

conseils, son amitié, & se fit son disciple, mais disciple prêt à devenir émule. Souvent un jeune homme avec de l'esprit & du courage, n'a besoin que d'un modèle vivant, pour déterminer le genre de ses études. Tel, qui n'a fait toute sa vie que des Madrigaux, auroit été un Savant du premier ordre, s'il avoit eu de bonne heure un Bochart devant les yeux.

Qu'on ne croie pas cependant, que M. Huet fût ennemi des amusemens, & des exercices, qui conviennent à la jeunesse. Il voyoit (a) le monde, il avoit soin de se bien mettre, il cherchoit à plaire. Véritablement, il n'avoit pas de grace à danser; mais il primoit à la course, il étoit meilleur homme de cheval, il faisoit mieux des armes, il sautoit mieux, il nageoit mieux, dit-il, que pas un de ses égaux.

A vingt ans & un jour, la Coutume de Normandie le délivra enfin de ses tuteurs, qui lui épargnoient fardement tout ce qu'ils pouvoient. Sa
plus

(a) *Commentar. Lib. I. p. 55. 56. 57.*

XVJ ELOGE HISTORIQUE

plus forte passion, & la première qu'il satisfit, dès qu'il se vit son maître, fut de voir Paris: non pas tant par curiosité, que pour se fournir de livres, & pour connoître *les Princes* (a) *de la Littérature*. C'est une de ses expressions. Il rendit d'abord ses devoirs au P. Sirmond, plus que nonagénaire. Cet aimable & respectable vieillard joignoit à son grand savoir une grande candeur, qui lui venoit de son propre fonds; & une grande politesse, que la Cour de Rome & celle de France lui avoient donnée. Le P. Petau, bien moins âgé, mais naturellement plus rigide que son confrère, se dérida le front en faveur d'un jeune provincial, qui non seulement étoit déjà digne de l'écouter, mais qui osoit même quelquefois (b) n'être pas de son avis, & lutter, presque enfant, contre un si grand homme.

Je nommerois tous nos Savans d'alors, si je nommois tous ceux
que

(a) Huetiana, p. 4. *Comment.* p. 58.

(b) Voyez ses *Dissertations* sur diverses matieres, &c. Tom. II. p. 432. 433.

que M. Huet connut, & dont il s'acquiesce l'estime, à son premier voyage de Paris. Deux ans après, il eut occasion de connoître ceux de Hollande. Car la Reine de Suède ayant invité Bochart à l'aller voir, il se joignit à lui, & partit au mois d'Avril 1652. Bochart arriva en des circonstances, où il ne fut pas si gracieusement reçu, qu'il avoit lieu de s'y attendre. La santé de cette Princesse chanceloit. Trop d'application à l'étude, car elle y passoit les nuits entières, lui avoit échauffé le sang. Bourdelot son médecin, habile courtisan, & qui avoit étudié autant son esprit que sa complexion, l'obligea de rompre tout commerce avec les gens de Lettres, dans l'espérance de la gouverner lui seul. Bochart en souffrit. Pour M. Huet, sa jeunesse l'empêcha de paroître si redoutable à ce médecin. Il vit souvent la Reine, elle voulut même se l'attacher : mais l'humeur changeante de Christine lui fit peur, & il aima mieux au bout de trois mois revenir en France, où le principal fruit qu'il rapporta de son voyage, fut un manuscrit d'Ori-

XVIIJ ELOGE HISTORIQUE
d'Origène , qu'il avoit copié à Stockholm.

Parmi les Savans qu'il connut en Hollande, Saumaïse tient le premier rang. Diroit-on , à l'emportement qui régne dans les écrits de Saumaïse , que c'étoit au fond un homme facile , communicatif , & la douceur même ? Jusque-là qu'il se laissoit dominer par une femme hautaine & chagrine , qui se vantoit d'avoir pour mari , mais non pas pour maître , *le plus savant de tous les Nobles , & le plus noble de tous les Savans.* Quand M. Huet fut de retour dans sa patrie , il reprit ses études avec plus de vivacité que jamais , pour se mettre en état de nous donner son manuscrit d'Origène. Deux sortes d'Académies , l'une qui s'étoit formée en son absence pour les belles Lettres , l'autre qu'il fonda lui même pour la Physique , servoient à le délasser : ou plutôt , le faisoient de temps en temps changer de travail. En traduisant Origène , il médita sur les règles de la Traduction , & sur les diverses manières des plus célèbres Traducteurs. C'est ce qui donna lieu au premier livre , qu'il publia , & par

par lequel il fit, si j'ose ainsi dire, son entrée dans le païs des Lettres. On y admira ce qu'on a depuis admiré dans ses autres ouvrages, une lecture sans bornes, une judicieuse critique, & sur tout une Latinité, qui feroit honneur au siècle d'Auguste. Enfin, seize ans après son retour de Suède, il mit son Origène au jour. Ces seize ans, il les passa dans sa patrie, sans emploi, tout à lui & à ses livres; ne se dérangeant que pour venir tous les ans se montrer un ou deux mois à Paris.

Pendant ce temps-là, il eut des lueurs de fortune, dont il ne fut point ébloui. La Reine de Suède, qui après avoir abdiqué la Couronne, s'étoit transplantée à Rome pour toujours, voulut l'attirer auprès d'elle en 1659. Mais l'aventure de Bochart, demandé avec tant d'ardeur, & puis oublié dès qu'il parut, l'empêcha de succomber à la tentation de voir l'Italie. On le souhaita en Suède pour lui confier l'éducation du jeune Roi, qui remplaça en 1660. Charles Gustave, successeur de Christine. Mais il eut la force de remercier; & ceux qui

XX. ELOGE HISTORIQUE

qui jugent des actions par l'événement, trouveront qu'il fit très-bien de se tenir en France. Car, dix ans après, il fut nommé Sous-précepteur de M. le Dauphin, sans avoir d'autres patrons que son mérite, & le discernement de M. de Montausier.

Il arriva à la Cour en 1670, & y demeura jusqu'en 1680, qui est l'année que M. le Dauphin fut marié. Plus il sentit que ce nouveau séjour l'exposoit à de fréquentes distractions, plus il devint avare de son temps. A peine donnoit-il quelques heures au sommeil. Tout le reste de son loisir alloit, ou aux fonctions nécessaires de son emploi, ou à sa *Démonstration Evangélique*, commencée, & achevée parmi les embarras de la Cour.

Je ne dois pas oublier ici le service qu'il rendit aux Lettres, en nous procurant cette suite de Commentaires, qui se nomment communément *les Dauphins*. Quoique la première idée en fût venue à M. de Montausier, on est redevable à M. Huet d'en avoir tracé le plan, & dirigé l'exécution,

au.

autant que l'a permis la docilité, ou la capacité des ouvriers.

Tout occupé depuis si long-temps, & de compositions, & de lectures, qui avoient directement la Religion pour objet, il prit enfin, à l'âge de quarante-six ans les Ordres sacrez. Après quoi il eut l'Abbaye d'Aunay, où il se retirait tous les étéz, lorsqu'il eut quitté la Cour. Un des ouvrages qu'il y composa, sous le titre de *Questiones Alnetanae*, immortalisera le nom de cette solitude, agréablement située dans le Bôcage, qui est le canton le plus riant de la basse Normandie.

Il fut nommé à l'Evêché de Soissons en 1685. Avant que ses Bulles fussent expédiées, M. l'Abbé de Silvery ayant été nommé à l'Evêché d'Avranches, ils permutèrent avec l'agrément du Roi. Mais à cause de quelques brâilleries entre la Cour de France & celle de Rome, ils ne purent être sacrez qu'en 1692. Je m'imaginais qu'un si long délai ne changera que fort peu M. Huet; car la vie qu'il avoit menée, & la seule qu'il aimoit, ne sympathisoit pas avec les
fonc-

fonctions épiscopales. Aussi ne fut-il pas long-temps à s'en dégoûter. Il se démit de son Evêché d'Avranches en 1699.

Pour le dédommager, le Roi lui donna l'Abbaye de Fontenay, qui est aux portes de Caen. L'amour de M. Huet pour sa patrie, lui inspira de s'y fixer; & dans cette vuë, il appropria les jardins, & la maison de l'Abbé. Sa patrie lui avoit paru très-aimable, tant qu'il n'y avoit eu que des amis. Mais, du moment qu'il y posséda des terres, les procès l'assaillirent de tous côtez, & le chassèrent, quoiqu'il eût aussi, grace à son air natal, quelque ouverture pour le jargon de la chicane.

Alors il revint à Paris, & se logea dans la maison Professe des Jésuites, où il a vécu ses vingt dernières années, pendant lesquelles il s'est appliqué principalement à faire des notes sur la Vulgate. Il ne regardoit pas seulement la Bible comme la source de la Religion; mais il croyoit que c'étoit (a) de tous les livres le plus pro-

(a) *Commentar.* p. 354. *Huetiana*, p. 182.

propre à former, & à exercer un Savant. Il avoit lû vingt-quatre fois le texte Hébreu, en le conférant avec les autres textes Orientaux. Tous les jours, dit-il, sans un seul d'excepté, il y employa deux ou trois heures, depuis 1681. jusqu'en 1712.

Une cruelle maladie, dont il fut attaqué cette année-là, & qui le tint au lit près de six mois, lui affoiblit considérablement, non pas l'esprit, mais le corps, & la mémoire. Cependant, dès qu'il eut un peu recouvré ses forces, il se mit à écrire sa vie; & il l'écrivit avec toute l'élégance, mais non pas avec tout l'ordre, ni avec toute la précision de ses autres ouvrages, parce que sa mémoire n'étoit plus la même qu'autrefois. Elle alla toujours en diminuant. Ainsi, n'étant plus capable d'un ouvrage suivi, il ne fit plus que jetter sur le papier des pensées détachées, travail proportionné à son état.

Quoiqu'il m'en ait confié son unique copie, pour la publier sous le titre d'*Huetiana*, je ne me flatte point qu'à ce sujet on me permît de rapporter ici avec quelle complaisance il
m'a

xxiv ELOGE HISTORIQUE

m'a souffert, depuis que j'eus l'honneur de le connoître en 1708. On doute, lorsqu'il s'agit des grands hommes, si c'est amour propre, ou reconnoissance, qui fait que nous parlons de leur amitié; & souvent, de peur d'être soupçonné d'une foiblesse, nous renonçons à un devoir.

Je ne saurois pourtant ne pas avouer que c'est moi qui procurai la cinquième édition de ses Poësies en 1709. Je m'en ressouviens d'autant plus volontiers, que sans cette édition, qui *reveilla ses Muses endormies*, vraisemblablement il n'eût jamais songé aux cinq (a) nouvelles Métamorphoses, qu'il composa en 1710. & 1711. Tout son esprit s'y retrouve. Quelle délicatesse, & pour un Savant de ce rang-là, & dans un âge si avancé! Quelle fleur, & si nous osions parler ainsi, quelle jeunesse d'imagination!

Au reste, si l'on veut bien considérer qu'il a vécu quatre-vingts & onze ans, moins quelques jours; qu'il se

(a) *Lampyrus, Galerius, Mimus, &c.*

se porta dès la plus tendre enfance à l'étude; qu'il a toujours eû presque tout son temps à lui; qu'il a presque jouï toujours d'une santé inaltérable; qu'à son lever, à son coucher, durant ses repas, il se faisoit lire par ses valets; qu'en un mot, & pour me servir de ses termes, *ni le feu (a) de la jeunesse, ni l'embarras des affaires; ni la diversité des emplois, ni la société de ses égaux, ni le fracas du monde, n'ont pu modérer cet amour indomptable de l'érudition, qui l'a toujours possédé*: une conséquence, qu'il me semble qu'on pourroit tirer de-là, c'est que M. d'Avranches est peut-être de tous les hommes qu'il y eut jamais, celui qui a le plus étudié.

Outre qu'il étoit naturellement robuste, il vivoit de régime. Dès l'âge de quarante ans il ne soupoit point. Encore dînoit-il sobrement. Il ne mangeoit que des viandes communes, point de ragoûts, & à peine mettoit-il dans son eau une huitième partie de vin.

(a). Huetiana, p. 2. Voyez aussi *Commentar.* lib. I, p. 15. & lib. V. p. 278.

xxvj *ELOGE HISTORIQUE*

vin. Sur le soir il prenoit une sorte de bouillon (a) médicinal. A la vérité, lors même qu'il se portoit le mieux, il avoit le teint d'une pâleur à faire craindre qu'il ne fût malade.

Une singularité bien remarquable, c'est que deux ou trois jours avant sa mort, tout son esprit se ralluma, toute sa mémoire lui revint. Il employa ces précieux momens à produire des actes de piété, & mourut tranquille, plein de confiance en Dieu.

Je ne connois de ses manuscrits, que ceux-ci. Une Traduction Latine des *Amours de Daphnis & de Chloé*, faite à dix-huit ans; un Roman intitulé *Le faux Yucas*, fait à vingt-cinq; un Traité Philosophique de la foiblesse de l'esprit humain, fait dans le même temps que ses *Quaestiones Anetanae*; une Réponse à M. Regis, touchant la Métaphysique de Descartes; ses Notes sur la Vulgate; & un recueil de cinq à six cens Lettres, tant Latines que Françoises, écrites

(a) C'est un bouillon connu sous le nom de bouillon rouge du médecin Delorme.

de Mr. H U E T. xxvii
écrites à des Savans. Pour ce qui
est de ses livres imprimez, les voici,
dans l'ordre qu'ils ont paru.

De Interpretatione libri duo. Paris,
1661. in 4. Stade 1680. in 12. La Haye,
1683. in 8. www.libtool.com.cn

*Origenis Commentaria in Sacram
Scripturam.* Rouën, 1668. in fol. 2.
vol. Cologne, 1685. in fol.

De l'Origine des Romains. Paris,
1670. 1678. 1685. 1693. 1711. in 12.
Londres, 1672. in 16. Angl. Amst.
1679. 1716. in 12. Belg.

Discours prononcé à l'Académie
Françoise. Paris, 1674. in 4. Amst.
1709. in 12.

*Animadversiones in Manilium, &
Scaligeri notas :* à la fin du Manile
Dauphin. Paris, 1679. in 4.

Demonstratio Evangelica. Paris,
1679. 1694. in fol. Amst. 1680. in 8.
2. vol. Leipzig, 1694. in 4.

Censura Philosophiæ Cartesianæ. Pa-
ris, 1689. 1694. in 12. Helmstad, 1690.
in 4. Franeker, 1690. in 12. Hano-
vre, 1690. in 12.

Quest. Almutane. Caen, 1690. in 4.

De la situation du Paradis terrestre.
Paris, 1691. in 12. Leipzig, 1694.

xxviiij *ELOGE HIST. de Mr. HUET*
in 12. & in 4. *Amst.* 1701. in 12. *ibid.*
Lat. 1698. in 12.

Nouveaux Mémoires pour servir à
l'Histoire du Cartésianisme. *Paris*,
1692. 1711. in 12. *Utrecht*, 1698. in
16. *Amst.* 1698. in 12.

Statuts Synodaux pour le Diocèse
d'Avranches. *Caen.* 1693. 1695. 1696.
1698. in 8.

Carmina. *Utrecht*, 1664. 1700. in 8.
Deventer, 1668. in 8. *Amst.* 1672. in
16. *Paris*, 1709. in 12.

De Navigationibus Salomonis. *Am-*
sterdam, 1698. in 8. & in fol.

Nota in Anthologiam Epigramma-
tum Græcorum: à la fin de ses Poë-
sies, édition de Grævius. *Utrecht*,
1700. in 12.

Origines de Caen. *Rouën*, 1702.
1706. in 8.

Dissertations sur diverses matières
de Religion, & de Philologie. *Paris*,
1712. in 12.

Histoire du Commerce & de la Na-
vigation des Anciens. *Paris*, 1716.
in 12. *Bruxelles*, 1717. in 12.

Commentarius de rebus ad eam per-
tinentibus. *Amsterdam*, 1718. in 12.

Huetiana. *Paris*, & *Amst.* 1722. in 12.

I N-

INDICE

des Parties de cet Ouvrage.

www.libtool.com.cn

P R E F A C E.

Exorde & Arguement de l'Ouvrage. 1.
Sa division. 10

LIVRE PREMIER.

**La Vérité ne peut être connue
 de l'Entendement humain, par
 le secours de la Raison, avec
 une parfaite & entière certitu-
 de.** 11

**CHAP. I. Il faut montrer première-
 ment:** 11

1. *Ce que c'est que la Philosophie.* 12

2. *Ce que c'est que l'Entendement
 humain.* 13

3. *Ce que c'est qu'Idée.* 14

** 3

4. *Ce*

4. Ce que c'est que Pensée. 14

5. Ce que c'est que la Raison. ibid.

6. Ce que c'est que la Vérité. ibid.

7. Il y a plusieurs sortes & plusieurs degrez de Certitude. La Certitude

de la Foi perfectionne la Certitude de la nature humaine. 16

CHAP. II. L'homme ne peut connoître la Vérité par le secours de la Raison avec une parfaite & entiere Certitude. Première Preuve tirée des Auteurs Sacrez. 22

CHAP. III. Seconde Preuve. L'homme ne peut connoître avec une parfaite & entiere Certitude, qu'un objet extérieur répond exactement à l'Idée qui en est empreinte en lui. 32

1. Les images, especes, ou ambres, qui partent des corps extérieurs, & qui se présentent à nous, ne leur sont pas semblables. 34

2. La fidélité du milieu interposé, par lequel l'ombre ou espece de l'objet extérieur passe pour venir à l'instrument de nôtre sensation est douteuse. 36

3. La fidélité des Sens est douteuse. 39

4. La fidélité des nerfs, & des esprits

I N D I C E. xxxj

sprits animaux est douteuse. 41

5. *La fidelité du cerveau est douteuse.* 46

6. *La fidelité de l'Esprit ou Entendement humain est douteuse, &*

sa nature nous est inconnue. 48

CHAP. IV. *Troisième Preuve. L'Esprit humain ne peut connoître la nature des choses avec une parfaite Certitude.* 52

CHAP. V. *Quatrième Preuve. Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de leur continuel changement.* 59

CHAP. VI. *Cinquième Preuve. Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de la différence des hommes.* 63

CHAP. VII. *Sixième Preuve. Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, parce que leurs causes sont infinies.* 65

CHAP. VIII. *Septième Preuve. L'Homme n'a point de regle certaine de la Vérité.* 69

CHAP. IX. *Huitième Preuve. 1. On dispute contre l'Evidence.* 75

2. *Les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont endormis,*

qui

XXXII I N D I C E.

qui sont yvres, & qui sont fous,
sont aussi évidens que les objets qui
se présentent à l'Esprit de ceux qui
sont éveillés, qui sont à jeun, &
qui sont en leur bon sens. 78

CHAP. X. Neuvième Preuve. 85

1. Raison de douter de toutes choses, proposée par Des Cartes; savoir que nous ignorons, si Dieu ne nous a point créés de telle nature, que nous nous trompions toujours. ibid.

2. D'où il s'ensuit que l'intime perception des choses est douteuse. 87

CHAP. XI. Dixième Preuve. C'est une pétition de principe, que de vouloir prouver par Raison que la Raison est certaine. 89

CHAP. XII. Onzième Preuve. Les raisonnemens sont incertains. 90

CHAP. XIII. Douzième Preuve. Il s'ensuit des dissensions des Dogmatiques, qu'il ne faut s'attacher à aucune de leurs Sectes. 94

CHAP. XIV. Treizième Preuve. La loi de douter a été établie par d'excellens Philosophes. 95

1. Anacharsis. 100

2. Pherecyde. ibid.

3. Pythagore. ibid.

4. Em-

I N D I C E. xxxij

4. Empedocle.	101
5. Gorgias Leontin.	ibid.
6. Xenophane.	102
7. Epicharme.	ibid.
8. Parmenide.	ibid.
9. Xenade.	ibid.
10. Zenon d'Elée.	103
11. Heraclide.	ibid.
12. Anaxagore.	ibid.
13. Democrite.	ibid.
14. Protagore.	104
15. Socrate.	ibid.
16. Platon, Auteur de la première Academie.	107
17. Aristote.	108
18. Arcesilas, Auteur de la seconde Academie.	109
19. Lacyde.	112
20. Carneade, Auteur de la troisième Academie.	ibid.
21. Clitomaque.	116
22. Philon, Auteur de la quatrième Academie.	117
23. Antiochus, Auteur de cinquième Academie.	ibid.
24. Ciceron.	119
25. Varron, Pison, Lucullus, & Brutus.	121
26. Origine du Pyrrhonisme.	122
* * 5	27. Me-

xxxiv I N D I C E.

27. Metrodore.	123
28. Anaxarque.	ibid.
29. Pyrrhon.	124
30. Combien il y a eu véritablement d'Académies, & quelle a été la différence de l'Académie, & du Pyrrhonisme.	131
31. Il n'y a eu que deux Académies, l'ancienne, & la nouvelle; & la nouvelle a été un véritable Pyrrhonisme.	138
32. On propose les différens entre la nouvelle Académie, & la Secte des Sceptiques; & on les compare. Premier différent.	139
33. Second différent.	140
34. Troisième différent.	142
35. Quatrième différent.	143
36. Cinquième différent.	ibid.
37. Sixième différent.	145
38. Septième différent.	147
39. Pourquoi les Philosophes, qui font profession de douter, aiment mieux passer pour Académiciens que pour Pyrrhoniens.	150
40. Il est faux que la Secte des Sceptiques, ou Pyrrhoniens, ait été interrompue après Timon.	151
41. Timon de Phlius.	152
42. Nan-	

I N D I C E. xxxv

42. Nausiphane de Teos.	153
43. Theodose de Bithynie.	154
44. Aenesideme de Cnossus.	ibid.
45. Ptolémée d'Alexandrie.	ibid.
46. 47. Cornelius Celsus. Favorin.	ibid.
48. Sextus Empiricus.	155
49. Savoir si Sextus Empiricus est le même, que Sextus de Chero- née.	ibid.
50. Grande affinité de la Secte Sceptique, de la Secte Empirique, & de la Secte Methodique.	158
51. Lucien.	160
52. Uranius.	161
53. Et encore du nombre des Do- gmatiques, Porphyre.	163
54. Aristippe.	ibid.
55. Herillus de Carthage.	162
56. Menedeme d'Eretrie.	ibid.
57. Les Philosophes Eretriques, & les Megariques.	ibid.
58. Monime le Cynique.	164
59. Parmi les Nations étrangères, les Mages.	ibid.
60. Les Brachmanes.	165
61. Certains Philosophes Turcs, qu'on nomme les Etonnez.	ibid.
62. Parmi les Juifs, les Esseniens.	166
63. Et	

xxxvj I N D I C E.

63. Et les Seboréens.	166
64. R. Moïse fils de Malmor.	ibid.
65. Et Parmi les Arabes, les Discoureurs.	167
CHAP. XV. I. On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus, qu'il faut douter, & que c'est le seul moyen d'éviter les erreurs.	169
2. La hardiesse des Dogmatiques a produit une infinité d'erreurs.	170
3. Les Academiciens & les Sceptiques, n'affirmant rien, ne peuvent se tromper, & ils sont les seuls qui méritent le nom de Philosophes.	171

LIVRE SECOND.

On explique exactement quelle est la plus sûre, & la plus légitime voye de Philosopher.

174

CHAP. I. *L'homme est naturellement dépourvu des moyens nécessaires pour connoître très clairement & très certainement la Vérité ; laquelle encore qu'il puisse connoître en quelque sorte, il ne peut néanmoins la connoître très clairement, & très certainement.*

176

CHAP. II. *La Foi supplée au défaut de la Raison, & rend très certaines les choses, qui étoient moins certaines par la Raison.*

182

CHAP. III. I. *Il n'y a rien dans l'Entendement qui n'ait été dans les Sens.*

188

2. *Contre Platon.*

190

3. *Contre Proclus.*

192

4. *Et contre Des Cartes.*

194

CHAP. IV. *Il faut suivre dans l'usage de la vie les choses probables,*
com-

XXXVIIJ I N D I C E.

- comme si elles étoient véritables.* 204
- CHAP. V. *Regle, ou Criterium de la Probabilité.* 207
- CHAP. VI. *Quelle est la fin que l'on se propose dans l'art de douter.* 209
- CHAP. VII. *Il ne faut point s'attacher aux sentimens d'aucun Auteur.* 213
- CHAP. VIII. *Il faut choisir dans chaque Secte ce qui y paroît de meilleur.* 215
- CHAP. IX. *Sur toutes choses il faut prendre garde de ne rien admettre, qui soit contraire à la Foi.* 216
- CHAP. X. *La Secte des Eclectiques a été suivie par de grands hommes.* 217
- CHAP. XI. *Puisqu'il ne faut s'attacher, ni à la Secte des Académiciens, ni à celle des Sceptiques, ni à celle des Eclectiques, ni à aucune autre, il faut s'attacher à la sienne propre.* 224

LIVRE TROISIEME.

On propose les Objections de
nos adversaires, & on
les refute.

CHAP. I. *Premiere Objection, que nous
ôtons l'usage de la Vie.* 227

CHAP. II. *Seconde Objection, que nous
nous privons de la Science.* 229

CHAP. III. *Troisième Objection, que
nous avons le Criterium, ou la Re-
gle du discernement du vrai & du
faux.* 230

CHAP. IV. *Quatrième Objection, que
notre maniere de Philosopher ne fait
point de Secte.* 232

CHAP. V. *Cinquième Objection, que
lors que nous disons qu'il n'y a rien
de vrai, ni de faux, ni de démon-
stration, nous nous condamnons nous
mêmes.* 233

CHAP. VI. *Sixième Objection, qu'on
ne peut presque pas douter sans im-
piété, si Dieu n'a pas fait l'hom-
me de telle sorte, qu'il se trompe
toujours.* 234

CHAP.

INDICE

CHAP. VII. <i>Septième Objection, que cette Loi de douter semble empêcher l'Esprit de l'homme de se soumettre à la Foi, & favoriser la corruption des mœurs.</i>	235
CHAP. VIII. <i>On répond aux Objections de nos adversaires.</i>	240
CHAP. IX. <i>Première Objection.</i>	242
CHAP. X. <i>Seconde Objection.</i>	245
CHAP. XI. <i>Troisième Objection.</i>	251
CHAP. XII. <i>Quatrième Objection.</i>	259
CHAP. XIII. <i>Cinquième Objection.</i>	263
CHAP. XIV. <i>Sixième Objection.</i>	269
CHAP. XV. <i>Septième Objection.</i>	272
CHAP. XVI. <i>Pourquoi la doctrine des Académiciens & des Sceptiques a été rejetée.</i>	290
CHAP. XVII. <i>Conclusion de l'Ouvrage.</i>	295



P R E F A C E.

www.lbtbook.com.cn

DE L'AUTEUR,

Aux Philosophes ses Amis.

1. *Exorde & Argument de l'Ouvrage.*
2. *Sur Division.*

I.



COUTEZ, Mes chers Exorde & Argument de l'Ouvrage. amis, non pas mon sentiment touchant la nature ge.

de l'Esprit humain, & de la Raison, mais celui d'un excellent homme, fort versé dans toutes les Sectes anciennes & modernes de la Philosophie. Il étoit Provençal, homme de qualité. Il avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse, par raport à ses études, & il avoit eu d'étroites liaisons avec ceux qui avoient quelque reputation dans les sciences speculatives. S'étant trouvé depuis revêtu d'une charge importante dans son pais, il se fit des ennemis puissans, qui lui rendirent de mauvais offices,

A

&

2. P R E F A C E.

& l'obligerent de quitter sa patrie, &
 de se retirer à Padouë, lieu agréable
 & propre aux études qu'il avoit tou-
 jours cultivées, & que j'avois choi-
 si depuis assez long-tems pour la re-
 traite des miennes. Il me vint voir,
 selon son ancienne coûtume, non pas
 comme me croiant Philosophe, mais
 comme amateur de la Philosophie;
 tel qu'il m'avoit reconnu par quel-
 ques écrits qui m'étoient échappez.
 Je fus frappé d'abord de la beauté
 de son esprit, de l'étendue de son
 savoir; & principalement de sa can-
 deur & de son honêteté. Flaté lui-même
 de la maniere pleine d'estime & de re-
 connoissance, dont je recevois ses visi-
 tes, & de la conformité de nos incli-
 nations, il ne fut pas long-tems sans
 m'ouvrir le fond de son cœur. Car
 après que j'eus remarqué qu'il atta-
 quoit avec chaleur toutes les Sectes
 des Philosophes, à la maniere des
 Academiciens, sans s'attacher à au-
 cune, & sans qu'il me fût possible,
 avec toute mon adresse, & par tou-
 tes les questions dont je le harcelois,
 de lui faire prendre parti, j'eus re-
 cours enfin aux sollicitations, & je
 le

P R E F A C E.

3

le pris très sérieusement de se développer. Vaincu enfin par mon empressement, il se rendit, & dans cet entretien, & plusieurs autres qui suivirent, il me communiqua sans déguisement sa pensée, touchant la Philosophie. Ses discours me parurent subtils & fort éloignés des opinions communes, & je ne voulus pas les perdre. Je prenois donc soin de les écrire, si-tôt que nous étions séparés, de crainte de les oublier, & pour mon usage seulement, sans penser qu'ils dussent jamais sortir de mes mains. Voici donc comme il s'expliqua.

Lors que dans ma première jeunesse je m'appliquai à l'étude de la Philosophie, je fus fort choqué de ces disputes continuelles des Philosophes, sur toutes sortes de matières; & dans l'attente de ces grands avantages de la Philosophie, que l'on m'avoit tant vantés, la connoissance de la Vérité, & le repos de l'esprit, j'étois fort surpris de me trouver plongé dans des tenebres épaisses d'une ignorance invincible, & dans des débats dont je ne vois point la fin.

A 2

Et

Et comme j'avois été élevé dans la Philosophie d'Aristote, suivant la coutume de ce Siecle, j'étois encore plus étonné que la seule Secte de ce Philosophe eût pu produire une si grande diversité d'opinions, des Grecs, des Arabes, & des Latins; des Anciens, & des Modernes. J'admirois l'aveuglement de l'Esprit humain, voyant qu'Aristote avoit osé dire que les Philosophes, qui l'avoient précédé, étoient ou malhabiles, ou glorieux, d'avoir présumé qu'ils avoient porté la Philosophie à sa dernière perfection; mais qu'il croioit pouvoir assurer que dans peu de tems ce grand ouvrage seroit consommé: quoi que les choses cependant en fussent si éloignées, que l'on voit tous les jours renaître de nouvelles contestations, & que le tems qui modere toutes choses, aigrissoit au contraire les esprits des Philosophes; en sorte qu'il sembloit que leur science ne fût pas tant une recherche de la Verité, comme ils s'en vantoient, qu'une methode de chicaner avec adresse, & de disputer subtilement. Je souhaitois que quelque homme
d'au-

P R E F A C E.

d'autorité & de fâvoir entreprit la même chose , que l'on raporte du Proconsul Gellius , qui étant venu autrefois à Athenes , assambla tous les Philosophes qui s'y trouvoient en grand nombre , & par un discours étudié les exhorta de terminer leurs longs débats, leur offrant sa mediation, & ses bons offices. Cela a paru ridicule à bien des gens , mais non pas à moi : car l'accommodement eût peu se faire , si chacun d'eux se dépouillant de ses préjugez, fût entré dans un nouveau & sérieux examen des dogmes, dont il paroiffoit si entêté ; s'il n'eût proposé que comme incertain, ce qu'il avoit costume de soutenir comme indubitable, & qu'il eût appris une bonne fois à retenir sa créance , & à suspendre son jugement. Je ne desaproouverois pas non plus l'étude que fit Neron de la Philosophie, pour découvrir la cause d'une si grande diversité d'opinions; s'il eût eu un desir sincere de terminer ces controverses, & non pas de les entretenir pour son divertissement , suivant la legereté & la malignité de son naturel.

6 P R E F A C E.

La doctrine de Des Cartes a eu dans ces derniers tems une grande réputation : & parce qu'elle attiroit beaucoup de monde par sa nouveauté, comme il arrive d'ordinaire, plusieurs jugerent qu'Aristote seroit bientôt abandonné, & que Des Cartes prendroit le dessus. Las comme j'étois de la division des Peripateticiens, je voulus connoître ce qu'on pouvoit attendre de cette nouvelle Philosophie. Elle me plut fort, car il me parut, que fondée sur un petit nombre de principes très simples, elle penetrait aux premières causes par une voye nette & facile. Je ne fus pas long-tems néanmoins sans m'appercevoir, que les Peripateticiens se soutenoient encore ; qu'il se formoit de dangereuses factions contre Des Cartes ; que Gassendi se faisoit chef de parti, & renouvelloit avec succez la Secte d'Epicure, toute décriée qu'elle étoit, & suspecte d'impiété, quoi qu'il eût beaucoup plus d'adversaires que d'approubateurs. Je me voulus donc retranscher dans le Platonisme, ne croyant pas pouvoir choisir un meilleur maître, que ce grand homme, à qui
l'anti-

P R E F A C E

L'antiquité a donné le surnom de divin, que tant de gens habiles ont admiré, & que les plus anciens Peres de l'Eglise ont suivi, employans la methode & ses dogmes, pour expliquer & pour defendre la doctrine Chrétienne. Mais lors que je vins à approfondir cette Philosophie, moi qui cherchois des fondemens solides de la Verité; je n'y trouvai rien qui pût fixer mon esprit; nuls principes certains & déterminez; nul Systême ni tissu de doctrine; rien de lié; rien de suivi. Tout y est traité avec délicatesse & avec élégance, mais on y soutient le pour & le contre; & on y defend l'affirmative & la negative par des raisons de même force, sans déterminer l'esprit à aucun parti. Outre que cette Secte vague & flottante, en a produit plusieurs autres, dont chacune prétend être la légitime & sincere doctrine de Platon, & toutes les autres corrompues. De sorte qu'après avoir leu les Ouvrages de Platon, & de la plupart des Platoniciens, je me trouvai plus éloigné que jamais de la connoissance de la Verité. Cela ne me

rebuta pas. Je voulus parcourir toute l'ancienne Philosophie. J'en ramassai les Dogmes de tous côtez. Je lus exactement ce que Diogene de Laërte, & d'autres encore ont écrit de la vie, & des sentimens des Philosophes qui les avoient précédés; esperant que dans ce grand nombre de Sectes, quelque méprisables qu'elles parussent, il s'en pourroit présenter quelqu'une moins sujette aux contradictions, & plus propre à fixer l'incertitude & l'agitation de l'esprit.

Mon esperance ne fut pas vaine. La doctrine d'Arcefilas, de Carneade, & de Pyrrhon me plut fort; & je jugai qu'ils avoient mieux connu la nature de l'Esprit humain que tous les autres Philosophes: quoi que je n'approuvassé pas leurs sentimens en toutes choses, & que les ayant abandonnez en plusieurs points, je me fissé l'auteur de mon propre Systeme. Un long usage d'étude, de reflexions, & de meditations m'ayant depuis fait mieux connoître moi-même à moi-même, je suis demeuré persuadé, que ni en moi, ni en aucun autre homme, il ne se trouve point de faculté natu-

P R E F A C E.

naturelle, par laquelle on puisse découvrir la Verité, avec une pleine & entière assurance; & que la source de toutes les erreurs, c'est la précipitation de notre esprit, qui nous fait ajouter foi trop légèrement aux opinions qui nous sont proposées.

C'est ainsi que ce savant homme parla, & comme il remarqua l'étonnement où j'étois de voir renouveler une doctrine, que je croiois entièrement éteinte & abolie: Vous admirez ma hardiesse, me dit-il, d'oser avancer un discours qui semble choquer le sens commun: ou plutôt ma timidité & ma défiance, de n'oser ajouter foi au témoignage de mes Sens & de ma Raison. Mais si vous voulez bien continuer de m'entendre, je me promets tant de la bonté de votre esprit, & de votre candeur, que vous admirerez au contraire, la temerité & l'aveuglement de l'Esprit humain, qui croit voir, ce qu'il ne voit point, & se précipite inconsidérément dans l'erreur. Je vous écouterai, lui dis-je, avec toute l'attention que vous pouvez desirer; & Dieu veuille que vous puissiez exe-

cuter ce que vous promettez. Alors
il commença de parler ainsi.

II.

Sa Division.

Pour donner des bornes certaines à cette dispute, il me paroît nécessaire de la diviser en trois parties. Il faut prouver avant toutes choses, que l'Esprit humain ne peut connoître la Verité par le secours de la Raison, avec une parfaite & entière certitude. Il faudra chercher ensuite avec exactitude, quelle est la voye la plus sûre, & la methode légitime de philosopher. Nous répondrons en dernier lieu aux objections de ceux qui sont dans des sentimens contraires aux nôtres.

TRAI-

TRAITÉ PHILOSOPHIQUE DE LA FOIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN.

LIVRE PREMIER.

*La Verité ne peut être connue de
l'Entendement humain, par le
secours de la Raison, avec une
parfaite & entière certitude.*

CHAPITRE PREMIER.

*Il faut montrer premierement : 1. Ce
que c'est que la Philosophie. 2. Ce
que c'est que l'Entendement humain.
3. Ce que c'est qu'Idée. 4. Ce que
c'est que Pensée. 5. Ce que c'est que la
Raison. 6. Ce que c'est que la Verité.
7. Il y a plusieurs sortes & plusieurs
degrez de Certitude. La Certitude
de la Foi perfectionne la Certitude
de la nature humaine.*

Celui qui entreprend de prouver
la foiblesse de l'Esprit & de la
Raison humaine, trouve dez la pre-
miere

12 DE LA FOIBLESSE DE
miere entrée de la Philosophie un
grand champ ouvert, & battu de-
puis long-tems, par la plupart des an-
ciens Philosophes; dans lequel il faut
combattre sur la nature & la recher-
che de la Verité. Car ce ne seroit
pas garder l'ordre requis, que de
travailler à connoître la Verité, sans
savoir ce que c'est que la Verité, ni
si elle peut être connue.

*Ce que c'est
que la Phi-
losophie.*

1. Car la Philosophie n'étant autre
chose que l'étude de la Sagesse, que
la recherche de la Verité, & qu'un
effort de l'Esprit humain pour con-
noître la Verité par le secours de la
Raison; il est nécessaire qu'un Philo-
sophe sache ce que c'est que la Ve-
rité, l'Esprit humain, & la Raison,
& qu'il soit assuré que l'Esprit hu-
main peut connoître la Verité, par
le secours de la Raison, avant que de
s'engager dans une recherche, qui
lui donneroit beaucoup de peine,
sans aucun succès. Comme un chas-
seur, qui se prépare à poursuivre
une bête, s'il apprend que des ro-
chers inaccessibles, & des abîmes im-
penetrables en empêchent l'abord, il
ne se donnera point un travail inuti-
le.

le pour l'aller chercher. Tâchons donc de découvrir quelle est la nature de la Verité, de la Raison, & de l'Entendement de l'homme; autant qu'il est permis à l'homme de le découvrir. Car étant persuadé qu'on ne peut rien connoître par la Raison avec une parfaite certitude, je serois insensé si je prétendois connoître clairement & certainement, ce que c'est que la Verité, & la Raison.

2. C'est donc ainsi que je définis l'Esprit humain: Un Principe, ou un Pouvoir né dans l'homme, lequel est ému & ébranlé à former des Idées, & des pensées, par la reception & l'impression des Especies dans le cerveau. Ces Especies dont je parle, ne sont pas ces Images, ou Ombres qui partent des corps, que l'on appelle aussi Especies; mais j'entens les traces imprimées dans le cerveau par le mouvement des esprits & des nerfs, lors qu'ils sont ébranlez par les organes de la sensation, excitez par des causes extérieures: laquelle impression de traces fait que l'Ame jointe intimement au cerveau, se trouve disposée d'une certaine maniere.

14 DE LA FOIBLESSE DE

*Ce que c'est
qu'une Idée.*

3. J'appelle Idée, une Image que l'Ame disposée d'une certaine manière par l'impression des Espèces dans le cerveau, se forme à elle-même.

*Ce que c'est
qu'une Pensée.*

4. J'appelle Pensée, l'action de l'Entendement, ému, & déterminé par la réception des Espèces dans le cerveau, à se former des Idées, les comparer ensemble, & en porter des jugemens.

*Ce que c'est
qu'une Raïson.*

5. J'appelle la Raïson, cette Faculté qu'a l'Entendement humain de rechercher la Vérité par ses opérations naturelles.

*Ce que c'est
qu'une Vérité.*

6. Quant à la Vérité, (non pas celle que les Philosophes appellent *Vérité d'existence*, mais celle qu'ils appellent, *Vérité de jugement*) je la définis ainsi : la convenance & le rapport du jugement que fait nôtre Entendement en veüe de l'Idée qui est en nous, avec l'objet extérieur qui est l'origine de cette Idée. Pour expliquer cette définition, supposons que l'objet qui se presente au dehors est un Loup, d'où s'est formé l'Idée qui est en moi. Mon Entendement en veüe de cette Idée, conçoit & juge que c'est un Loup. Ce jugement que
forme

forme mon Entendement, se rapporte & convient avec l'objet extérieur ; & c'est pourquoi on dit qu'il est véritable : & ce rapport, & cette convenance du jugement que mon Entendement a formé, avec l'objet extérieur, s'appelle Vérité. Comme au contraire si mon Entendement en vue de cette Idée conçoit & juge que c'est un Chien, ce jugement formé par mon Entendement est différent & dissemblable de l'objet extérieur, & c'est pourquoi on dit qu'il est faux ; & cette différence ou dissemblance d'avec l'objet extérieur, s'appelle fausseté ou erreur. J'appelle objet extérieur, soit qu'il soit présent, lors que l'Entendement est meu & déterminé à y penser ; soit qu'il ait été présent auparavant, & ait formé son Idée en nous ; soit la représentation de cet objet que nous avons vue auparavant ; soit la description que l'on nous en a faite. De là vient que dans le sommeil, & dans les rêveries de la fièvre, ou de la fureur, il se présente tant d'images à l'Entendement, dont les objets extérieurs ne sont point présents, mais dont les Idées nous sont

16 DE LA ROYALTESSE DE
 sont demeurées. Quelques-uns de
 finissent autrement toutes ces choses
 que nous venons de définir, & at-
 tachent d'autres notions à ces termes.
 Je me servirai de celles que je viens
 de proposer. Que s'il se trouve donc
 que la nature de l'homme soit telle,
 qu'il ne peut connoître avec une par-
 faite certitude, & une entière éviden-
 ce, par le secours de sa Raison, que
 cet objet extérieur convient & se ra-
 porte avec le jugement que mon En-
 tendement en a formé, en veüe de l'i-
 dée que j'en ai; il faut nécessairement
 avouer que l'homme ne peut connoi-
 tre la Verité avec une parfaite cer-
 titude, par le secours de sa Rai-
 son.

*Il y a plu-
 sieurs sortes
 & plusieurs
 degrez de
 Certitude.
 La Certitu-
 de de la Foi
 perfectionne
 la Certitude
 de la nature
 humaine.*

7. Au reste, il y a deux manieres
 de connoître la Verité. Car ou on
 la connoît avec doute & incertitude;
 comme quand on voit, ou que l'on
 croit voir, selon le langage du Poë-
 te, la Lune au travers des nuages.
 Ou on la connoît avec Certitude; &
 cette Certitude a aussi deux degrez.
 Car la Certitude avec laquelle les
 Bien-heureux connoissent les choses
 dans le Ciel, que l'on peut appeller
 le

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. I. 17
le souverain degré de Certitude, est
différente de la Certitude avec la-
quelle les hommes connoissent les
choses sur la terre pendant leur vie.
De plus, cette dernière sorte de Cer-
titude a encore deux degrés. Car
nous connoissons très certainement
par la Foi les choses que Dieu a re-
vélées, d'une Certitude que l'on peut
appeler divine, puisque Dieu en est
l'auteur; & nous connoissons les au-
tres choses d'une Certitude humaine.
Cette Certitude humaine a encore di-
vers degrés; car il y a des choses
que nous connoissons plus certaine-
ment que les autres. Nous connoi-
sons plus certainement & plus évi-
demment, que le tout est plus grand
que sa partie, que nous ne connoi-
sons que la Planète de Saturne est au
dessus de celle de Jupiter, & que
nous ne connoissons ce qui est attesté
par deux témoins. Cette dernière
connoissance n'est certaine que d'u-
ne Certitude de probabilité; la se-
conde est certaine d'une véritable
Certitude; & la première est très cer-
taine. Ce sont donc trois degrés de
Certitude humaine; Le plus élevé,
celui

18 DE LA FOIBLESSE DE
celui du milieu, & le plus bas : dont
chacun même peut recevoir de l'aug-
mentation ou de la diminution.

Il y a encore deux autres genres de
Certitude humaine ; l'un que l'on
peut appeller *Physique*, l'autre *Mor-*
ral. Je sçai certainement que deux
fois deux font quatre, & que deux
corps qui sont égaux à un troisième,
sont égaux entre eux. Je sçai cer-
tainement aussi, que près du Bos-
phore de Thrace il y a une Ville,
nommée Constantinople ; & qu'il y a
eu à Rome un Empereur, nommé
Auguste ; que le feu échauffe, & que
la glace refroidit. J'ai ces premières
connoissances avec une Certitude,
que j'appelle *Physique*, par la lumie-
re naturelle, qui est une faculté que
la nature a donnée à mon Entende-
ment ; & j'ai ces dernières connoi-
ssances, par des témoignages suffi-
sans, par l'autorité de l'usage, &
par le raport de l'expérience ; aux
quelles choses les hommes suivant
leurs mœurs, & leur pratique ordi-
naire, ont coutume de donner leur
créance avec Certitude. Tout cela
vous fait voir combien de sortes de
Cer-

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. I. 39

Certitude de Dieu a donnez à l'Entendement humain pendant cette vie. Cette Certitude divine avec laquelle nous connoissons les choses par la Foi, n'est pourtant pas égale à cette Certitude celeste des Bien-heureux, ni pour la fermeté, ni pour l'évidence, suivant le témoignage de St. Paul (a), lors qu'il dit : que *Nous voyons presentement par un miroir, en énigme* ; & que les Bien-heureux voyent dans le Ciel *face à face* ; qu'il connoît en partie presentement, & qu'alors il connoitra *comme il est connu*. De plus cette Certitude de la Foi, qui nous vient de Dieu, & dont nous jouissons presentement, est fort au dessus de la Certitude humaine, & même celle du premier degré ; soit que nous l'ayons acquise par le secours de la Raison, ou par le secours des Sens. C'est pourquoi St. Chrysostome (b) a dit avec beaucoup de vérité, que si nous ne tenons pas plus certaines les choses que nous connoissons par la Foi, que celles que nous

(a) 1. Cor. XIII. 9, 12.

(b) S. Chrysost. Hom. 21. sur l'Épist. aux Hebr.

nous connoissons par les Sens, nous marquons de Foi. Puisqu'il est donc vrai, que le souverain degré de Certitude humaine, comme par exemple, celui par lequel je tiens certains les premiers principes, & les Axiomes Geometriques, est fort inferieur à la Certitude de la Foi; & que la Certitude de la Foi est fort inferieure à la Certitude des Bien-heureux, il est évident que le souverain degré de la Certitude humaine n'est pas parfait: car ce qui est parfait est accompli de tous points, & rien ne lui manque de tout ce qui est nécessaire pour une entiere perfection; or il manque à la Certitude humaine, cette partie de Certitude qui se trouve dans la Certitude de la Foi, & qui ne se trouve pas dans la Certitude humaine; & il manque de plus à la Certitude humaine, cette autre partie de Certitude qui se trouve dans la Certitude des Bien-heureux, & qui ne se trouve pas dans la Certitude de la Foi.

Quand je dis donc que l'homme ne peut connoître la Verité avec Certitude, il faut l'entendre ainsi; que l'homme en cette vie ne peut connoître

tré la Verité avec cette suprême Certitude, à qui il ne manque rien pour une entière perfection; mais qu'il peut connoître la Verité avec une Certitude humaine, à laquelle Dieu a voulu que l'Entendement humain pût parvenir, pendant qu'il est joint à ce corps mortel. L'Entendement humain n'ayant rien de plus sûr n'y de plus solide, sur quoi il puisse s'appuyer, que cette Certitude, on peut l'appeler la souveraine Certitude humaine, quoi qu'elle ne soit pas entièrement parfaite, & que l'homme aidé seulement des forces de la nature, ne puisse connoître la Verité avec une parfaite Certitude, & une entière évidence; & qu'il la puisse connoître bien plus certainement par le secours de la Foi, mais suivant les termes de l'Apôtre, *Par un miroir, en énigme.* Car ce qui manque à la nature humaine pour avoir une parfaite connoissance des choses, la grace de Dieu le supplée par la Foi, elle fortifie la foiblesse de la Raison & des Sens, elle chasse l'obscurité des doutes, & soutient l'Entendement chancelant.

Mais

22 DE LA FOIBLESSE D'E
Mais je vais bien-tôt expliquer toutes
ces choses plus au long.

CHAPITRE II

www.libtool.com.cn

*L'Homme ne peut connoître la Verité
par le secours de la Raison, avec
une parfaite & entière Certitude.
Première preuve tirée des Auteurs
sacrez.*

MAis avant que de le prouver par
les choses mêmes, nous le de-
montrerons par l'autorité de Dieu,
qui nous avertit souvent de notre
ignorance dans les Livres Sacrez, &
nous apprend que nous nous don-
nons une peine inutile, lors que nous
voulons parvenir à la connoissance
des choses & de leurs causes; & que
l'homme de sa nature est fait de telle
sorte, qu'il ne peut retirer de ses étu-
des le fruit d'un véritable savoir. Voi-
ci comme il s'explique par la bouche
de Salomon, le plus sage des hom-
mes : (a) *J'ai appliqué mon esprit,*
pour

(a) Eccl. VIII. 16, 17.

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. II. 23
pour acquérir la science, & pour con-
noître les événements qui arrivent sur
la terre. Il y a tel homme qui y tra-
vaille jour & nuit, & se prive du
sommeil. Et j'ai compris, que l'hom-
me ne peut trouver aucune raison de
tous les ouvrages de Dieu, qui se font
sous le Soleil; & que plus l'homme se
travaillera pour la chercher, moins
il la trouvera; & qu'encore qu'un
homme sage se vante de l'avoir trou-
vée, il ne la pourra trouver. Il re-
jette sur le corps la cause de cette foi-
blesse, dans la masse duquel tant que
l'esprit demeurera enveloppé, il ne
pourra jamais s'élever à la connois-
sance des choses. Car il dit: (a) Le
corps corruptible appesantit l'ame; &
cette demeure terrestre abaisse l'en-
tendement plein de beaucoup de pen-
sées. A peine pouvons-nous connoître
par conjecture les choses qui sont sur
la terre: nous ne pouvons découvrir
sans travail ce qui est sous nos yeux.
Qui est-ce qui pourra découvrir ce qui
se fait dans le Ciel? Qui est-ce qui
connaîtra vos desseins, si vous ne don-
nez

(a) Sap. IX. 15, & suiv.

24 DE LA FOIBLESSE DE
nez votre sagesse, & si vous n'en-
voyez d'enhaut votre saint Esprit?

Il declare en un autre endroit que ce
desir infini de savoir, qui est né a-
vec nous, a été donné de Dieu à
l'homme, comme une demangeaison
& une lepre, pour le tourmenter
sans aucun fruit. (a) J'ai veu, dit-
il, l'affliction que Dieu a donnée aux
hommes, pour les exercer. Tout ce
qu'il a fait, est bon, & il l'a fait
dans son tems; & il leur a livré le
monde, comme une matiere de médi-
tation & de dispute; mais sous cette
condition que l'ouvrage que Dieu a
fait depuis le commencement jusqu'à
la fin, demeurera inconnu à l'hom-
me. De là viennent ces Sentences de
l'Ecclesiastique, qui paroissent avoir
été tirées des écrits de Salomon. (b)
Ne cherchez point ce qui est au dessus
de votre portée, & n'entreprenez
point de penetrer ce qui surpasse vos
forces: mais occupez toujours votre
pensée des choses qu'il vous a com-
mandées, sans porter votre curiosité
dans

(a) Eccl. III. 10, 11.

(b) Eccl. III. 22, & seq.

dans la multitude de ses ouvrages : car il ne vous est point nécessaire de voir de vos yeux les choses qui sont cachées. Ne vous engagez point dans une recherche laborieuse des choses superflues, & ne poussez point votre étude dans le grand nombre de ses œuvres, car il vous a fait voir une infinité de choses, qui sont au dessus de votre conception. Saint Paul qui fut envoyé de Dieu, pour enseigner aux Gentils la véritable Philosophie, montre clairement aux Grecs, qui cherchoient la connoissance de la Vérité avec tant d'empressement, combien les ouvrages de Dieu sont au dessus de la portée de l'Esprit humain. (a) Il est écrit, dit-il, je perdrai la sagesse des sages, & la prudence des prudens. Où est le Sage ? où est le Docteur de la loi ? où est cet homme studieux des choses de ce Siècle ? Dieu n'a-t-il pas rendu folle la sagesse de ce Siècle ? car par ce que dans la sagesse de Dieu, le monde n'a pas connu Dieu par la sagesse ; c'est-à-dire, par la sagesse humaine, qui est la Raison ; il a plu à Dieu

(a) 1. Cor. I. 19, & suiv.

26 DE LA FOIBLESSE DE
*Dieu de sauver les fidèles par la folie
 de la prédication ; c'est-à-dire, de
 pourvoir au Salut de ceux qui se ser-
 vent de la Foi, & non pas de la
 Raison. Et ensuite: Les Gentils cher-
 chent la Sagesse, mais pour nous, nous
 prêchons Jésus-Christ crucifié. Puis il
 ajoute : Ce qui est folie en Dieu, est
 plus sage que les hommes. Et plus
 bas : Dieu a choisi ce qui est folie dans
 le monde, pour confondre les Sages. Et
 il dit ensuite : (a) La Sagesse de ce
 monde est folie devant Dieu. Et il
 confirme enfin cette doctrine tirée
 d'Isaïe, par cet oracle de David : (b)
 Dieu sait que les pensées des hommes
 sont pleines de vanité. Il détourne
 aussi les Colossiens de l'étude de cet-
 te orgueilleuse & trompeuse Philoso-
 phie, qui s'appuye sur le Raison hu-
 maine, & non sur la Foi de Jésus-
 Christ. (c) Prenez garde, dit-il, que
 personne ne vous trompe par le moyen
 de la Philosophie, & de cette vaine
 trom-*

(a) 1 Cor. III. 19.

(b) Isa. XXIX. 14. & XXXIII. 18. *Psalm*
 XCIII. 12.

(c) Col. II. 8.

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. II. 27
*sromperie, suivant la tradition des
hommes, & les élemens de ce monde,
& non suivant Jéſus-Chriſt. Ce fut
donc par ces conſiderations que l'Em-
pereur Conſtantin (a), dans la Ha-
rangue à l'Assemblée des Saints, oſa
dire publiquement que l'homme ne
peut connoître la Vérité. Et Arno-
be plus ancien que Conſtantin, a
écrit que (b) l'homme eſt un animal
aveugle, qui ne ſe connoît pas lui-mê-
me; & qui ne peut connoître par au-
cunes raiſons, ce qu'il faut faire, en
quel temps, & en quelle maniere. Il
met auſſi au nombre des bienfaits,
dont la nature humaine eſt rédévab-
le à Jéſus-Chriſt, & pour lesquels il
auroit mérité d'être eſtimé Dieu;
quand il n'auroit été qu'un ſimple
homme, de ce qu'il a montré que les
hommes ſont des animaux informes,
qui donnent leur créance à de vaines
opinions, qu'ils ne peuvent rien com-
prendre, ni rien ſavoir, ni voir ce qui eſt
devant leurs yeux. Il dit en un autre
endroit, que lors que l'Entendement
hu-*

(a) *Conſtant. Orat. ad coet. Sanct. cap. 8.*

(b) *Arnob. Lib. 1. & 2. p. 46, 47.*

28 DE LA FOIBLESSE DE
humain veut connoître la Vérité, l'obscurité des choses s'y oppose, & que comme étant aveugle, il ne voit rien de certain, & que par les détours obliques des soupçons & des conjectures, il tombe dans l'erreur; qu'on dispute de tout, & que l'on ne sçait rien: & qu'encore que nous ne sachions rien, nous nous abusons néanmoins nous abandonnant à nôtre orgueil, qui nous persuade que nous avons acquis la science; & que nôtre foiblesse & nôtre ignorance est d'autant plus digne de compassion, qu'encore qu'il nous puisse arriver quelquefois de dire vrai, nous ne savons pas même certainement si nous avons dit vrai; & que ç'a été dans cette veüe que Jesus-Christ a détourné l'Esprit de l'homme de la recherche de ces choses, qui sont au dessus de sa capacité, & les a excitez à la contemplation & au service de Dieu.

Laëtant, disciple d'Arnobé, a marché sur les traces de son maître, & a enseigné que l'homme ignore la Vérité, qu'il ne connoît rien par la Philosophie, & qu'il faut regler sa vie suivant les coutumes reçues. Tout son ouvrage des Institutions

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. II. 29
tutions est rempli de cette doctrine,
mais particulièrement, lors que com-
me pour nous exciter à faire ce que
nous faisons présentement, il parle
ainsi: (a) *Les Saintes Lettres nous*
apprenant que les pensées des Philoso-
phes sont folles, il faut établir cette
doctrine & par les effets, & par les
preuves, de peur que quelqu'un trompé
par ce nom specieux de Sagesse,
ou abusé par l'éclat d'une vaine élo-
quence, aime mieux ajoûter foi aux
choses humaines, qu'aux choses divi-
nes: c'est-à-dire, obéir plutôt à la Rai-
son qu'à la Foi.

Saint Gregoire de Nazianze (b) nous
avertit de nôtre ignorance, lors qu'il dit
que nous ne voyons l'état & les raisons
des choses créés & de la création, que
par un nuage, pendant que nous som-
mes dans cette vie; tant les tenebres
dont nôtre esprit est couvert sont épaîs-
ses, tant la pesanteur de nôtre corps
nous fait obstacle; mais que nous ver-
rons les choses clairement, quand nous
en serons délivrés. Tel est le sentiment
de

(a) *Lactant. Instit. Lib. 3. cap. 1.*

(b) *Greg. Naz. Orat. 34. qua est 2. de Theologia.*

30 DE LA FOIBLESSE DE
de S. Augustin. (a) Ce n'est pas là la
Philosophie de ce monde, dit-il, que
notre Religion déteste avec justice;
mais la Philosophie d'un autre monde
intelligible : à laquelle cette Raison,
très subtile qu'elle est, n'auroit jamais
rappelé nos âmes, aveuglées comme
elles sont des diverses ténèbres de l'er-
reur, & souillées des saletés de ce
corps, si Dieu par sa clemence envers
les hommes, n'avoit rabbaissé & sou-
mis au corps humain l'autorité de l'En-
tendement divin; dont non seulement
les préceptes, mais les actes mêmes
auroient pu exciter les âmes à rentrer
en elles-mêmes, & tourner les yeux
vers leur patrie, même sans la con-
tention des disputes.

Et dans un autre endroit il s'exprime
ainsi : (b) Par ce que l'Entendement hu-
main obscurci par l'habitude des tene-
bres, dont ils sont enveloppez dans la nuit
du péché, ne peut envisager fixement
la clarté & la sainteté de la Raison,
ç'a été un établissement fort salutai-
re, que de laisser conduire & diriger
par

(a) Augustin. contr. Academic. Lib. 3. cap. 19.

(b) Augustin. De mor. Eccles. Cath. cap. 2.

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. II. 31.
*par l'autorité vers la lumière de la
Vérité, nôtre veüe chancelante, &
couverte des rameaux de l'humanité.*

(a) Isidore de Peluse déclare qu'il
sçait très clairement qu'il ne sçait rien,
suivant la maxime de Socrate.

On applaudit dans le Concile de
Nicée avec un consentement univer-
sel, à ce qui fut dit par un homme
du peuple, que Jesus-Christ & les
Apôtres ne nous avoient pas enseigné
les subtilitez de la Dialectique, & les
fineses du raisonnement, mais une
doctrine claire & nette, qui s'est con-
servée par la Foi, & les bonnes œu-
vres. Quand il fallut juger de la doc-
trine d'Arius, Alexandre Evêque de
Constantinople n'eut recours qu'à la
grace de Dieu, & méprisa les raffine-
mens de la Logique. Saint Thomas
enfin, ce celebre Dictateur de l'Eco-
le a prononcé, que nos Esprits sont
si étroitement enchaînez par les Sens,
qu'ils ne peuvent comprendre par-
faitement les choses; & que leur im-
becillité est si grande, que s'ils veu-
lent juger des choses qui sont certai-
nes

(a) *Isidor. Pelus. Lib. 3. Epist. 241.*

32 DE LA FOIBLESSE DE
nées par elles-mêmes, elles deviendront incertaines.

CHAPITRE III.

www.libtool.com.cn

SECONDE PREUVE.

L'Homme ne peut connoître avec une parfaite & entiere Certitude, qu'un objet extérieur répond exactement à l'Idée qui en est empreinte en lui.
1. Les images, especes, ou ombres, qui partent des corps extérieurs, & qui se présentent à nous, ne leur sont pas semblables. 2. La fidélité du milieu interposé, par lequel l'ombre ou espece de l'objet extérieur passe, pour venir à l'instrument de notre sensation, est douteuse. 3. La fidélité des Sens est douteuse. 4. La fidélité des nerfs, & des esprits animaux est douteuse. 5. La fidélité du cerveau est douteuse. 6. La fidélité de l'Esprit ou Entendement humain est douteuse, & sa nature nous est inconnue.

MAis il faut montrer par la chose même, que l'homme ne peut con-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. III. 33.*
connoître la Vérité par la Raïson, avec une parfaite Certitude. J'ai dit ci-dessus que la Vérité est la convenance de l'objet extérieur, avec le jugement qu'en forme nôtre Entendement, en veuë de l'idée de cet objet, qui est en nous. Or l'homme ne peut être certain de cette convenance, qu'il ne soit certain auparavant que l'espece, ou image, qui part de cet objet extérieur, de quelque nature qu'elle puisse être, est la véritable image de cet objet. Il faut de plus qu'il soit certain, que cette espece, ou image, est portée entière aux organes des Sens, sans avoir reçu aucune alteration par la rencontre des choses interposées. Il faut qu'il sache ensuite avec certitude, que les organes des Sens après avoir été ébranlez par l'abord de cette espece, lors qu'ils vont avertir le cerveau de cet ébranlement, par le moyen des fibres du corps, ont été des messagers sûrs & fideles, & qu'ils n'ont rien changé au véritable état de la chose qu'ils ont rapportée. Il est nécessaire en outre qu'il soit assuré, que lors que le cerveau excité par cet avertisse-

34 DE LA FOIBLESSE DE
 ment, fait connoître à l'Ame qui lui
 est jointe l'avis qu'il a reçu, lui fait
 son raport de bonne foi; sans rien
 changer de l'état des choses. Et
 l'homme enfin doit savoir certaine-
 ment, que le jugement que forme son
 Ame sur ce raport du cerveau, est
 juste & sûr. Toutes ces choses sont
 de telle nature, que quelque peine
 que puisse prendre le Philosophe le
 plus subtil, il ne peut alleguer aucune
 preuve de la certitude de ces choses.
 Et nous au contraire nous avons plu-
 sieurs sujets de douter de la convenan-
 ce de l'image, ou espece, de l'objet exte-
 rieur, avec cet objet; de la fidelité du mi-
 lieu interposé par où passe cette espe-
 ce, pour parvenir à l'organe des Sens;
 de la fidelité des Sens, du cerveau,
 & de la perception de notre Ame.

*Les images,
 especes, ou
 ombres, qui
 partent des
 corps exte-
 rieurs, qui
 se présen-
 tent à
 nous, ne
 sont point
 des ressem-
 blances.*

I. Car premierement, qui est-ce
 qui osera dire, que l'image, ou om-
 bre, ou espece, qui s'écoule de ce
 corps extérieur, qui se présente à
 nous, est la véritable ressemblance,
 sans aucune difference? Je n'examine
 point ici, ce que c'est qu'image; car
 cette recherche ne convient pas à ce
 lieu-ci, & je me fers cependant des
 opi-

opinions & des termes, dont on se sert communément dans les Ecoles des Philosophes. Par quel art, par quelle industrie mon Entendement, qui juge de cette ressemblance, peut-il comparer cet objet extérieur avec son image; puisque l'un & l'autre sont hors de mon Entendement; puisque cette image ne peut être ni arrêtée, ni considérée, & que quelques-uns mêmes ont douté si elle existoit?

Supposons toutefois qu'elle puisse être considérée, & qu'on puisse en juger; on les trouvera sans doute fort dissimilaires. L'espèce, ou image, qui part d'un arbre, est-elle un arbre? Et si elle n'est pas un arbre, peut-elle être semblable à un arbre? Car nous abusons du mot de *ressemblance*, quand nous disons qu'un tableau, ou une statue ressemble à son original. Il s'agit d'une véritable & parfaite ressemblance, qui ne représente pas seulement la figure extérieure, la grandeur, & la couleur, mais toutes les propriétés du corps entier & des parties qui le composent, tant celles du dedans que du dehors. A quoi s'il

36 DE LA FOIBLESSE DE
manque quelque chose, il y aura en
cela une dissemblance, & nous ne
connoîtons pas l'objet extérieur tel
qu'il est. Or l'espece, ou image, de
cet arbre est différente de l'arbre en
plusieurs choses. L'arbre est visible, il est
immobile, il est solide; son espece, ou
image, n'est point visible, elle n'a nul-
le consistance, & est très mobile, très
mince & très fluide.

*La fidélité
du milieu
interposé,
par lequel
l'ombre, ou
espece de
l'objet exte-
rieur passe
pour venir
à l'Instru-
ment de nô-
tre Sensa-
tion, est dou-
teuse.*

2. Mais quand j'accorderois que
l'image ou espece de l'objet extérieur,
lui est entièrement semblable, il ne
laisseroit pas de demeurer constant par
une infinité d'experiences, que le
milieu par où passe cette espece, qui
part de l'objet pour venir ébranler
l'organe de la sensation, est fort va-
riable, & changeant. Prenons pour
exemple l'image ou espece de la cou-
leur d'un objet, qui vient frapper
l'œil. La couleur que l'on voit au
soir dans les objets, est différente de
celle qu'on y voit au midi. La cou-
leur que l'on y voit à la lumière du
Soleil, est différente de celle que l'on
y voit à la lumière d'un flambeau.

Si dans une chambre bien fermée
on allume de l'eau de vie, dans la-
quel-

quelle on aura délayé du Sel; ou qu'on allume du soufre dans un vase neuf, comme fit par divertissement Anaxilaus Medecin, au raport de Plin^(a), les visages de ceux qui seront présents, paroîtront pâles d'une pâleur cadavereuse, & l'on croira voir marcher des corps morts. Les maisons semblent trembler, lors qu'on les regarde au travers de la fumée qui sort d'un feu allumé. Nous voyons une grande variété de couleurs dans les objets, qui sont proches de nous. Si nous regardons ces mêmes objets dans une grande distance, ils paroîtront tous d'une même couleur, & cette couleur est ordinairement bleüe, telle qu'on la remarque dans la Mer, & dans le Ciel, quoi que ni l'un ni l'autre ne soit bleu. Car ce bleu de la Mer, change selon la diversité du vent, & devient quelquefois de couleur de pourpre, & quelquefois jaune. Ces vastes corps des Astres, dont nous connoissons la grandeur par les Mathematiques, de quelle petitesse paroissent-ils à nos yeux?

Faut-

(a) *Plin. Lib. XXXV. cap. 15.*

Faut-il rapporter l'exemple de l'aviron, qui, quoi que véritablement droit, paroît rompu, à l'endroit où il sort de l'air pour entrer dans l'eau? Celui des verres colorez qui donnent leur couleur aux especes, ou images, des corps extérieurs, lors qu'ils en font traverser? Celui des Prismes de verre, qui bien que composés de trois faces plates, & d'une matiere simple, nette, & transparente, si on les approche de l'œil, feront paroître ronds tous les objets extérieurs; & peints d'une agréable diversité de couleurs: & celui de ces feuilles d'or, qui, bien qu'elles soient jaunes, paroissent vertes, quand on regarde le jour au travers?

On peut dire la même chose des sons, & des odeurs, qui nous paroissent differents selon la diversité du milieu, par où ils passent pour venir à nous. Il est donc constant que ces especes, ou ombres, ou images des corps extérieurs sont sujettes à une infinité de changemens, selon la variété & le changement du milieu par où elles passent.

3. Supposons néanmoins encore, *La fidélité des Sens est douteuse.* que ces especes, ou pour parler comme Apulée (a), que ces dépouilles, qui s'écoulent sans cesse des corps, sont reçues par nos Sens sans aucun changement, combien de preuves ont apportées les Philosophes, pour nous convaincre de l'infidélité de nos Sens ? Je n'en rapporterai qu'une, à laquelle je ne vois pas ce que l'on peut répondre.

Il est certain que le Sens dépend de l'instrument du Sens. Nous sentons les choses autrement, quand les organes des Sens sont sains & vigoureux ; & autrement, quand ils sont malades. Plusieurs choses étoient à notre goût pendant notre enfance, qui nous paroissent dégoûtantes dans un âge avancé. Il y a bien des gens à qui les objets paroissent plus grands, lors qu'ils les regardent d'un oeil ; & plus petits, lors qu'ils les regardent de l'autre. Puisque la diversité des Sens est si grande, que l'on n'y peut pas même trouver de conformité dans la même personne, il faut avouer que
cette

(a) Apul. Apolys.

40 DE LA FOIBLESSE DE
cette diversité est plus grande enco-
re, dans cette multitude d'hommes,
dont les corps, & les organes des
Sens qui dépendent des corps, sont si
dissimilaires. Car si la différence
des visages est si grande, qu'il semble
qu'en cela la nature a voulu se jouer,
ou éprouver sa fécondité; & que dans
un si grand nombre d'hommes, on
n'en peut pas trouver deux qui se res-
semblent parfaitement, pourrons-
nous croire qu'ils ne diffèrent en
rien dans la conformation intérieure
de leur corps, puisque leurs figu-
res extérieures sont si différentes ?
Que si nous sommes assez simples pour
le croire, les Medecins se moqueront de
nous, puis qu'ayant disséqué des corps
humains, ils ont trouvé une grande di-
versité dans les parties du dedans.

Il faut donc avouer que nos Sens
ne sentent pas les choses extérieures,
mais seulement l'impression des espe-
ces, ou images, qui partent des choses
du dehors; & que cette impression
qui vient du dehors, ne fait pas le
même effet dans tous les hommes,
mais est différente selon la diversité des
organes des Sens; comme les sons
sont

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. III. 41
sont differens, selon la differente grosseur, & la differente tension des cordes qui les rendent; & partant que l'on ne peut savoir, laquelle de toutes les sensations, qui sont produites en differentes personnes par un même objet extérieur, est plus differente de cet objet.

C'est ce que le Satirique a élégamment exprimé par ces paroles : *Nos yeux nous trompent, & l'incertitude de nos Sens impose à la Raison. Une tour que je vois quarrée, quand je la regarde de près, me paroît ronde dans l'éloignement. Un homme rassasié rebute le miel, & le nez a souvent de l'aversion pour les parfums. Une chose ne nous plairoit pas plus qu'une autre, si les Sens ne se faisoient pas une guerre immortelle.*

4. Continuons à être faciles, comme nous avons commencé, & supposons encore, que le témoignage des Sens est fidele, lors qu'ils recoivent du dehors les especes, ou images, qui portent une déclaration certaine & particuliere de l'objet extérieur, d'où elles sont parties; & telle qu'elles n'en puissent pas porter une semblable de l'ob-

*La fidelité
des nerfs &
des esprits
animaux est
douteuse.*

42 DE LA FOIBLESSE DE
l'objet extérieur d'où elles ne sont point
parties : ce que Zenon jugeoit néces-
saire pour la connoissance de la Vé-
rité ; qui est-ce qui nous répondra
de la fidélité des Sens, lors qu'ils ra-
porteront à l'Entendement les senti-
mens qu'ils auront eus ? Car ils se ser-
vent pour cela des fibres des nerfs,
dont la conformation étant fort di-
verse, comme les Medecins l'ont re-
marqué, il s'ensuit que les rapports
qu'ils font à l'Entendement ne peuvent
pas être uniformes. Ils se servent aussi
des esprits animaux, qui ne se trou-
vent pas en même quantité dans tous
les hommes, & dont les mouvemens
sont fort différens.

Je sçai que Des Cartes a cru, &
a fait croire à beaucoup de gens, que
les esprits animaux vont du cerveau
dans les tuyaux des nerfs, & se ré-
pandent au tour des fibres intérieu-
res des nerfs, & qu'ils servent à ex-
citer le mouvement dans les muscles;
que ces fibres sont semblables à des
filets fort deliez, & jointes ensemble
en forme de cordes, qui s'étendent
de tous côtez jusqu'à l'extrémité des
membres extérieurs, & servent aux
orga-

organes des Sens ; en sorte que l'organe du Sens étant ébranlé par l'espece ou image de l'objet extérieur, les fibres qui sont jointes à cet organe, sont aussi ébranlées ; & que comme elles sont environnées & enflées de ces esprits animaux, elles portent au cerveau avec une très grande vitesse ce mouvement qui leur a été imprimé dans les extrémités, & les parties extérieures de notre corps. Comme lors que l'on touche une corde tendue par une des extrémités, l'autre extrémité est aussi-tôt ébranlée.

Pour moi, qui par plusieurs dissections que j'ai faites des corps d'animaux vivans, ai reconnu clairement que les tuyaux des nerfs, qui sont répandus par tout le corps, quelque enflés qu'ils soient par les esprits animaux, sont très lâches & fort tortueux, & contournés en plusieurs manières différentes ; & qu'ils s'allongent & s'accourcissent aisément par le mouvement de la partie, à laquelle ils sont attachez, je ne puis pas comprendre comment ils ressemblent à une corde tendue, ni comment ils peuvent porter au cerveau avec tant
de

44 DE LA FOIBLESSE DE
de vitesse ce mouvement qui leur a
été imprimé dans une de leur extrê-
mité. Supposons toutefois que cela
se puisse faire en quelque manière ,
il est toujours certain que les esprits
animaux sont beaucoup plus propres
à cette fonction , par ce qu'étant com-
me ils sont d'une subtilité & d'une
légereté nompareille , & remplissant
la cavité du nerf, il est aisé de com-
prendre que le mouvement qui leur
est imprimé par le dehors, est porté
incontinent au cerveau. Car encore
que les canaux qui renferment ces
esprits, soient sinueux & contournés
tant qu'on voudra, ils gardent néan-
moins leur disposition & leur forme.
De même que quand on sonne d'une
trompette recourbée, si lors qu'on
met la bouche à un des trous, on
applique la main à l'autre trou, on
sentira que la main est poussée par l'air
du dedans, sitôt que cet air intérieur
est poussé par le souffle de la bou-
che.

Cette opinion n'est point combatue
par l'expérience que l'on a faite quel-
quefois d'une Paralyse, qui a fait per-
dre le mouvement à un des membres,
sans

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. III.* 45
sans lui avoir ôté le sentiment; car
ce membre reçoit le mouvement,
quand une grande quantité d'esprits est
portée dans ses muscles par les nerfs.
Que si le cerveau ne fournit pas la
quantité d'esprits nécessaire pour en-
fler ce muscle, ou que ce muscle ne
les reçoive pas; & qu'il n'en demeure
qu'autant qu'il en faut pour remplir ce
nerf, le sentiment y restera sans le
mouvement. Il se peut faire aussi que
comme il y a plusieurs fibres cachées
dans la concavité du nerf, quelques-
unes soient destinées pour fournir des
esprits aux muscles, & les porter vers
les extrémités du corps, & former le
mouvement. De même que le Sang
étant porté du cœur aux extrémités
par les artères, est reporté par les
veines des extrémités au cœur. Mais
cela soit dit en passant. Ajoutons seu-
lement à ce qui a été dit ci-dessus,
que les esprits sont quelquefois si agi-
tez, par la maladie, par le sommeil,
par le vin, & par d'autres causes, &
que les fibres du cerveau sont si vio-
lemment ébranlées, que le cerveau
en reçoit diverses impressions; en for-
te que l'Entendement pense quelque-
fois

46 DE LA FOIBLESSE DE
fois avoir de certains sentimens, que
les organes des Sens n'ont point
eus.

*La fidelité
du cerveau
est douteuse.*

5. D'ailleurs le cerveau, qui est
comme la Citadelle de l'Ame, le La-
boratoire de la Raison, l'Ouvrier de la
perception, telle qu'elle puisse être,
est-il d'une même forme, & d'une
même structure dans tous les hom-
mes ? Ne le voyons-nous pas plus
petit dans les uns, & plus grand
dans les autres. La conformation de
la tête, qui est une marque certaine
de celle du cerveau, est si différente
dans les hommes, que des Nations
entieres ont la tête ronde, d'autres
l'ont longue, quelques-unes pointue,
& plusieurs l'ont plate. On sçait que
la bonté de l'esprit, la force du rai-
sonnement, & la fidelité de la me-
moire, viennent de la conformation,
& de la disposition du cerveau & de
la tête.

C'est une maxime du Philosophe
Parmenide (a), que la disposition de
l'Entendement de l'homme, dépend
de

(a) *Parmenid. apud Arist. Metaph. Lib. III.
cap. 3.*

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. III.* 47
de la disposition des parties de son
corps. L'expérience, confirmée par
un Proverbe commun, nous apprend
que ceux qui ont de grosses têtes
sont ordinairement gens de bon sens,
& que la petitesse de la tête est ac-
compagnée de la legereté de l'esprit.
Hippocrate (a) raporte, que la Na-
tion des Macrocephales, c'est-à-dire
des Longuetêtes, étant persuadée que
la longueur de la tête contribuoit à
la Valeur de l'homme, avoit d'abord
employé l'artifice pour allonger la tête
de leurs enfans, & que la nature
ensuite ayant obéi à l'art, avoit don-
né cette figure à toutes les têtes de
ce peuple. Il y a une Nation dans
l'Amerique, qui prend soin de for-
mer en pointe les têtes de leurs enfans,
& qui est toute folle & presque fu-
rieuse.

Thersite, cet homme qui nous est
représenté par Homere si fat & si sot,
avoit la tête de cette même forme.
De-là vient ce Proverbe, autant de
têtes, autant d'avis: car de cette di-
versité d'organes, qui nous sont né-
ces-

(a) Hippocr. *De aq. aer. & locis.* Sect. 3.

cessaires pour nous donner la posses-
sion des objets extérieurs, des filices,
des esprits, des amusemens, des fêtes,
& de leurs changemens, naissent
cette grande diversité d'opinions, qui
se rencontre dans les hommes. De
là vient aussi qu'ils sont si changeans
dans leurs jugemens, qu'ils rejettent
dans leur vieillesse, ce qu'ils recher-
choient dans leur enfance ; que sou-
vent dans un même jour, & quel-
que-fois dans une même heure, un même
homme change d'avis & d'inclina-
tions, se contredit soi-même, & s'em-
brouille dans une si grande variété
de desirs.

*La fidélité
de l'Esprit,
ou Enten-
dement hu-
main est
douteuse, &
sa nature
nous est in-
connue.*

6. Mais quand tous ces organes, qui sont si peu sûrs, seroient d'une fidélité incontestable, nous ne serions pas pour cela plus instruits de la maniere dont l'Ame perçoit les especes, ou images, imprimées dans le cerveau; de la maniere dont elle juge des choses qu'elle a perçues, & de la maniere enfin dont ces especes qui sont purement corporelles & materielles, peuvent se faire sentir à l'Ame qui est incorporelle & immatérielle.

Puisque nous ne savons donc pas de

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. III. 49
de quelle maniere cette impression qui se fait dans le cerveau peut parvenir à l'Ame, & que l'Ame cependant se sent ébranlée & affectée en quelque façon par le cerveau, qui a été ébranlé lui-même par un mouvement corporel; de sorte qu'elle concevra l'objet extérieur d'une certaine maniere; comme par exemple, elle concevra le Soleil comme un disque lumineux & rayonnant, elle sera incertaine si cette même figure se trouve dans l'œil, ou s'il s'y trouve une figure différente. Bien au contraire l'Ame est persuadée, que l'image du Soleil se représente renversée dans l'œil, quoiqu'elle reconnoisse en soi-même une idée du Soleil qui n'est point renversé. Elle est aussi persuadée que tous les objets qui viennent à elle par le raport des yeux, se représentent en elle dans une situation contraire à celle dont ils sont représentés dans les yeux; que ce qui lui paroît en haut, est dans le bas de l'œil; & que ce qui lui paroît à la droite, est dans le côté gauche de l'œil.

L'Ame est aussi incertaine si l'image qui est partie du Soleil, est semblable

50 DE LA FOIBLESSE DE
ble à celle qui est représentée dans
l'œil. Elle ne sçait pas même, si au-
cune image du Soleil s'est représen-
tée dans son œil; ou si elle s'est for-
mé elle-même cette idée sur les tra-
ces, qui se sont trouvées imprimées au-
paravant dans le cerveau; de même
que les Idées que l'on se forme dans
le sommeil, dans la folie, ou dans
l'ivresse, & qui n'ont cependant au-
cune réalité; & de même encore que
les Idées que nous formons nous mê-
mes étant éveillés, étant en nôtre bon
sens, & étant sans ivresse.

D'ailleurs, l'on a recherché jusqu'à
cette heure, par une infinité de mé-
ditations, & de disputes, quelle est
la nature de nôtre Entendement, la
plus noble faculté de nôtre Ame, en
quelle partie de nôtre corps il est
placé, quelle est son action, s'il n'a
aucunes Idées, que par le ministère,
& le message des Sens, ou si la na-
ture les lui a imprimées en le formant.
Cette diversité même d'opinions qui
se trouvent dans les hommes, la dif-
férence de leurs Idées, & de leurs
manieres de concevoir les choses,
qui sont des opérations de l'Entende-
ment,

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. III.* 51
ment, nous montrent clairement combien la nature de l'Entendement est variable, incertaine, & inconnue. Or toutes ces disputes & ces questions touchant la nature de l'Entendement, ne peuvent être décidées que par l'Entendement même, qui étant d'une nature douteuse, comment une chose douteuse se décidera-t-elle par une chose douteuse? Le goût se peut-il goûter lui-même? l'odorat se peut-il sentir? la vue peut-elle se voir?

Pour bien comprendre & entendre parfaitement la nature de l'Entendement, il faudroit assurément un autre Entendement: car il n'y a point d'autre faculté en nous, par le moyen de laquelle nous puissions le connoître. Que s'il nous est inconnu, & que nous ne sachions pas ce qu'il peut faire, avec quelle assurance pourrons-nous nous servir d'une chose qui nous est inconnue, pour la perception des autres choses qui nous sont inconnues? ou quelle créance pourrons-nous avoir aux choses que nous aurons perçues par son moyen?

Puisque les especes, ou images, des objets extérieurs, qui sont la source

§ 2 DE LA FOIBLESSE DE
des Idées qui se forment en nous, sont
sujettes à tant de changemens; puis-
que les Sens de nos corps sont ob-
tus & rebouchez; puisque les orga-
nes de nos Sens sont si imbecilles;
puisque la nature de l'Entendement
humain est si cachée, & quelle connois-
sance certaine pouvons-nous nous
promettre, de la convenance qui est
entre l'objet extérieur qui se présente
à nous, & l'Idée de cet objet qui se
trouve imprimée dans notre Ame.

CHAPITRE IV.

TROISIÈME PREUVE.

*L'Esprit humain ne peut connaître la
nature des choses avec une parfaite
Certitude.*

Nous avons encore une Preuve
bien claire de l'ignorance qui
nous est naturelle, en ce que l'essen-
ce des choses est telle, qu'elle est in-
compréhensible à l'Esprit humain. Car
puisque je viens de prouver, que la
nature a formé l'homme de telle sor-
te,

te, & a disposé son Esprit de telle maniere qu'il ne peut acquerir une connoissance certaine des objets extérieurs, quoi que cela doive suffire pour nous ôter toute esperance de connoître certainement la Vérité par la Raison: si je montre outre cela, que l'essence & la nature des choses, & de l'homme même, est telle que l'homme ne la peut connoître, la confiance de l'Entendement humain n'aura plus aucun fondement qui la puisse soutenir, puisque j'aurai montré, que l'homme par sa nature ne peut connoître les choses avec certitude & évidence; & d'un autre côté que les choses par leur nature ne peuvent être connues de l'homme certainement & évidemment. Et voici quel-
le en est la Preuve.

On ne peut connoître l'essence d'une chose, si l'on ne sçait en quoi elle convient, & en quoi elle differe des autres choses: c'est-à-dire, si l'on ne connoît son Genre & sa Différence. Car les Philosophes conviennent, que c'est en cela que consiste l'essence des choses; & que la meilleure définition qu'on en puisse donner, consiste

14 DE LA FOIBLESSE DE
dans leur Genre & leur Différence.
Que si le Genre & la Différence des
choses ne peuvent donc pas être con-
nuës, on n'en pourra pas non plus
connoître la définition ni l'essence.
Or on ne peut connoître le Genre d'u-
ne chose, c'est-à-dire, en quoi elle
convient avec une autre chose de dif-
férente espèce, si l'on ne connoît
l'essence de l'une & de l'autre. Il est
donc nécessaire de connoître l'essence
de cette chose, dont on veut con-
noître le Genre. Or nous venons de
dire que pour connoître l'essence de
cette chose, il en faut connoître le
Genre; ainsi l'essence & le Genre
ont besoin l'un de l'autre pour être
connus, & la connoissance de l'un
dépend de la connoissance de l'autre.
De sorte que l'on tombe dans un
Cercle, qui est une sorte de raison-
nement defectueuse & qui ne prouve
rien.

On doit dire de la Différence, la
même chose que je viens de dire du
Genre: car je ne puis savoir en quoi
une chose diffère d'une autre, si je ne
les connois toutes deux. Cela s'éclair-
cira par un exemple.

De-

Demandez aux Professeurs de Philosophie ce que c'est que l'homme ; ils vous diront que c'est un Animal raisonnable. Voilà le Genre , & la Difference. Or le Genre doit être commun également aux especes qui sont comprises sous ce Genre. L'homme doit donc être Animal de la même maniere que le cheval est Animal. Car si l'homme est Animal d'une autre maniere que le cheval, il y aura de la Difference dans le Genre même comme Genre ; & partant il ne sera point Genre. Or comment saurez-vous que l'homme & le cheval sont également Animaux , si vous ne connoissez pas leur nature ; & même si vous ne connoissez pas parfaitement ce que c'est qu'Animal : & c'est ce qui n'est pas moins incertain. Car si vous demandez à ces mêmes Professeurs, ce que c'est qu'Animal, ils vous répondront que c'est ce qui vit , & ce qui sent ; ce qui a la vie & le sentiment. Or comment pouvez-vous savoir , mes chers maîtres, si l'homme & le cheval sentent également ; si le sentiment de l'homme est

56 DE LA FOIBLESSE DE
entièrement égal au sentiment du che-
val.

Voici Des Cartes, ce nouveau in-
venteur de la Vérité, si on l'en veut
croire lui-même, qui soutient que le
cheval ne sent pas mieux les éperons
qui le piquent, que l'arbre sent la ha-
che qui le coupe. Nous voyons
d'ailleurs de certaines plantes, qui
donnent des marques de sentiment
quand on les touche, & qui pourtant
ne sont pas Animaux: ni par consé-
quent le cheval. Ajoutez à cela, que
l'on voit un cheval, que l'on voit un
homme; mais que l'on ne voit un
Animal, que lors que l'on voit un che-
val, ou un homme, ou un poisson,
ou un oiseau, ou quelque autre Ani-
mal. On ne connoît donc l'Animal,
qui est le Genre, que par les especes:
& nous cherchions tout à cette heure
à connoître l'espece par le Genre:
nous tombons donc dans ce genre
vicieux de raisonnement, que l'on
appelle Dialecte, comme qui diroit
Alternatoire, lors que pour prouver u-
ne chose qui est en question, nous nous
servons d'une autre chose dont la
preu-

preuve dépend de celle-là même qui est en question.

De plus, puis que pour connoître l'essence d'une chose, il faut connoître son Genre; pour connoître l'essence du Genre, il faudra connoître son Genre; & le Genre de ce Genre, & toujours de même en remontant. Ainsi la chose ira à l'infini, & nous ne pourrons jamais parvenir à la connoissance de la chose que nous cherchons; ou bien il faudra s'arrêter à quelque Genre supérieur, dont on ignore le Genre. Or si l'on ignore le Genre de ce Genre supérieur, on ignorera même ce Genre supérieur, & par conséquent tous les autres Genres qui en dépendent, & la chose même qui est en question. Venons maintenant à la Difference, qui avec le Genre compose l'essence de l'homme.

Cette Difference est tirée de la Raison, dont on prétend qu'il est doté. Or c'est cela même qui est en question dans notre présente recherche, savoir si l'homme est doté de Raison, & s'il peut raisonner. Puisque nous ne sommes pas assurés qu'il puisse raisonner, nous ne sommes pas

58 DE LA FOIBLESSE DE
assurez qu'il soit un Animal raisonna-
ble, ni que la Raison soit sa Differen-
ce. Supposons néanmoins qu'il soit
raisonnable, sommes-nous assurés qu'il
soit le seul de tous les Animaux qui
soit raisonnable?

Nous avons les Livres de quelques
grands Philosophes, qui soutiennent
que la Raison se trouve aussi dans
d'autres Animaux. Personne ne peut
décider cette contestation, s'il ne
connoît auparavant ce que c'est que
l'homme, & ce que c'est que ces au-
tres Animaux. Il faut donc en revenir
à la chose même qui est en question;
savoir, ce que c'est que l'homme; &
on cherche dans ce qui est inconnu
la connoissance de ce qui est inconnu,
sans pouvoir sortir de cet em-
barras.

CHAPITRE V.

QUATRIÈME PREUVE.

www.libtool.com.cn

Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de leur continuel changement.

IL y a encore une autre cause, & très manifeste, qui nous empêche de connoître les choses; savoir le continuel changement où elles sont sujettes: & ce changement est tel, qu'elles ne peuvent demeurer au même état quelque peu de temps que ce soit. Pour exprimer cette continuelle mutabilité des corps, les anciens Philosophes se sont servis de la comparaison d'un fleuve, qui est très convenable à ce sujet. Car comme Heraclite a fort bien dit, que jamais personne n'est entré deux fois dans le même fleuve; par ce que les eaux qui s'écouloient hier de cet endroit du fleuve où un homme est entré, sont déjà écoulées, & que d'autres ont pris leur place, qui s'écoulent

66 DE LA FOIBLETTE DE
présentement: & comme le Philo-
sophe Cratyle n'a pas dit moins vrai,
lors qu'il a soutenu qu'on ne peut
entrer seulement une fois dans le mê-
me fleuve: de même ce cheval sur
lequel vous êtes porté, & que vous
croyez connoître, est un autre che-
val que celui qui vous portoit hier;
& que celui même qui vous portoit
il n'y a qu'un moment. Le temps en
a emporté une partie. Ses chairs,
ses os, sa peau, son poil sont chan-
gez, par la nourriture qu'il a prise,
par les excremens qu'il a rendus, par
son accroissement, par la respiration,
par la transpiration, par la chaleur
extérieure, par l'intérieure, par l'a-
bord de l'air qui l'environne, par les
esprits qui s'écoulent: la matière qui
survient réparant la perte de celle qui
est échappée.

C'est pourquoi Platon, & tous ces
anciens Philosophes qu'il cite dans son
Theatète; je veux dire Empedocle,
Heraclite, Protagore, & la plupart
des autres Philosophes, si vous en
exceptez Parménide; & ces Poètes
celebres, Homère & Epicharme,
qui

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. V. 61
qui ont été suivis par (a) Seneque;
ils ont tous dit que toutes choses se
font, mais qu'aucune n'existe, en
forte qu'on puisse dire qu'elle est
quelque chose d'assuré & de fixe. Il
s'ensuit de là, que lors que je m'ap-
pliqueraï à rechercher la connoissan-
ce de quelque chose, elle cessera
d'être en qu'elle étoit, avant que mon
Esprit se soit attaché à cette recher-
che. C'est ce qui obligeoit le Philo-
sophe Cratyle d'affirmer, qu'il ne falloit
rien dire; & de se contenter de re-
marquer le doit. Or comme ce que l'on
appelle les Universaux, sont compo-
sés des choses particulieres & singu-
lières, puisque l'on ne peut connoître
les choses particulieres, à cause qu'el-
les nous échapent par ce changement
& cet écoulement continuel, il s'en-
suit que l'on ne peut connoître les Uni-
versaux, qui en sont composez.

Ce raisonnement a eu un tel pou-
voir sur l'esprit de St. (b) Augustin,
qu'il en a tiré cette conséquence:
Qu'il ne faut point attendre de nos

C 7

Sens

(a) Seneque. Epist. 58.

(b) Augustin. Quæst. 83. Quæst. 9.

62 DE LA FOIBLESSE DE
Sens la parfaite connoissance de la Vé-
rité. Et Aristote (a) voulant répon-
dre à ce même raisonnement, s'y est
pris d'une manière si frivole, qu'il l'a
même confirmé. Allons encore plus
loin. www.libtool.com.cn

Puisque toutes choses sont sujettes
au changement, il faut que j'y sois
sujet moi-même, & que je change
d'heure en heure, & de moment en
moment. Pendant que je parle, je de-
viens un autre homme; & encore que ce
changement ne s'apperçoive pas aisé-
ment dans si peu de tems, on le recon-
noît aisément quelque tems après. Com-
ment donc un homme, qui est si
changeant, si variable, & si peu con-
stant en lui-même, pourra-t-il juger
assurément de toutes les autres cho-
ses?

(a) *Aristot. Metaph. Libr. III. cap. 5.*

CHAPITRE VI

CINQUIÈME PREUVE.

Les choses ne peuvent être connues avec une parfaite Certitude, à cause de la différence des hommes.

SI les hommes sont si sujets au changement, qu'il n'y en a pas un seul qui pendant quelque peu de tems soit semblable à lui-même, il faut qu'il se trouve une différence infinie dans cette grande multitude d'hommes, comme je l'ai déjà remarqué. De cette grande variété quelle convenance de Jugemens peut-on attendre? quelle conformité & quelle fermeté de sentimens? Comment pourrai-je savoir que ce qui me paroît, vous paroît comme à moi? que ce qui me paroît blanc, vous paroît blanc? & que cette couleur, que nous appellons blanche, vous & moi, nous paroît à vous & à moi une même couleur.

Puisque les choses paroissent donc différentes aux hommes, ou du moins
que

64 DE LA FORTITUDE
que nous ne pouvons savoir si elles
leur paroissent semblables, dans cete
grande multitude d'hommes, qui
voyent les choses différemment, ou
qui ignorent s'ils les voient d'une mê-
me sorte, lequel d'entr'eux croira-
t-on, qui les voit telles qu'elles sont
véritablement? & dans un discord si
universel, quelle sera la regle de Vé-
rité à laquelle tous les hommes con-
viendront de s'arrêter?

Le Poëte Euripide a fort bien re-
connu ce défaut de la nature huma-
ne, lors qu'il a fait dire à Eteocle,
que (a) *Parmi les hommes rien n'est
égal, rien n'est semblable, nous ne
nommes des choses, mais que des choses
mêmes n'ont rien de fixe ni d'assuré.*

Le Philosophe Protagore l'a aussi
reconnu, & c'est ce qui lui a fait di-
re, que chacun est à soi-même la re-
gle de Vérité. Mais pour moi je dis
de plus, que personne ne peut être à
soi-même la regle de Vérité, à cause
de cette dissemblance, dont je viens
de parler, non seulement de tous les
hommes entr'eux, mais de chacun
d'eux.

(a) Euripid. Phœniss. vs. 504, 505.

L'Esprit Humain Liv. I. Ch. VII. 69
d'eux avec soi-même. Cette matière
a été traitée excellentement par Platon
dans son Théétète, & par Sextus Em-
piricus (a). Il méritent bien & l'aut-
re d'être consultez.

www.libtool.com.cn

CHAPITRE VII.

SIXIÈME PREUVE.

*Les choses ne peuvent être connues avec
une parfaite Certitude, par ce que
leurs causes sont infinies.*

A Toutes ces preuves il faut en-
core ajouter celle-ci, que toutes
les choses de ce monde sont liées
entr'elles de telle sorte, qu'on ne peut
en concevoir aucune sans en conce-
voir une autre ; ni cette autre sans
une troisième ; ni cette troisième sans
une quatrième, jusqu'à ce que por-
tant notre Esprit de l'une en l'autre,
nous ayons parcouru l'infinité des
choses dont le monde est composé.

Or

(a) Sext. Empir. Pyrrhon. Hypot. Libr. I.
cap. 14.

Or l'Entendement humain n'étant pas capable de sa nature de savoir tout, & ne pouvant rien savoir sans savoir tout, il s'ensuit qu'il ne peut rien savoir.

Je veux, par exemple, savoir ce que c'est que l'homme; comme il est composé d'un corps, d'une Ame, & qu'il est doüé de Raison, je ne puis connoître ce qu'il est, si je ne connois la nature du corps, de l'Ame, & de la Raison. Le corps de l'homme étant composé de feu, d'air, d'eau, & de terre, je dois connoître la nature de ces quatre Elemens, pour pouvoir connoître la nature de l'homme. Je commence par le feu, & pour le connoître, je m'applique à la recherche de ce que les Philosophes en ont pensé. Je consulte Des Cartes, & je vois que je ne puis apprendre de lui quelle est la nature du feu, si je ne m'instruis exactement du Systême du monde qu'il a inventé. Et ce n'est pas assez que de m'en instruire, il faut l'examiner, & le comparer avec les Systêmes des autres Philosophes, & juger ensuite lequel de tous ces Systêmes est véritable.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. VII.* 67
ble. Pour le pouvoir bien faire, il
faut remonter à la connoissance des
premieres causes, qui jusqu'ici sont
inconnues.

Quand j'aurai recherché la nature
du feu, il faudra passer à celle de
l'air, & ensuite à celle de l'eau, &
enfin à celle de la terre; & en cha-
cune de ces recherches nous trouve-
rons les mêmes difficultez. Il faudra
de là en venir à celle de la fabrique
du corps humain, à la structure &
à l'usage des parties du corps: ma-
tiere d'un travail, & d'une étude
infinie, chacune de ces choses après
les disputes & les experiences de tant
d'années, étant demeurées dans une
grande obscurité.

On ne pourra pas se dispenser de
rechercher, comment le corps de
l'homme est engendré, recherche
importante & difficile touchant la ge-
neration & les causes de la genera-
tion; ce que le pere, ce que la mere
y contribué; d'où leur vient cette fa-
culté d'engendrer; comment l'enfant
se forme dans le ventre de sa mere,
comment il s'y nourrit; qui lui don-
ne la force & l'industrie de sortir de
cet-

68 DE LA FOIBLESSE DE
cette prison; savoir si un homme
peut être engendré sans pere, ou sans
mere, comme quelques-uns l'ont cru;
pourquoi il s'engendre un mâle, pour-
quoi une femelle; pourquoi un en-
fant camus, pourquoi crepu, pour-
quoi petit, pourquoi colere, pour-
quoi adonné aux femmes, pourquoi
grand mangeur, pourquoi yvrogne,
pourquoi sain, pourquoi de longue
vie. Voyez quelle infinité de choses
il faut savoir.

Je suppose néanmoins qu'on ne les
puisse savoir, voici d'autres difficul-
tez inexplicables qui se présentent
touchant la nature de l'Âme de l'hom-
me; ce que c'est, où elle est, com-
ment elle agit, quel est l'effet de son
action, comment elle est jointe au
corps. Quand on aura scu tout ce-
la, il faudra voir ensuite ce que c'est
que la Raison, quel est son usage,
quels sont ses effets. Cette recher-
che vous engagera dans l'étude de
toute la Dialectique. La chose mène
à l'infini, si l'on veut faire le de-
nombrement de toutes les connois-
sances qui sont nécessaires pour par-
venir à celle de l'homme; & la vie
ne

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. VIII. 69
ne fuffiroit pas pour favoir la moindre
partie des chofes qu'il faut favoir pour
connoître quelque chofe. Il vaut
donc mieux s'arrêter des l'abord ,
de peur de s'engager dans un tra-
vail inutile.

CHAPITRE VIII.

SEPTIEME PREUVE.

*L'Homme n'a point de regle certaine
de la Vérité.*

C'EST une Preuve invincible & ca-
no pitale contre la temerité des Do-
gmatiques, que le défaut d'une Re-
gle certaine de Vérité, dont Dieu a
privé la nature humaine. Car com-
me tous les chofes font mêlées du
vrai & du faux, & que nous fommes
en peine de les difcerner, & que
nous nous y trompons fouvent, com-
ment pourrions-nous faire ce difcerne-
ment, fi nous n'y appliquons une Re-
gle certaine de Vérité, qui nous fera
connoître fans aucun doute que ce
qui y conviendra, fera véritable; &
que

70 DE LA FOIBLESSE DE
que ce qui n'y conviendra pas sera
faux. C'est pourquoi ceux qui se sont
appliquez à la recherche de la Vérité,
auxquels on a donné le nom de Phi-
losophes, ont employé toute la force
de leur esprit pour trouver cette Re-
gle. Ils lui ont donné le nom de *Cri-*
terium, & ils en ont fait deux espe-
ces; l'une pour regler les actions,
l'autre pour regler les opinions. Tou-
te la vie se conduit par le premier, &
toutes nos connoissances dépendent
du second : lequel étant bien établi,
nous aurons un moyen de distinguer
le vrai du faux : & c'est ce qu'on
appelle, la Regle, ou le κριτήριον de la
Vérité.

Ce *Criterium* se peut prendre en
diverses sortes, mais nous ne cher-
chons présentement que celui qui est
proprement la mesure de la compre-
hension ou perception; par le moyen
de laquelle mesure, en y procedant
avec art, on peut comprendre les
choses obscures. Nous ne parlons
ici que de cette sorte de *Criterium*, ou
de Regle de Vérité, qui se sert de la
Raison pour acquérir la connoissan-
ce de la Vérité.

Ce

Ce *Criterion* se divise en trois especes, le *Criterion duquel*, le *Criterion par lequel*, & le *Criterion selon lequel*. Le *Criterion duquel*, c'est l'homme ; car il s'agit de la connoissance de la Vérité que l'homme veut acquérir. Le *Criterion par lequel*, sont les instrumens dont l'homme se sert pour connoître la Vérité, comme les Sens, ou l'Entendement. Et le *Criterion selon lequel*, c'est l'action de l'Esprit humain¹, qui applique à la recherche de la Vérité le *Criterion par lequel*.

D'autres ont déjà prouvé par des Raisons très-claires, que ces trois sortes de *Criterion* sont incertaines, & inutiles à la connoissance de la Vérité. Car puisque la nature de l'homme nous est inconnue, ayant été vainement recherchée par tant de méditations & de contestations des Philosophes ; il nous est encore bien plus inconnu, si elle peut connoître la Vérité. Le *Criterion duquel*, qui est la nature humaine, est donc incertain.

Si cela est ainsi, comme la chose parle d'elle même, il s'ensuit que le
Cri-

Criterion par lequel, est encore plus incertain, savoir les Sens de l'homme, ou les impressions qu'ils reçoivent, ou leurs ébranlemens insensibles; ou la Phantasie, qu'on appelle autrement l'Imagination; c'est-à-dire, une impression ou impulsion faite dans l'Âme par un objet extérieur, ou une modification de l'Entendement, que les Philosophes Latins appellent *Phantasia*. L'Entendement même, que d'autres veulent être le *Criterion* par lequel; ou la Raison, selon plusieurs, qui est une faculté de l'Entendement; tout cela est également incertain. Car on ne peut pas connoître les facultez d'une nature qui est inconnue.

Les facultez étant inconnues, les actions le sont aussi: & c'est en elles que consiste le *Criterion* selon lequel. Je n'ai pas entrepris de rapporter ici tout ce qui fait à ce sujet, car nous avons encore trop de chemin à faire, pour pouvoir nous arrêter long-temps dans les mêmes lieux: veu principalement que peu de gens ignorent, tout ce que l'on a coûtume de dire dans les Ecoles de Philosophie sur l'infidélité des Sens, & sur celle de l'Enten-

seulement: car il n'y a point de matière sur quoi les Academiciens & les Epicuriens se fissent plus valoir. Je proposerai seulement quelques preuves, qui ôtent toute la créance que l'on pourroit avoir aux Regles de Vérité ou *Criterion*.

Puisque pour connoître la Vérité, il faut avoir un *Criterion*, ou Regle de Vérité, il est nécessaire de le trouver, avant que de rechercher la connoissance de la Vérité: Or pour trouver ce *Criterion*, il faut savoir discerner le vrai *Criterion* du faux. Pour cela, nous devons chercher auparavant si le vrai *Criterion* a des marques certaines de Vérité, par le moyen desquelles nous le puissions connoître, & sans lesquelles nous ne le saurions connoître. Et comment connoissons-nous ces marques de Vérité, si nous ne connoissons la Vérité? Il faut donc avoir trouvé la Vérité avant que de pouvoir trouver le *Criterion*; & il faut avoir trouvé le *Criterion* avant que de pouvoir trouver la Vérité; & puisque nous n'avons trouvé ni la Vérité ni le

74 DE LA FOIBLESSE DE
Criterion, il s'ensuit qu'on ne peut
trouver ni l'un ni l'autre.

D'ailleurs puisque le *Criterion* est
la Règle de la Vérité; il faut avoir
dressé cette Règle, & être assuré
qu'elle soit droite, avant que de l'ap-
pliquer à la Vérité; car si elle n'est
droite, & que nous ne soyons assu-
rez qu'elle soit droite, elle ne sera
pas sûre & nous ne pourrons pas
nous y fier. Or nous ne saurions la
dresser, ni être assurés qu'elle sera
droite, si nous n'avons une autre
Règle de Vérité, qui soit assuré-
ment droite, & qui nous puisse ser-
vir à rectifier la première. Cette se-
conde pour être bien dressée, doit
être rectifiée sur une troisième, &
cette troisième sur une quatrième, &
ainsi jusqu'à l'infini. Ces matières ont
été expliquées plus au long par le
Philosophe Sextus Empiricus, hom-
me subtil & pénétrant, qui a rabatu
mieux que personne la fierté des
Dogmatiques. Pour moi je me suis
contenté de toucher la chose som-
mairement.

CHA-

CHAPITRE IX.

HUITIÈME PREUVE.

www.libtool.com.cn

1. On dispute contre l'Evidence. 2.
Les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont endormis, qui sont gâtes, & qui sont fous, sont aussi évidens que les objets qui se présentent à l'Esprit de ceux qui sont éveillés, qui sont à jeun, & qui sont en leur bon Sens.

I. **T**ous ceux qui se vantent de pouvoir parvenir à la con-
noissance de la Vérité, par le moyen de quelque Regle de Vérité, ou *Criterium*, conviennent tous qu'outre cela il est nécessaire d'avoir une évidente & distincte perception des choses, soit par les Sens, soit par la Raïson, soit de quelque autre manière que ce puisse être; en sorte que l'Entendement pour comprendre quelque chose, ait besoin d'une idée distincte & évidente de cette chose. C'est là le langage de tous les Dogma-
D 2 tiques;

76 DE LA FOIBLESSE DE
tiques; en quoi ils ne s'apperçoivent
pas qu'ils rendent par là la connois-
sance de la Vérité encore plus diffi-
cile; & qu'au lieu d'un *Criterion*, ils
en demandent deux, à savoir l'idée
de la chose, & l'évidence de cette
idée. Or si l'on convient qu'il n'y a
point de *Criterion*, comme je viens
de prouver qu'il n'y en peut avoir,
il s'ensuit que l'Evidence, qui est la
compagne du *Criterion*, ne subsiste-
ra point. Ajoutez à cela, qu'il n'y a
rien d'évident que ce qui est évident
à tout le monde. Car si personne
ne veut recevoir pour évident, que
ce qui lui paroît évident, le vrai &
le faux seront également évidens; car
chacun de ceux qui auront des opi-
nions contraires, alleguera l'Eviden-
ce pour preuve de son opinion; car
rien n'est si évident, qu'il paroisse é-
vident à tout le monde, d'où il
s'ensuit qu'il n'y a point d'Eviden-
ce.

En quoi l'on ne peut assez admirer
l'imprudence de ces Philosophes, qui
se vantant tous d'avoir l'Evidence
par devers soi, ne voyent pas ce qui
est très évident; savoir que cette E-
viden-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. IX.* 77
vidence est trompeuse, qui prend également la défense des parties opposées, & prête son secours à chacune d'elles contre l'autre; & que l'on ne pourra jamais tirer aucun avantage de ce secours, jusqu'à ce que tous les Philosophes soient d'accord, & se réunissent tous en une même Secte. Quelqu'un aura-t-il assez de présomption, quelques claires & distinctes notions qu'il ait des choses, pour croire être le seul sage au monde, & que tous les autres hommes sont insensés. L'Evidence ne trompe-t-elle pas même souvent une même personne, qui trouve dans sa vieillesse une chose évidemment fautive, qui lui paroissoit évidemment véritable dans son enfance.

Écoutons ce que dit Sophocle:
(a) *Jamais deux hommes amis, ni deux peuples alliés, n'ont gardé entre eux les mêmes sentimens. Car les uns plutôt, les autres plus tard, trouvent les mêmes choses douces & amères.* Ajoutons encore ces paroles

(a) *Sophocl. Œdip. Tyr. v. 639. & seq.*

78 DE LA FOIBLESSE DE
 les de Terence: (a) Jamais homme
 n'a si bien réglé sa vie par la raison,
 que l'état des choses, le temps & l'u-
 sage ne lui ayent apporté quelque nou-
 veauté, & quelque instruction, lui
 faisant connoître qu'il ignoroit ce qu'il
 croioit savoir, & lui faisant éprouver
 que ce qu'il auroit cru le plus désira-
 ble, devoit être rejeté. Or de tou-
 tes les Evidences, laquelle croirons-
 nous devoir suivre? Sera-ce celle de
 l'enfance? Sera-ce celle de l'âge viril?
 Sera-ce celle de la vieillesse? Ce De-
 nys d'Heraclee qui, vaincu par la dou-
 leur, passe de la Secte des Stoiciens
 à celle des Epicuriens, & qui pour
 cela fut surnommé le Changeant,
 pendant qu'il tenoit le parti des Sto-
 ciens, trouvoit-il de l'obscurité & de
 la confusion dans toutes choses?

*Les objets
 qui se pré-
 sentent à
 l'Esprit de
 ceux qui
 sont endor-
 mis, qui
 sont ivres,
 & qui sont
 fous, sont
 aussi évi-
 dens que les
 objets qui se
 présentent
 à l'Esprit*

2. Je dis de plus que ce qui paroît
 à l'Esprit dans le sommeil, dans l'y-
 vresse, & dans la folie, n'a pas
 moins d'Evidence que ce qui pa-
 roît à l'Esprit quand on est éveil-
 lé, quand on est à jeun, & quand
 on est dans son bon Sens. Quand
 on

(a) Terent. Adelp. Sc. 4. Act. V.

on s'est éveillé, quand l'ivresse est ^{de ceux qui} passée, ou que l'on est revenu de sa ^{sont éveillé-} folie, on reconnoît véritablement que ^{lex, qui} l'on étoit alors dans l'erreur; mais ^{sont à jeun,} l'on ne s'en apperçoit point dans le ^{et qui sont} tems du sommeil, du vin, ou de la ^{en leur bon} folie. On doute même quelquefois ^{seus.} en dormant si l'on veille, ou si l'on dort; & après y avoir fait reflexion, on croit quelquefois veiller, & voir avec une parfaite Evidence ce qui paroît à l'Esprit.

Cet homme d'Argos qui croioit être à la Comedie, & qui seul frappoit des mains devant un Théâtre vuide, ne croioit-il pas voir & entendre clairement le geste & le recit des Acteurs? Les emportemens, des fous, leurs craintes, leurs fuites, leurs transports, ne sont-ce pas des marques d'un Esprit évidemment & violemment agité par les images des choses qui se présentent à lui. Ne se trouve-t-il pas des gens qui étant endormis répondent fort à propos à ce qu'on leur demande; d'autres qui font de fort beau vers, & quelques-uns qui marchent sur les toits des maisons avec beaucoup de cir-

80. DE LA FORTESSE DE
conspexion? Ce qu'ils ne feroient
pas, s'ils n'y étoient excitez par de
très-claires idées? Ceux qui croyent
assister aux assemblées nocturnes des
Sorciers; n'ont-ils pas en eux des
idées très-claires de choses très-faus-
ses & très-frivoles? Et telles qu'étant
éveillés, ils ne reconnoissent pas qu'ils
dormoient quand ces visions leur
passoient par l'esprit; & croyent
certainement les avoir vues, qu'ils
s'imaginent que ceux qui leur contre-
disent, dorment eux-mêmes, ou ne
sont pas dans leur bon Sens.

Puisque ces images qui se présen-
tent à nous dans le sommeil, quel-
que évidentes qu'elles nous paroisse-
sent, sont néanmoins très-faus-
ses, comment pourrons-nous savoir, si
notre veille n'est point un autre som-
meil, pendant lequel les images des
choses qui paroissent à notre Esprit;
de quelque lumière qu'elles semblent
environnées, sont néanmoins vaines
& fausses? Platon dans son Théétète
a formé ce doute comme moi. Ceux-
là se trompent fort, qui croyent avoir
trouvé une marque certaine, pour
découvrir la fausseté des songes; sa-
voir

voir en ce qu'ils n'ont pas de rapport avec les choses, que nous avons faites en veillant. Car si par hasard elles y ont du rapport, il n'y aura plus de marque qui puisse servir à les distinguer. Or il peut fort bien arriver, qu'il s'y trouve du rapport. Comme, par exemple, si je songe en dormant que je raconte à mes amis les mêmes choses que je leur racontois le jour précédent, & que l'aboyement d'un chien a interrompu mon récit, le lendemain après mon réveil, je serai en doute si l'aboyement de ce chien a interrompu le récit que je faisois étant éveillé, ou celui que je faisois étant endormi. Comme il nous arrive quelquefois de douter, si de certaines choses nous sont effectivement arrivées, ou si nous les avons rêvées. Que si d'ailleurs nos songes n'ont point de rapport avec les choses que nous avons faites en veillant, pourquoi croirons-nous plutôt que les choses que nous avons pensées en dormant, sont fausses, que celles que nous avons pensées, étant éveillé? Car puisqu'elles sont également discordantes entr'elles, &

82. DE LA FAUSSETÉ

que ce decord est la marque de la fausseté, les unes ne doivent pas être plus suspectes de fausseté que les autres.

On demeure d'accord que les vues de notre Entendement sont formées par l'impulsion du cerveau, & par le mouvement des fibres & des esprits comme j'ai dit. D'où il s'ensuit que l'évidence des images que j'ai présentées à l'Esprit, n'étant qu'une certaine maniere, ou une modification de ces images, vient de la même cause que ces images mêmes. Si l'on convient de ce point, que l'on ne peut nous contester, il faut aussi convenir que le cerveau peut être ébranlé, & que les esprits & les fibres peuvent être agitées de la même sorte par des causes internes, que par des objets extérieurs. D'où il faut conclure, que l'Evidence peut se trouver dans le faux comme dans le vrai; & que l'Evidence du vrai ne porte aucunes marques, par où on la puisse distinguer de l'Evidence du faux. Et ces marques ne peuvent pas être prises d'ailleurs, s'il est vrai, comme le soutiennent les défenseurs de

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. IX.* 83
de l'Evidence, que ce qui est évident est évident par soi-même, & n'a point besoin de preuves du dehors.

Car autrement pour reconnoître l'Evidence on auroit besoin d'une autre Evidence, comme d'une lumière extérieure pour voir la lumière. De même que si quelqu'un portoit plusieurs pièces de monnoye dans un sac, qui fussent toutes de cuivre, à la réserve d'une seule qui seroit d'argent; & que des pauvres, qui sauroient la chose, demandassent qu'on leur donnât en aumône ces pièces de monnoye, chacun d'eux esperant que la pièce d'argent seroit pour lui; que celui à qui ce sac & ces pièces appartiennent, en face ensuite la distribution dans l'obscurité & pendant la nuit, aucun de ces pauvres ne pourra savoir s'il a reçu la pièce d'argent, ni même si elle aura été tirée de dedans le sac; & si quelqu'un d'entre eux faisant des conjectures sur le son de la pièce, ou sur les remarques qu'il y peut faire en la maniant, ou sur d'autres indices frivoles, croit savoir certainement, & avoir reconnu évi-

84 DE LA FOIBLESSE DE :
demment qu'il a la pièce d'argent, il
sera ridicule. Les autres pauvres ne
le feront pas moins, si chacun d'eux
a la même opinion de sa pièce, &
croit que tous les autres se trompent;
& ce ~~decord ne pourra~~ être termi-
né qu'à la lumière & au grand jour.

Il en est de même de l'erreur des
Dogmatiques. Environnez des tene-
bres épaisses de l'ignorance, chacun
d'eux tient dans ses mains, & manie
sa pièce de cuivre, & il n'y en a au-
cun qui ne se vante d'avoir reconnu
à des marques infailibles, que sa pié-
ce est cette pièce unique & précieu-
se, à savoir la Vérité, qu'il a reçue
de Dieu, dispensateur de tous les
biens, & qui ne s'attribue une per-
ception distincte, évidente, & plus
claire que la lumière du Soleil en plein
midi; qui ne soit persuadé, que tous
les autres sont dans l'erreur, ayant
la même opinion de leurs pièces de
monnoye: & il ne reconnoitra que
son Evidence tant vantée n'est que
tenebres, qu'après que la lumière lui
fera venue d'ailleurs.

CHA:

CHAPITRE X.

NEUVIÈME PREUVE.

www.libtool.com.cn

1. *Raison de douter de toutes choses, proposée par Des Cartes; savoir, que nous ignorons si Dieu ne nous a point créés de telle nature, que nous nous trompions toujours.* 2. *D'où il s'ensuit, que l'innée perception des choses est douteuse.*

DES Cartes nous fournit encore une autre Raison de douter, lorsqu'il dit dès l'entrée de ses Méditations, & de ses Principes, (a) *Qua nous ne savons pas si Dieu ne nous a point voulu créer de telle nature, que nous nous trompions toujours, même dans les choses qui nous paroissent les plus claires. Ce doute étoit digne d'un Philosophe, si celui qui l'a proposé, eût pris soin de le résoudre. Quand je dis, qu'il est digne d'un*

Raison de douter de toutes choses, proposée par Des Cartes, savoir que nous ignorons si Dieu ne nous a point créés de telle nature, que nous nous trompions toujours.

(a) *Cartes. Medit. 1. & 6. Princip. Part. I. § 5. & 13.*

86 DE LA FOIBLESSE DE
d'un Philosophe, je n'entens pas un
Philosophe Chrétien, qui sçait que (a)
Dieu éclaire tous les hommes venant
en ce monde. Mais Des Cartes par-
loit alors en Philosophe, & non pas
en Chrétien. Et celui qui a bien pu
supposer qu'il n'y a point de Dieu,
(b) a bien pu supposer aussi que
Dieu a créé les hommes sujets à l'er-
reur. Mais lors qu'il se porte pour
nouvel inventeur de la Vérité, ayant
commencé le Système de sa Philoso-
phie par le doute, & ayant proposé
les raisons de ce doute; néanmoins
incontinent après, comme si le che-
min de la Vérité lui avoit été montré
du Ciel, il cesse si absolument de
douter, qu'il ne se met pas seulement
en peine de résoudre les argumens qui
l'avoient obligé de douter.

Mais ce n'est pas ici que cette ma-
tière doit être traitée. Il suffit de di-
re maintenant, que ce doute est de
telle importance pour empêcher nos
Esprits de recevoir aucune proposition
comme certaine, tant que nous ne
nous

(a) *Job. I. 9.*

(b) *Cartes. Princ. Part. I. §. 7.*

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. X. 87
nous servirons que de nôtre Raison,
que tant s'en faut que Des Cartes
l'ait détruit, mais même qu'il ne peut au-
cunement être détruit, si la Raison
n'emprunte le secours de la Foi. Car
si quelqu'un se persuade que l'homme
est un Animal, formé de telle sorte
par la nature, que ce qui paroît vrai
soit faux, tout ce qu'on lui proposera
contre cette opinion, lui paroîtra
faux ou véritable; s'il lui paroît faux,
il le rejettera avec justice; s'il lui pa-
roît véritable, se croyant de telle na-
ture que ce qui lui paroît véritable est
faux, il sera encore obligé de le re-
jetter comme faux. Ainsi il lui sera
aisé de renverser toutes les raisons
qu'on pourra lui objecter contre son
opinion: & l'on n'en pourra inven-
ter aucune, qui ne tombe sous
cette loi générale, que ce qui pa-
roît le plus vrai à l'homme est le
plus faux.

2. Au reste, tout ce que j'ai allégué
ci-dessus, & principalement cette rai-
son de douter de toutes choses que
Des Cartes a proposée; renversant de
fond en comble ce fort dans lequel
les Dogmatiques se retranchent, lors
qu'ils

*D'où il
s'ensuit que
l'intime
perception
des choses
est douteuse.*

88 DE LA FOIBLESSE DE L'

qu'ils disent, que nous avons une certaine connoissance intime de plusieurs choses ; qui bien que non fondée sur la Raison, est néanmoins certaine & évidente ; que telle est la connoissance des premiers principes ; telle la connoissance que j'ai d'être présentement éveillé ; qu'encore que ces choses ne puissent pas se prouver par des raisonnemens , nous appercevons néanmoins par une certaine perception intime, que ces choses sont certaines.

Car si la nature m'a formé de telle sorte, que ce qui me paroît le plus vrai soit le plus faux, lors que je croirai savoir & sentir par une perception intime, que le tout est plus grand que sa partie, ou que je suis éveillé, je serai obligé de croire que cela est faux, si je veux m'en tenir à cette raison de douter, proposée par Des Cartes.

CHA-

CHAPITRE XI.

DIXIÈME PREUVE.

www.libtool.com.cn

C'est une petition de principe, que de vouloir prouver par raison, que la Raison est certaine.

Nous avons encore une autre preuve pour faire voir la faiblesse de la Raison, qui revient au même que la précédente. Quelque raisonnement que l'on puisse former pour défendre la Raison, c'est une production de la Raison. Or la Raison ne peut rien produire qui soit entièrement certain. Donc quelque preuve que je puisse inventer pour défendre la certitude de la Raison, elle sera incertaine. C'est donc une petition de principe, que de défendre la Raison par raison: car les argumens que l'on propose pour cela, comme certains, & véritables, sont produits par la Raison; & c'est cela même qui est en question, savoir si la Raison peut produire quelque chose de certain & de véritable.

CHA-

CHAPITRE XII.

ONZIÈME PREUVE.

Les raisonnemens sont incertains.

IL faut nous endurcir le front, & puisque nous avons commencé à douter, il faut douter à bon escient, quand les Dogmatiques devroient en desespérer. Quelque preuve qu'ils proposent contre moi, ils se serviront pour cela d'un raisonnement. Je ne me servirai point ici de l'autorité de plusieurs Philosophes, à qui tout cet art de raisonner a paru douteux, incertain, trompeur; qui ont soutenu que ces regles de Dialectique sont des pièges, & des entraves dont on ne peut se débarrasser, qui sont paroitre véritable ce qui est constamment faux; & qui concluent de là, qu'il faut être insensé pour ajouter foi à ce qui nous trompe souvent.

Je veux me rendre plus facile. Qu'on me propose ici un raisonnement que nos adversaires tiennent pour très certain

tain & incontestable, je vais vous faire voir qu'il est très incertain, & ne prouve rien. Ils veulent prouver que Pierre est un Animal raisonnable: voici comme ils raisonnent. Tout homme est un Animal raisonnable; Pierre est homme; Donc Pierre est un Animal raisonnable. La première de ces trois propositions, qui est universelle, passe principalement pour être véritable; par ce que chaque homme en particulier est un Animal raisonnable. Car après que l'on a reconnu que cet homme est un Animal raisonnable, & celui-là encore, & cet autre aussi, & que l'on n'a vu aucun homme qui ne fût un Animal raisonnable, de l'amas de toutes ces propositions particulières, qui décident que chaque homme en particulier est un Animal raisonnable, on a formé cette proposition universelle; Tout homme est un Animal raisonnable; d'où il s'ensuit que la certitude de cette proposition universelle, dépend de la certitude de toutes ces propositions particulières.

Mais dans le raisonnement que nous examinons, la certitude de la proposition

fi.

92 DE LA FOIBLESSE DE
fiction particuliere dépend de la cer-
titude de la proposition universelle;
car de ce que tout homme est un Ani-
mal raisonnable, on conclut que Pierre
est un Animal raisonnable; ainsi l'on
tombe dans ce raisonnement vicieux
que l'on appelle un Cercle, & que
les anciens Philosophes nommoient
Diallelle. D'ailleurs puisque Des Car-
tes a cru & soutenu, que Dieu, peut
changer l'essence des choses, & faire
qu'elles ne soient pas ce qu'elles sont,
en sorte que le nombre de vingt ne
soit pas composé de deux dizaines,
qu'un homme ne soit pas un Ani-
mal raisonnable, (je n'examine point
maintenant la Vérité de ces proposi-
tions) il se pourra faire qu'il se trou-
vera quelque homme qui ne sera point
un Animal raisonnable; & partant cet-
te premiere proposition universelle,
tout homme est un Animal raisonna-
ble, ne fera pas véritable.

Cet exemple peut nous suffire, pour
nous faire douter de la certitude de
tous les autres raisonnemens: & c'est
à quoi nous engagent les preuves
qu'en ont données de très habiles Phi-
losophes. Mais je ne fais maintenant
qu'es-

qu'effleurer ces matieres. C'est pour-
quoi, si je suis sage, je dois prendre
garde de n'ajouter pas foi legerement
aux raisonnemens, dont j'ai si sou-
vent éprouvé la fausseté. Etant dans
cette disposition; si je suis attaqué par
une troupe de Dogmatiques, de
quelles armes se serviront-ils pour
me combattre, tant que je serai cou-
vert de mes doutes & de ma défian-
ce? Les meilleures armes qu'ils puissent
employer, seront ces raisonnemens,
qu'on appelle Démonstrations. Car
de quelque preuve que l'on se ser-
ve, elle sera sans force, si on ne la
réduit en forme d'argument & de
raisonnement. Or il n'y a point d'ar-
gument ni de raisonnement, qui ne
tombe sous cette loi de douter que
j'ai proposée.

DOUZIÈME PREUVE.

www.libtool.com.cn

Il s'ensuit des diffensions des Dogmatiques, qu'il ne faut s'attacher à aucune de leurs Sectes.

LEs diffensions des Dogmatiques nous fourniront encore une très bonne preuve pour les refuter. Et c'est cette même preuve dont les Medecins, surnommez Empiriques, se servoient contre les Medecins qui se servoient du raisonnement, & que pour cela l'on nommoit Rationaux, ou Raisonneurs. Car si rien n'a jamais été assuré par quelqu'un, qui n'ait été nié par quelque autre; s'ils n'ont jamais avancé aucun dogme qui n'ait été contesté, quelle assurance pourrions-nous prendre sur leurs affirmations, voyant que les autres Philosophes Dogmatiques, remplis d'une pareille arrogance, n'y en prennent aucune?

Parcourons toutes leurs Sectes,
de-

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. XIII. 93
demandons à chacune d'elles ce qu'elle
pense d'elle-même, & des autres;
elle répondra hardiment que la Vérité
est de son côté, & que toutes les
autres sont dans l'erreur. Deman-
dons aux autres ce qu'elles pensent
de celle-là, elles diront sans balancer
qu'elle est dans l'erreur, & chacune
d'elles s'attribuera la Vérité. De sorte
que chacune n'aura que sa propre
approbation, & sera condamnée par
les suffrages de toutes les autres. Se-
ra-t-il d'un homme sage, de suivre un
parti, qui n'est approuvé que d'un
seul, & qui est condamné de plu-
sieurs ?

C H A P. XIV.

TREIZIÈME PREUVE.

*La Loi de douter a été établie par d'ex-
cellens Philosophes. 1. Par Ana-
charsis. 2. Pherocyde. 3. Pythago-
re. 4. Empedocle. 5. Gorgias le
Leontin. 6. Xenophane. 7. Epichar-
me. 8. Parménide. 9. Xeniade. 10.
Zénon & Elée. 11. Heraclite. 12.
Ana-*

96 DE LA FOIBLESSE DE
 Anaxagore. 13. Democrite 14. Pro-
 tagere. 15. Socrate. 16. Platon,
 Auteur de la premiere Academie.
 17. Aristote. 18. Arceſſus, Au-
 teur de la ſeconde Academie. 19.
 Lacyde. 20. Carneade, Auteur de
 la troiſieme Academie. 21. Clito-
 maque. 22. Philon, Auteur de la
 quatrieme Academie. 23. Antio-
 chus, Auteur de la cinquieme Aca-
 demie. 24. Ciceron. 25. Varro,
 Piſon, Lucullus, & Brutus. 26.
 Origine du Pyrrhonisme. 27. Me-
 trodore. 28. Anaxarque. 29. Pyr-
 rhon. 30. Combien il y a eu véri-
 blement d'Academies; & quelle a
 été la difference de l'Academie, &
 du Pyrrhonisme. 31. Il n'y a eu
 que deux Academies, l'ancienne &
 la nouvelle; & la nouvelle a été
 un véritable Pyrrhonisme. 32. On
 propoſe les differens de la nouvelle
 Academie, & de la Secte des Scep-
 tiques; & on les concilie. Premier
 different. 33. Second different. 34.
 Troiſieme different. 35. Quatrié-
 me different. 36. Cinquieme diffe-
 rent. 37. Sixieme different. 38.
 Septieme different. 39. Pourquoi les
 Phi-

Philosophes qui font profession de douter, aiment mieux passer pour Académiciens que pour Pyrrhoniens. 40. Il est faux que la Secte des Sceptiques, ou Pyrrhoniens, ait été interrompue après Timon. 41. Timon de Phlius. 42. Nausiphane de Teos. 43. Theodose de Bithynie. 44. Ménésidème de Cnossus. 45. Ptolémée d'Alexandrie. 46. Cornelius Celsus. 47. Favorin. 48. Sextus Empiricus. 49. Savoir si Sextus Empiricus est le même que Sextus de Charonée. 50. Grande affinité de la Secte Sceptique, de la Secte Empirique, & de la Secte Methodique. 51. Lucien. 52. Uranius. 53. Et encore du nombre des Dogmatiques, Porphyre. 54. Aristipe, Ariston de Chio. 55. Herillus de Carthage. 56. Menedème d'Eretrie. 57. Les Philosophes Eretriques, & les Megariques. 58. Momme le Cynique. 59. Parmi les Nations étrangères, les Mages. 60. Les Brachmanes. 61. Certains Philosophes Turcs, qu'on nomme les Etonnez. 62. Parmi les Juifs les Esséniens. 63. Et les Seboréens. 64.

98 DE LA FOIBLESSE DE
*R. Moïse fils de Maïmon. 65. Et
parmi les Arabes les Disputeurs.*

*La Loi de
donter a été
établie par
d'excellens
Philosophes.*

DEs gens habiles & intelligens ayant reconnu de quelles tenebres l'Entendement humain est envelopé, & de quelle profonde nuit les choses qui environnent l'homme sont couvertes; & ayant en même-temps remarqué que la principale cause des erreurs à quoi les hommes sont sujets, vient de la témérité & de la précipitation avec laquelle ils marchent dans des lieux raboteux & entrecoupez, au milieu de ces tenebres, comme s'ils marcheroient dans une campagne unie, à la lumière du Soleil, ils ont jugé à propos de se modérer, & d'arrêter cette impetuosité inconsiderée de leur Esprit.

Après avoir donc rapellé leur Esprit, & lui avoir jeté comme un frein, pour le faire rentrer en lui-même, ils l'ont degagé de ses préjugés. Ils ont examiné soigneusement la nature de leur corps, & de leur Entendement, & des choses du dehors, observant tout, éprouvant tout; & ils ont enfin expérimenté, que

L'ESPRIT HOMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 99
que le seul moyen d'éviter l'erreur,
c'est de suspendre leur créance. Il
est constant que c'est là l'origine de
la Philosophie, & qu'elle doit sa nais-
sance à cette Methode de douter, que
ces hommes sages ont prise par la con-
naissance qu'ils ont eue de la foiblesse
de leur Esprit. Il n'y avoit point al-
ors d'autre difference entre un hom-
me intelligent, & un homme grossier;
entre un Philosophe, & un ignorant,
qu'en ce que l'un savoit qu'il ne sa-
voit rien, & que l'autre ne le savoit
pas.

Si nous voulons donc repasser sur
l'histoire de la Philosophie, depuis sa
premiere origine jusqu'à aujourd'hui,
dans une si grande diversité d'opinions,
nous trouverons que ces excellens
personnages qui en ont été les Auteurs,
si vous en exceptez un fort petit nom-
bre; sont tous convenus en ce point,
que la Vérité est cachée, que les
Sens & l'Entendement sont trom-
peurs & imbecilles, & que cet En-
tendement est dans une profonde
ignorance de toutes choses.

Je ne mettrai point Homere à leur
rêve, & je ne me parerai point de

100 DE LA FOIBLESSE DE
son autorité, comme les Sceptiques
s'en parent volontiers, ou suivant la
coutume de toute l'antiquité, qui en
toutes sortes de questions a toujours
reclamé le suffrage d'Homere, ou
par ce qu'ils favoient qu'Arcefilas
& Pyrrhon avoient toujours Home-
re entre les mains, & en faisoient
leur lecture ordinaire. Je n'allegue-
rai point non plus les Sept Sages de la
Grèce, dont on veut que les maxi-
mes établissent cette loi de douter.
Ces autoritez mandrées ont plus
d'ostentation que de Vérité.

Anacharsis. 1. J'en excepte toutefois Anachar-
sis, qui a soutenu, à ce que l'on
dit; qu'il n'y avoit aucune Regle de
Vérité, ou *Criterion*, & que l'hom-
me ne pouvoit rien comprendre; &
qui a repris ceux des Grecs, qui
étoient dans un sentiment contraire.

Pherecyde. 2. Pour Pherecyde, on ne peut
disconvenir qu'il n'ait été de ce sen-
timent, puisqu'il a écrit, qu'il n'y a
aucune Vérité dans toutes les cho-
ses, & qu'il n'y en connoît point.

Pythagore. 3. Telle a aussi été la doctrine de
Pythagore, & dans les ouvrages
qui lui sont attribuez, on trouve cette
cele-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 101*
celebre maxime ; que personne ne
doit rien souhaiter, par ce que per-
sonne ne sçait ce qui lui est le plus
utile. Sachant donc bien, qu'avec
toute l'application dont un homme est
capable, il ne parviendroit jamais à
la Sageſſe, qui dépend de la con-
noiſſance de la Vérité, il déclara à
Leon, Prince des Phiaſiens, qu'il
ne poſſedoit ni la Science, ni la Sa-
geſſe, que Dieu ſeul jouit de ce bien ;
qu'il ne ſe vançoit d'autre choſe que
d'être amateur de la Sageſſe, c'eſt-à-
dire, Philoſophe.

4. Empedocle, diſciple de Pytha- *Empedocle.*
gore, profita de cette leçon, & ſe
plaignoit ſouvent, que la voye des Sens
étoit trop étroite pour nous conduire
à la Vérité.

5. Gorgias Leontin, Prince de *Gorgias*
ceux qu'on appelloit autrefois Sophi- *Leontin.*
ſtes, ſortit de l'Ecole d'Empedocle.
Il compoſa un Livre, qu'il diviſa en
trois parties. Il monroit dans la pre-
miere, qu'on ne peut pas dire que rien
exiſte. Il prouvoit dans la ſeconde,
que quand il ſeroit vrai que quelque
choſe exiſte, l'homme ne le peut
comprendre ; n'y ayant aucune Regle

102 DE LA FORTESSE DE
de Vérité, ni l'Entendement, ni les
Sens. Et dans la troisième il faisoit
voir, qu'encore que l'homme pût
comprendre quelque chose, il ne peut
toutefois expliquer à un autre ce qu'il
comprend.

Xenophane. 6. Xenophane, qu'on met au nombre des Pythagoriciens, reconnoît aussi qu'on ne peut rien comprendre avec certitude; qu'il n'y a nulle Règle de Vérité, ni la Raison, ni les Sens; que tout dépend de l'opinion. Et il soutenoit cette doctrine avec tant de hauteur, qu'on l'en crut le premier inventeur, quoi qu'il ne le fût pas.

Epicharme. 7. Epicharme, qui fut de la même troupe, vouloit qu'on suspendit son jugement & sa créance, & prétendoit que de là dépendoit uniquement la Sagesse.

Parménide. 8. Parménide, à qui Platon donne le surnom de Grand, appelloit téméraires & arrogans, ceux qui croioient avoir acquis la Science; puisqu'elle est au dessus de la portée de l'homme.

Xeniade. 9. Xeniade Corinthien a avancé, qu'il n'y a aucun *Critérium*, ou Règle de

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 103*
de Vérité ; que toutes choses sont
fausses , nos Idées , nos opinions.
Democrite fait mention de ce Xenia-
de ; & c'est pourquoi j'ai de la peine
à croire , quoi que je n'ose pas le
nier , que ce soit le même Xenade ,
pareillement Corinthien , qui eut Dio-
gene pour esclave , & qui lui survê-
cut. Democrite fut plus ancien que
Diogene , qui mourut à l'âge de qua-
tre-vingt-dix ans.

10. Zenon d'Elée , est celebre en- *Zenon d'E-*
tre ceux qui ont enseigné , qu'il faut *lée.*
suspendre sa créance. Il a été Auteur
de la Secte Eleatique , laquelle néan-
moins Platon (a) attribue à Xeno-
phane , & qu'il soutient même avoir
été plus ancienne que Xenophane.

11. Heraclite a soutenu la même *Heraclite.*
doctrine.

12. Comme aussi Anaxagore , qui *Anaxagore*
a décidé , que toutes choses sont en-
vironnées de tenebres.

13. Democrite enseignoit que les *Democrite.*
causes des choses étoient inconnues ;
qu'il n'y avoit rien de vrai ; ou que
s'il y avoit quelque chose de vrai , nous

E 4

ne

(a) Platon. *Sophist.*

104 DE LA FOIBLESSE DE.
ne le connoissons point; qu'il ne fa-
voit point s'il favoit quelque chose,
ou s'il ne favoit rien; s'il y avoit quel-
que chose, ou s'il n'y avoit rien. Il
rejettoit toute sorte de démonstra-
tions; & on raporte principalement
de lui cette Maxime, que la Vérité
est cachée dans le fond d'un puits.

Protagore.

14. Protagore, un des disciples de
Democrite, fut surnommé la Sagesse.
Il disoit qu'il n'y avoit nulle Règle de
Vérité; qu'il n'y avoit rien de vrai
ni de faux; qu'il y avoit une grande
différence d'homme à homme; que
ce qui paroît à l'un ne paroît pas à
l'autre; qu'aucune chose n'est pas plus
d'une sorte, que d'une autre sorte. Et
ayant reconnu qu'il n'y a rien, dont on
ne puisse dire le pour & le contre; &
qu'il étoit même incertain si l'on pouvoit
disputer pour & contre une même
chose, il fut le premier qui établit la
methode de défendre sur chaque ma-
tiere les deux opinions contraires.

Socrate.

15. Socrate, cet illustre Auteur
de l'art de douter, prit ensuite la
même voye, & la rendit fort commu-
ne. Car ayant remarqué que les
hommes ne savent rien, & ne savent
pas

pas même qu'ils ne savent rien, il le déclara hautement, & fit profession de ne rien savoir; & il crut que ce fut par là qu'il mérita l'éloge qui lui fut donné par l'Oracle d'Apollon, d'être le plus sage de tous les hommes; le souverain point de la Sagesse étant de reconnoître son ignorance.

Nous voyons donc par les Dialogues de Platon, que sur quelque manière qu'on lui proposât, il n'assuroit jamais rien, se contentant de réfuter ceux qui avoient eu la témérité d'affirmer quelque chose. C'est ce qui obligeoit ses Adversaires de le traiter d'ignorant & de fat, voyant qu'il se contentoit d'interroger les autres, sans vouloir jamais répondre à aucune question, & qu'il avoüoit son ignorance & sa stupidité. Il se donna donc tout entier à l'étude de la Morale, abandonnant celle de la Physique, qu'il avoit d'abord cultivée diligemment, & qu'il reconnut enfin surpasser la portée de l'Esprit de l'homme. En son particulier, il s'en sentit si incapable, qu'encore que dans les commencemens il s'y crût fort habile, & que d'autres en ju-

106 DE LA FOIBLESSE DE
geassent comme lui, à la fin néanmoins il en fût aveuglé à un tel point, qu'il fut obligé d'oublier tout ce qu'il y avoit appris. Il faisoit profession d'une si profonde ignorance, qu'il ne savoit pas même s'il étoit homme, ou quelque autre chose, ni enfin ce qu'il étoit.

Quelques-uns ont prétendu qu'il ne parloit pas sincèrement ni sérieusement, lors qu'il tenoit ce langage, mais par ironie, ou par modestie, & pour rabattre la vanité des Sophistes, qui se vantoient forttement de ne rien ignorer, & d'être toujours prêts de discourir sur toutes sortes de matières. Si cela eût été ainsi, il n'eût pas persévéré si constamment dans l'aveu public qu'il faisoit de son ignorance; principalement lors qu'il parloit à ses Amis, & à des gens graves & sérieux, & lors qu'il n'y avoit nulle occasion de décrier les Sophistes. Il n'eût pas examiné toutes choses, comme il avoit coutume de faire, conformément à cette doctrine; & il n'eût pas donné une si fautive interprétation, & si contraire à ses sentimens, à l'Oracle qui avoit rendu témoignage.

moi-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 107*
moignage à la Sagesse. De lui sont sorties plusieurs Sectes de Philosophes, dont la plus celebre, que l'on a nommée Academie, a suivi cette sage methode de douter de toutes choses, & l'a même augmentée, & portée à sa dernière perfection.

16. Platon, pere & instituteur de l'Academie, dressé par Socrate dans l'art de douter, & se déclarant son sectateur, prit sa maniere de traiter les matieres, & entreprit de combattre tous les Philosophes qui l'avoient précédé. Ce n'est pas seulement dans ses Livres, qu'on appelle Gymnastiques, mais lors même qu'il paroît plus affirmatif, soit qu'il fasse parler Socrate, soit qu'il en fasse parler un autre, qu'il n'avance rien comme véritable, mais seulement comme vraisemblable, & qu'il s'attache à sa maxime, qu'il faut laisser la connoissance de la Vérité aux Dieux, & aux enfans des Dieux; & que nous devons nous contenter de la recherche de ce qui est probable.

Les Academiciens qui ont suivi Platon, tâcherent de fixer cette Philosophie, qui avoit été jusqu'alors

108 DE LA FOIBLESSE DE
libre & vagabonde , & qui se trou-
voit déjà chargée de la connoissance
de plusieurs choses. Ils dressèrent des
Systèmes, des plans & des regles de
doctrines ; & négligeant le précepte de
Socrate leur premier maître, qui n'a-
voit point approuvé cette voye, ils éta-
blirent des loix pour enseigner & pour
apprendre ; & ils eurent même la har-
dieffe d'avancer des Dogmes.

Aristote. 17. Aristote retint néanmoins ces
manieres incertaines & douteuses de
disputer de toutes choses , & il fut
suivi en cela par les Peripateticiens
ses Sectateurs. On trouve plusieurs
traits dans ses ouvrages, & principa-
lement dans ses Livres Metaphysi-
ques ; qui bien qu'ils ne nous ferment
pas le chemin de la Vérité, n'en per-
mettent pas néanmoins la recherche,
qu'en la commençant par le doute,
& après en avoir fait voir la difficul-
té. Il lui est même échappé de dire,
qu'il n'y a point de différence entre
une ferme opinion, & une science.
D'où il s'ensuit que toutes les opi-
nions des hommes étant incertaines,
toutes leurs sciences le sont aussi.

18. Ar-

18. Arcefilas vint ensuite, qu'un *Arcefilas, Auteur de la seconde Academie.* ancien (a) Auteur appelle élégamment, l'illustre Prince de l'Academie, qui n'affirme rien. Ce fut lui qui rappella cette loi de douter de toutes choses, qui avoit été proposée par Socrate, & qui se trouvoit presque anéantie de son tems. Il reprit cette coutume ancienne, de contredire toujours dans la dispute tout ce que l'on avançoit, de soutenir ce qui paroissoit le plus probable, & de n'aller point au delà du vraisemblable. Il poussa les choses encore plus loin; car ayant remarqué que contre cette maxime de Socrate; je ne sçai autre chose, sinon que je ne sçai rien, l'on pouvoit faire cette importante objection: Que l'homme peut donc savoir quelque chose, s'il sçait seulement qu'il ne sçait rien, il ne voulut pas même recevoir la maxime que Socrate avoit laissée, comme pour servir de consolation à l'imbecillité humaine; & il prononça que nous ne savons pas même, si nous ne savons rien; qu'il n'y a rien de cer-
 E 7 tain;

(a) Rompon. Mel. Lib. I. cap. 18.

110 DE LA FOIBLESSE DE
tain; que la nature ne nous a donné
aucune Regle de Vérité; que les Sens
& l'Entendement humain ne peuvent
rien comprendre de vrai; que dans
toutes les choses il se trouvoit des
raisons opposées, d'une force égale;
qu'aucune chose n'étoit ni plus véri-
table, ni même plus vraisemblable
qu'une autre; que tout étoit enve-
loppé de tenebres; & partant qu'il
ne falloit rien approuver, ni rien af-
firmer, & qu'il falloit toujours sus-
pendre son consentement. Ainsi ja-
mais il ne déclaroit son sentiment,
ne voulant pas même que l'on eût
de sentiment. Et si quelqu'un vou-
loit avancer & soutenir le sien, il le
combattoit avec beaucoup d'agré-
ment & de politesse, & avec beau-
coup d'esprit & de subtilité.

Mais après tout ce même homme,
qui lors qu'il étoit question de Philo-
sopher, ne demouroit pas d'accord
qu'une chose fût plus véritable ou
plus vraisemblable que l'autre, quand
il revenoit à l'usage de la vie commu-
ne, il suivoit ce qui lui paroissoit avoir
plus de probabilité. Cependant en
pratiquant & soutenant cette metho-
de

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. A. Ch. XIV. I ET de de philosopher, sa grande modestie ne lui permettoit pas de s'en dire l'Auteur ni l'inventeur, mais il la rapportoit à Socrate, & à Platon, à Parmenide, & à Heracite. Il avoit été pourtant attiré à ce parti par Pyrrhon, auquel il s'étoit attaché, après avoir abandonné Theophraste, Crantor, Diodore, & Menedeme.

Il fut donc véritablement Pyrrhonien, & les Pyrrhoniens l'ont mis au nombre des Sceptiques & des Pyrrhoniens; quoi qu'il ne rejetât pas le titre d'Academicien. Il le faut donc tenir, non seulement pour le restaurateur, mais encore pour le reformateur de la doctrine de Socrate, & de l'ancienne Academie. C'est lui qui a donné la naissance à la nouvelle Academie, qui est établie sur des fondemens bien plus solides, que l'ancienne. Cependant quoi qu'il eût beaucoup de disciples, sa doctrine néanmoins ne fut pas d'abord fort goûtée; par ce qu'il sembloit vouloir éteindre toute la lumière de la science, jeter des ténèbres dans l'Esprit, & renverser les fondemens de la Philosophie.

L. 10.

19. Lacyde fut le seul qui défendit la doctrine d'Arcefilas. Il la transmit à Evandre, qui fut son disciple avec beaucoup d'autres. Evandre la transmit à Hegesime, & Hegesime à Carneade.

*Carneade,
Auteur de
la troisième
Académie.*

20. Carneade ne suivoit pas pourtant en toutes choses la doctrine d'Arcefilas, quoi qu'il en retint le gros & le sommaire. Cela le fit dire Auteur d'une nouvelle Académie, qui fut nommée la troisième. Sans jamais découvrir son sentiment, il combattoit avec beaucoup d'esprit & d'éloquence toutes les opinions qu'on lui proposoit. Car il avoit apporté à l'étude de la Philosophie une force d'esprit admirable, une mémoire fidèle, une grande facilité de parler, & un long usage de la Dialectique. On l'alloit donc entendre en grand concours, & lors que les Atheniens le députerent vers le Senat de Rome, pour des affaires de conséquence, & lui donnerent pour adjoints Critolaus Peripateticien, & Diogene Stoïcien, Philosophes de grande réputation, il fut reçu des Romains fort favorablement.

Ce fut alors que l'on commença à connoître à Rome le pouvoir de l'Eloquence, & le mérite de la Philosophie. Et cette florissante jeunesse, qui méditoit dès-lors l'Empire de l'Univers, attirée par la nouveauté & l'excellence de cette noble science, dont Carneade faisoit profession, le suivoit avec tant d'empressement, que Caton, homme d'ailleurs d'un excellent jugement, mais rude, un peu sauvage, & manquant de cette politesse que donnent les belles Lettres, à la maniere des Romains de son siècle, eut pour suspect ce nouveau genre d'érudition, qui persuadoit & obtenoit tout ce qu'il vouloit, & fut d'avis dans le Senat, qu'on accordât à ces Députez ce qu'ils demandoient, & qu'on les renvoiat promptement avec honneur.

Il est vrai que Carneade renversoit par ses raisons tout ce qu'il avoit entrepris de combattre; & qu'il demeuroid invincible dans les opinions qu'il soutenoit. De sorte que les Stoiciens, gens contentieux, & subtils dans la dispute, avec qui, & lui, & Arcefilas, avoient de fréquentes con-

114 DE LA FOIBLESSE DE
contestations, se pouvoient à peine
défendre contre lui. Il s'attacha, com-
me j'ai dit, à la doctrine d'Arcefilas ;
si l'on en excepte quelques points ,
sur quoi ils ne convenoient pas, com-
me sur la Regle de Vérité, sur l'in-
comprehensibilité, sur les choses qui
sont incertaines, & sur la suspension
de la créance.

Il apportoit plusieurs nouvelles
preuves sur cette matiere ; mais tout
cela se reduisoit néanmoins à soutenir,
qu'il n'y a nulle Regle assurée de scien-
ce, qu'on ne peut rien comprendre ;
qu'il faut suivre en toutes choses la
probabilité ; que toutes les loix & les
côûumes ont été établies par les o-
pinions des hommes, & par la natu-
re ; que les hommes vivent dans une
si grande ignorance de la Vérité, &
dans une si grande obscurité de tou-
tes choses, qu'il ne recevoit pas mé-
me ces principes, dont il semble que
la lumiere naturelle nous fait connot-
tre la Vérité, comme par exemple ;
Que deux choses sont égales entre
elles, quand elles sont égales à une
troisième. Les Stoïciens, à qui il
faisoit la guerre, disoient pour dimi-
nuer

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. FCB. XIV. 115*
nuit sa réputation, qu'il n'apportoit
rien contre eux, dont il fût l'inven-
teur, & qui fût de son cru, mais
qu'il avoit pris ses objections dans les
Livres de Chrysippe Stoïcien. Il é-
toit si modeste, qu'il en demettroit
d'accord, disant que sans le secours
de Chrysippe il n'auroit rien fait, &
qu'il combattoit Chrysippe des pro-
pres armes de Chrysippe.

Il est vrai que Chrysippe voulant
combattre cette loi de douter, & cet-
te Suspension des Academiciens,
avoit rapporté toutes les preuves, non
seulement dont ils avoient coutume
de se servir pour la défendre, mais
encore dont ils se pouvoient servir.
Mais lors qu'il fut question de détrui-
re ces preuves, & qu'il n'eut rien
oublié pour en rabattre les coups,
ce fut alors qu'on reconnut sans pei-
ne, combien la cause des Acade-
miciens étoit supérieure à celle des Sto-
iciens, puisque l'ennemi déclaré des
Academiciens étant armé de leurs rai-
sons, avoit paru bien plus fort, que
lors qu'il avoit entrepris de les réfuter.
Ainsi Chrysippe se nuisit à lui-même
par sa propre force, & il fournit à
Car-

116 DE LA FOIBLESSE DE
Carneade des armes contre lui-même.

Clitomaque. 21. Carneade jouït long-tems de sa gloire, & il eut d'excellens hommes pour ses disciples : Clitomaque entre autres, qui étant Carthaginois, & déjà instruit dans la Philosophie de son païs, fut instruit ensuite par Carneade dans la Philosophie Grecque, lui aida à l'établissement de la troisième Academie, & enfin lui succéda. Il avoit beaucoup d'esprit, il étoit studieux & diligent, & ayant demeuré long-tems avec Carneade, qui n'avoit jamais rien écrit, il avoit eu soin de recueillir tous ses discours, toutes ses actions, & toutes ses pensées. Il y avoit pourtant de certains points, sur quoi il n'avoit jamais pu pénétrer le sentiment de Carneade.

Tel fut l'effet de la longue habitude qu'avoit prise Carneade, même avec les plus familiers, de n'assurer jamais rien. De reste, il n'y avoit entre eux nulle diversité d'opinions ; car Clitomaque vouloit comme lui, que l'on suspendît sa créance, parce qu'on ne peut rien comprendre ; que l'on eût égard seulement aux choses probables dans la conduite de la vie, pourvu que

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 117*
que l'on n'y donnât point sa créance
& son consentement: y ayant plu-
sieurs choses, qui bien que probables
ne laissent pas d'être fausses, & n'ont
aucune marque de Vérité, qui ne se
puisse rencontrer dans les choses fauf-
fes. Il n'avançoit point cette doctri-
ne, comme lui étant propre, mais com-
me celle de l'Academie. Il avoit écrit
quatre Livres sur la nécessité de su-
spendre sa créance. Je souhaitterois
qu'ils fussent venus jusqu'à nous.

22. Philon fut disciple de Clitoma-
que, qui pour s'être éloigné sur de
certains points des sentimens de Car-
neade & de Clitomaque, mérita d'être
appelé avec Charmide fondateur
de la quatrième Academie. Car il
disoit que les choses sont compren-
sibles par elles-même; mais que nous
ne pouvons toutefois les comprendre
par la faculté que la nature nous a
donné de comprendre les objets, dont
les idées se présentent à nôtre Esprit:
& qu'ainsi nous ne pouvons rien
comprendre.

23. Antiochus fut fondateur de la
cinquième Academie. Il avoit été
disciple de Philon pendant plusieurs
an-

*Philon,
Auteur de
la quatriè-
me Acade-
mie.*

*Antiochus,
Auteur de
la cinquiè-
me Acade-
mie.*

118 DE LA FOIBLESSE DE
années, & il avoit soutenu la doctrine de Carneade, car il étoit subtil & poli, mais enfin il quitta le parti de ses maîtres sur ses vieux jours; soit qu'il y fût engagé par les persuasions de Mécérarque Stoïcien, dont il avoit aussi pris les leçons; soit qu'il ne pût résister aux persécutions continuelles que lui faisoient les Dogmatiques; soit enfin que chatouillé par une vanité secrète, il voulût être Auteur d'une Secte, & avoir des disciples qu'on appellât de son nom les Antiochiens. Il se vantoit pourtant d'être rentré dans l'ancienne Académie, quoi qu'en effet il fût passé dans la Secte des Stoïciens. Mais il cherchoit à se laver de la note de légèreté, & il étoit si bien persuadé que le nom de l'Académie lui feroit honneur, qu'il vouloit persuader aux autres qu'il en étoit sorti.

Il avoit donc fait passer dans l'Académie les Dogmes des Stoïciens, qu'il attribuoit à Platon, soutenant que la doctrine des Stoïciens n'étoit point nouvelle, mais qu'elle étoit une réformation de l'ancienne Académie. Il publia même un ouvrage contre Philon son maître, ou plutôt contre lui-même.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. LCh XIV.* *117*
même. Car cette même doctrine qu'il
combatoit dans sa vieillesse, il l'avoit
long-tems enseignée, & défendue par
de savans écrits. En cela même il
confirmoit la doctrine de la nouvelle
Academie, qu'il ~~entreprenoit de~~ *entreprenoit de* *refu-*
ter ; montrant assez par son incon-
stance, combien les jugemens des
hommes sont peu sûrs pour la con-
noissance de la Vérité, & combien les
hommes sont éloignez, de pouvoir ja-
mais être assurez, s'ils peuvent favoir
quelque chose ou non. Cette cin-
quième Academie ne fut donc autre
chose, qu'un assemblage de l'ancien-
ne Academie, & de la Philosophie des
Stoïciens ; ou plutôt c'étoit la Philo-
sophie même des Stoïciens, portant
l'habit & les titres de l'ancienne Aca-
demie ; je veux dire celle qui fut florif-
sante entre Platon & Arcefilas. Car
les Stoïciens avoient abandonné la
Loi de douter, comme elle fut aussi
abandonnée par Antiochus, dont les
Dogmes se sont conservez, & que
l'on voit n'avoir été ni Platonicien vé-
ritable, ni Socraticien.

24. Ce Philon dont j'ai parlé, ayant *Cicéron.*
été contraint de quitter Athenes dans
la



120 DE LA FOIBLESSE DE
la guerre de Mithridate, se retira à
Rome, & eut Cicéron pour disciple. Il
lui enseigna exactement tout le Sy-
stème de la nouvelle Académie. Après
quoi Cicéron étant venu à Athènes,
il fut instruit pendant six mois par
Antiochus dans les préceptes de l'an-
cienne Académie. Lors même qu'il fut
engagé dans les emplois honorables
de la République, il ne quitta point
l'étude de la Philosophie, & sa maison
fut le réduit des premiers Philosophes
de son tems.

Il demeura long-tems attaché à la
doctrine de l'ancienne Académie, de-
puis qu'il l'eut connue par l'institution
qu'il reçut d'Antiochus. Mais enfin
les reflexions, l'étude, & l'usage du
monde, l'ayant rendu plus savant, il
revint à la Philosophie de Philon; &
il lui arriva tout le contraire de ce qui
étoit arrivé à Antiochus, qui quitta
la nouvelle Académie, pour retour-
ner à l'ancienne: car Cicéron passa
de l'ancienne à la nouvelle, qu'il é-
claircit & défendit par des écrits qu'on
ne sauroit assez estimer. Il se servit
de la liberté que lui donnoit cette Sec-
te avec si peu de contrainte, qu'il ne
fai-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 121*
faisoit nul scrupule de changer d'opinions selon les diverses rencontres ; disant ouvertement qu'il étoit libre ; qu'il vivoit au jour la journée , & qu'il suivoit ce qui lui paroissoit le plus probable. Il loüoit souvent & publiquement cette maniere de Philosopher des Academiciens , comme modeste , commode , polie , & constante , & il ne craignoit point de déclarer , qu'on ne peut rien dire de si extravagant , qui n'ait été dit par quelque Philosophe.

25. Varron s'exprima plus durement encore , disant qu'il ne peut rien venir de si étrange dans l'Esprit d'un malade qui est en délire , que quelque Philosophe n'ait osé l'avancer. Cet homme , qui étoit le plus savant des Romains , avoit été imbu des préceptes d'Antiochus , & je ne fais pas de doute que dans cette Satire , qu'il avoit intitulée¹, Les Eumenides , & par laquelle il avoit entrepris de prouver que tous les hommes sont insensés , il n'eût ramassé plusieurs preuves pour montrer , qu'il n'y a aucune connoissance de la Vérité dans l'Esprit humain.

*Varron ,
Pison ,
Lucullus ,
& Brutus.*

Pison avoit pris aussi des leçons d'Antiochus, comme beaucoup d'autres, & principalement Lucullus, si illustre par les grandes choses qu'il avoit exécutées, par l'élégance de son esprit, & par son érudition dans les belles Lettres. Etant Questeur, & ensuite General d'Armée, il se fit toujours accompagner par Antiochus. Et ce fut lui qui le rendit si zélé partisan de l'ancienne Académie; comme Aristé frere d'Antiochus, engagea dans la même Secte Brutus, homme de très grand mérite. Et eux, & tous les autres disciples d'Antiochus, se continrent dans les bornes de cette ancienne Académie. L'étude de la Philosophie fleurissoit alors à Rome, pendant que l'Académie étoit presque deserte dans la Grèce même, qui étant opprimée par les armes des Romains, & agitée continuellement des troubles de la guerre, pensoit bien moins à la recherche de la Vérité qu'à son salut.

*Origine
du Pyrrho-
nisme.*

26. Or cet art de douter correctement, qui ne fait pas seulement profession d'ignorance, mais d'ignorer même son ignorance, avoit fait
de

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 123
de grands progresz avant Arcefi-
las.

27. Car Metrodore de Chio , qui *Metrodore.*
étoit sorti de l'Ecole de Democrite,
ou comme quelques-uns le préten-
dent, de celle de Nassa, & qui étoit
de la même Isle de Chio , & qui a-
voit été instruit par Protagore, disci-
ple de Democrite, mit cette maxime
à la tête de son ouvrage *De la natu-*
re; Personne de nous ne sçait rien, &
nous ne savons pas même , si nous
savons quelque chose , ou si nous ne
savons rien. Ce fut cela qui fit dire,
qu'il avoit ôté toute Regle de Vérité,
qu'on nomme *Criterion*.

28. Anaxarque fit le même. Il étoit *Anaxar-*
natif d'Abdere , défenseur de la doc- *que.*
trine de Democrite , & il fut surnom-
mé Eudæmonique , à cause de la fer-
meté de son courage , & de la facili-
té de ses mœurs. C'est-ce qui le mit
en grande considération auprès d'A-
lexandre qu'il accompagna. Il ôta,
comme j'ai dit, toute Regle de Véri-
té, disant que nous ne pouvions com-
prendre les choses par nôtre Esprit,
que comme les foux , ou ceux qui
sont endormis les peuvent compren-
dre;

124 DE LA FOIBLESSE DE l'
dre ; que les choses de la maniere
qu'elles se présentent à notre Esprit,
sont semblables à un tableau, qui
nous présente la ressemblance des
choses, mais non pas les choses mê-
mes ; qu'enfin il ne savoit rien ; &
qu'il ne savoit pas même s'il ne savoit
rien. Ce qu'il avoit appris de son
maître Metrodore.

Pyrrhon.

29. L'art de douter étoit alors pres-
que dans sa perfection, & l'Esprit hu-
main étoit convaincu de sa foiblesse ;
lors que Pyrrhon, natif de la Ville
d'Elide, mit à cet art la dernière main.
Car après avoir leu les Livres de De-
mocrite & de Metrodore, il suivit
Anaxarque dans les Indes, & il eut
des conférences avec les Mages & les
Gymnosophistes ; & étant de retour
en son pays, il proposa un genre plus
parfait d'Incompréhensibilité, que les
Grecs nomment *Acatalepsie*. Car
ayant remarqué avec beaucoup de pé-
nétration que les Anciens après avoir
reconnu leur ignorance en toutes
choses, & même leur ignorance de
cette ignorance, gardoient néanmoins
une maniere de Philosopher, qui sem-
bloit admettre quelques connoissances,

com-

L'ESPRIT HUMAIN, *Liv. I. Ch. XIV. 124*
comme certaines, & user de quelques affirmations, il lui fit prendre une nouvelle forme, & la mit hors de prise à toutes les chicanes des Dogmatiques. Véritablement il n'en a rien laissé par écrit : mais il a eu des disciples, & ces disciples en ont eu d'autres, qui ont pris soin d'exposer cette doctrine dans des ouvrages, dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous ; & qui nous l'ont conservée dans son intégrité.

C'est ce qui nous dispense d'en faire un plus grand détail. Il suffit de dire que les Pyrrhoniens n'ont admis aucune Règle de Vérité, nul raisonnement, nulle marque pour reconnoître la Vérité, qu'ils n'ont rien affirmé, rien défini, rien jugé ; qu'ils ne croient point qu'une chose fût plutôt ceci que cela ; que quelques raisons qu'on leur proposât, ils en trouvoient de la même force pour soutenir le parti contraire ; qu'ils ne préféroient aucune raison à une autre ; qu'ils soutenoient qu'il n'y avoit rien de vrai, & que tout se faisoit par coutume ; & que lors même qu'ils avançoient toutes ces propositions, ils ne

les assuroient pas , mais qu'ils le faisoient seulement par esprit de contradiction. Car Pyrrhon combattoit tous les Dogmes des autres Sectes , lors qu'il soutenoit qu'il les falloit rejeter; il n'exemptoit pas de cette loi ses propres sentimens , qu'il ne croioit pas plus certains , ni plus recevables que tout le reste : & quand il disoit qu'on ne pouvoit rien comprendre , il ne prétendoit pas avoir compris cela même , qui étoit également incompréhensible.

C'est pourquoi de sa proposition, que rien ne peut être compris, qui est une proposition universelle, il n'exceptoit pas cette même proposition; & il la comparoit à une Médecine, qui ne chasse pas seulement de nôtre corps les matieres peccantes & superflues, mais qui s'en chasse soi-même avec le reste. Cependant en cessant d'espérer de pouvoir connoître la Vérité, il s'arrêtoit aux apparences; & vouloit qu'elles tinssent lieu de *Criterion*, ou de Règle de Vérité, dans l'usage de la vie; & qu'on suivît les loix, les coûtumes, & les sentimens naturels; mais sans former au-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. i 27*
aucuns jugemens ni aucunes opinions.

Par cette voye il parvint fortuitement à cette tranquillité d'Esprit, qu'il cherchoit, & qu'il avoit esperé de trouver dans l'étude de la nature. Et, par ce que ces sentimens qui nous viennent du dehors, & que nous appelons *Des Maux*, comme le froid, la faim ; la soif, & les autres choses semblables, ne dépendent point de nos opinions, il fit seulement ce qui étoit en son pouvoir, s'abstenant de déterminer, si c'étoient des maux, ce qui les lui faisoit supporter avec beaucoup plus de modération. Par là il mérita la louange d'une grande constance dans les perils. Il fut bien éloigné d'être tel qu'on l'a voulu représenter, n'évitant aucun peril, ne se détournant pas de son chemin à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, ne chassant point les chiens qui le vouloient mordre, fuyant la compagnie des hommes, errant solitaire, ou demeurant immobile dans le même état.

Tout cela a été controuvé pour le tourner en ridicule, par des gens peu

128 DE LA FOIBLESSE DE
sinceres, & mal-informez de sa doctrine. Il fut au contraire fort considéré parmi ses concitoyens, qui lui défererent le Souverain Pontificat de sa patrie, & lui rendirent de grands honneurs, accordant même en sa faveur à tous les Philosophes l'immunité des charges publiques. Les Athéniens lui donnerent le droit de bourgeoisie. On dit même qu'il reçut d'Alexandre un présent de dix-mille écus d'or, lors qu'il l'aborda la premiere fois, soit pour le saluer, soit pour lui présenter un Poëme, qu'il avoit fait en son honneur.

Epicure avoit beaucoup d'admiration pour lui, & s'informoit souvent de ses mœurs, & de son genre de vie. Mais, direz-vous, Epicure l'a traité d'ignorant. Mais qui des Philosophes la médifance d'Epicure a-t-elle épargné ? Il n'a pas même respecté Democrite, qui fut la source d'où il puisa sa Philosophie; ni Nausiphane de Teos, qui avoit été son maître, & qui avoit été disciple de Pyrrhon. Il lui faisoit mal de reprocher à Pyrrhon son ignorance, ignorant lui-même, & n'ayant nulle teinture des belles Lettres.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 129*
tres. Il avoit même coutume d'insul-
ler ceux qui s'y appliquoient, sous
prétexte que ces connoissances ne
contribuent rien à la Sagesse, mais
en effet pour cacher son ignorance
sous ce mépris simulé. libtool.com.cn

Mais Pyrrhon fut estimé ignorant,
non pas tant par ce qu'il l'étoit en ef-
fet, comme Cicéron (a) le témoi-
gne, & comme il en faut tomber d'ac-
cord, que parce que suivant le Systè-
me de sa Philosophie, il faisoit pro-
fession de ne rien savoir, & de ne
pouvoir rien savoir; quoi que d'ail-
leurs des hommes de grande érudi-
tion soient sortis de son Ecole. D'au-
tres personnes encore le traitèrent a-
vec beaucoup d'indignité: non pas
tant par l'aversion que l'on avoit pour
le Docteur, que pour la doctrine.

Mais d'un autre côté il fut en gran-
de estime parmi le peuple. Ses disci-
ples, qui furent en grand nombre,
le comblèrent de louanges, & prin-
cipalement Timon de Phlius, qui van-
te merveilleusement son esprit, sa sub-
tilité, & sa pénétration dans la dispu-
te,

(a) *Cicér. libr. 3. De finib.*

130 DE LA FOIBLESSE DE
te, sa constance dans les accidens
de la vie, & sa modestie. Il l'appel-
le un Soleil, & ne croit pas qu'au-
cun autre homme lui puisse être com-
paré. C'est lui selon la conjecture de
Pocockius, que les Arabes appellent
Phurum; & que dans l'ignorance où
ils sont de l'Histoire Grecque, ils
croient avoir été disciple de Thalés
& de Pythagore; comme si la doctri-
ne de Pyrrhon avoit renfermé toute
la Philosophie des Grecs, qui fut di-
visée en deux Sectes, l'Ionique &
l'Italique.

Les Sectateurs de Pyrrhon, furent
appelez de son nom Pyrrhoniens. On
les nomma aussi Sceptiques, par ce
qu'ils considéroient & examinoient le
poids des raisons, qui se présentoient
pour & contre, sur chaque question.
On les appella Zetétiques, par ce
qu'ils s'appliquoient à chercher la Vé-
rité. Et on leur donna le nom d'A-
poretiques, par ce qu'ils faisoient pro-
fession de douter de toutes choses.

Ce fut sur leurs préceptes qu'Ar-
cesilas entreprit de reformer l'ancien-
ne Academie; & de former la nou-
velle. Car on dit qu'il imita Pyrrhon,
&

L'ESPRIT HUMAIN: Liv. I. Ch. XIV. 131
& qu'il conversa avec Timon. De
forte, qu'ayant enrichi l'Epoque,
c'est-à-dire, l'art de douter de Pyr-
rhon, de l'élégante érudition de Pla-
ton, & l'ayant armée de la Dialecti-
que de Diodore, Ariston lui appli-
quoit plaisamment ce vers d'Homere
sur la Chimere, qui dit qu'elle étoit
Lion par devant, Dragon par der-
riere, & Chimere, c'est-à-dire, Che-
vre par le milieu. Ainsi Arcesilas é-
toit, selon lui, Platon par devant,
Pyrrhon par derriere, & Diodore
par le milieu. C'est pourquoi quel-
ques-uns le rangent au nombre des
Sceptiques, & Sextus Empiricus sou-
tient, qu'il y'a fort peu de difference
entre sa Secte, qui est la Sceptique,
& celle d'Arcesilas, qui est celle de
la moyenne Academie.

30. Quoi qu'il fust pour mon *Combien*
dessein, d'avoir démontré, comme *il y a eu*
j'ai fait, & comme je vais continuer *véritable-*
de faire, que les plus illustres Philo- *ment d'A-*
sophes de l'antiquité ont reconnu la *cademies,*
foiblesse de l'Esprit humain, je ne *& quelle a*
été la dif-
croirai pas néanmoins avoir perdu ma *ference de*
peine, si je fais voir en quoi la nou- *l'Acade-*
velle Academie a été differente de *mie, & dis*
Pyrrhoni-
me.

132 DE LA FOIBLESSE DE
l'ancienne; & en quoi l'une & l'autre a été différente du Pyrrhonisme. Quelques-uns ont prétendu qu'il n'y a eu qu'une seule Académie. Philon, qui fut Auteur de la quatrième Académie, avoit écrit un Livre pour le prouver. Plutarque en avoit écrit un autre.

Cela se trouvera vrai, si sans s'arrêter à leurs contestations, on n'a regard qu'à ce premier principe, qui fut posé par Socrate, que l'homme ne sçait rien. Car comme plusieurs branches qui sortent d'un même tronc, & qui s'étendent vers différens côtez, ne font pas des arbres différens; de même toutes ces Sectes, qui sont sorties de ce tronc unique de la doctrine de Socrate, quoique partagées en diverses Ecoles, ne font cependant qu'une seule Académie. Que si néanmoins nous y regardons de plus près, il se trouve une telle différence entre l'ancienne & la nouvelle Académie, qu'il faut nécessairement reconnoître deux Académies. Car lorsque Socrate a dit, qu'il ne savoit qu'une chose, savoir qu'il ne savoit rien, il a recon-

nu

ou qu'il savoit quelque chose, & partant il a cru que l'homme pouvoit savoir quelque chose avec certitude.

Arcefilas au contraire a laissé cela dans l'incertitude: & en cela consiste une différence capitale & invincible; les uns croyans avec Socrate que l'homme peut savoir quelque chose; & les autres soutenant avec Arcefilas, que l'homme ne peut rien savoir. Quant au correctif que Carneade & Philon apportèrent à la doctrine d'Arcefilas, il est très léger, & ne doit presque être compté pour rien. Car il est aisé de concilier ce que disoit Arcefilas, qu'il ne se trouve aucune Vérité dans les choses, avec ce que disoit Carneade qu'il ne nioit point qu'il n'y eût quelque Vérité dans les choses, mais que nous n'avons aucune règle pour les discerner. Car il y a deux sortes de Vérités, selon la distinction de l'Ecole, l'une que l'on appelle *Vérité d'existence*, l'autre que l'on appelle *Vérité de jugement*. Or il est clair que ces deux propositions d'Arcefilas, & de Carneade, regardent la Vérité de jugement: car comment des gens qui soutenoient

134 DE LA FOIBLESSE DE
qu'on ne peut rien savoir, ni affir-
mer, auroient-ils cru pouvoir savoir &
affirmer quelque chose de la *Vérité*
d'existence, c'est-à-dire, que les cho-
ses existent? Mais la *Vérité du juge-*
ment est du nombre des choses rela-
tives, qui ne doivent point être con-
sidérées seules, & en elles-mêmes,
mais comme ayant rapport à d'autres
choses, car elle se rapporte à notre
Esprit. Donc quand Arcesilas a dit,
qu'il n'y a rien de vrai dans les cho-
ses, il a voulu dire qu'il n'y a rien
dans les choses, que l'Esprit hu-
main puisse connoître avec certitude.
Et c'est cela même que Carneade
soutenoit.

De plus Arcesilas disoit que rien
ne pouvoit être compris, & que tou-
tes choses étoient obscures: (car le
mot d'*obscures* exprime mieux le ter-
me Grec *ἀόρατα*, dont s'est servi Ar-
cesilas, que celui d'*incertaines*, qu'a
employé Cicéron.) Carneade conve-
noit que rien ne peut être compris,
mais il ne convenoit pas pour cela
que toutes choses fussent obscures;
par ce que les choses probables, aux-
quelles il vouloit que l'homme sage
s'at-

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. XIV. 135
s'attachât, ne sont pas obscures.
Mais encore qu'il se trouve en cela
quelque différence d'expression, il ne
s'y trouve aucune différence en ef-
fet : car Arcesilas soutenoit que les
choses sont obscures de telle sorte,
qu'elles ne peuvent être comprises,
mais non pas de telle sorte qu'elles
ne soient point probables, ou impro-
bables. C'étoit là le sentiment de Car-
neade : car il ne nioit pas que les cho-
ses ne soient obscures de telle sorte,
qu'elles ne peuvent être comprises,
mais il nioit seulement qu'elles soient
obscures de telle sorte, qu'on ne pui-
se pas discerner celles qui méritent
d'être préférées dans l'usage de la vie,
de celles qui doivent être rejetées.
Il s'ensuit de là, qu'il n'y avoit pas
même de diversité de sentimens entre
eux, en ce que Carneade permettoit
à l'homme sage d'avoir des opinions,
& peut-être même de donner quel-
quefois son consentement ; au lieu
qu'Arcesilas défendoit l'un & l'autre.
Carneade prétendoit seulement, que
l'homme sage devoit se servir des cho-
ses probables dans le commun usage
de la vie, & sans lesquelles on ne
pour-

136 DE LA FOIBLESSE DE
pourroit vivre ; mais non pas dans la
conduite de l'Esprit, & dans la re-
cherche de la Vérité, d'où seulement
Arcefilas bannissoit l'opinion & le
consentement. Tous leurs différens
ne consistoient donc que dans les ex-
pressions, mais non dans les choses
mêmes.

Il n'y avoit pas non plus grande
différence entre la doctrine de Pyr-
rhon & les précédentes. Car quand
il disoit que c'étoit la foiblesse de no-
tre Esprit, & non pas la nature des
choses, qui empêchoit que nous ne
les puissions comprendre, c'étoit en
cela même qu'Arcefilas & Carneade
ne convenoient pas entr'eux ; Arcefi-
las soutenant qu'il n'y avoit aucune
Vérité dans les choses, & Carneade
avoiant qu'il y avoit bien quel-
que Vérité dans les choses, mais pré-
tendant que nous ne la saurions com-
prendre. Or encore que cela soit
différent dans les termes, il n'est
pourtant pas différent en effet. Car
de dire qu'il n'y a nulle Vérité dans
les choses, & que la Vérité des cho-
ses de sa nature ne peut-être compri-
se, ce sont des propositions relatives,
&

& qui se raportent à l'Entendement humain, & telle est leur signification, que la nature des choses n'est pas ce qui empêche que l'Entendement humain ne les puisse comprendre; mais l'obscurité & la foiblesse de l'Entendement humain.

Philon demeuroid aussi d'accord avec Carneade, que le Sage pouvoit avoir quelques opinions. Mais quand il disoit que le Sage pouvoit aussi comprendre quelque chose, non toutefois de telle sorte qu'il n'y restât quelque sujet de douter, il semble qu'il a abusé du mot de comprendre. Car si dans la comprehension, il se trouve quelque sujet de douter, elle n'est point comprehension, mais opinion. De sorte qu'il retomboit dans le sentiment de Carneade, & il convenoit qu'il falloit suivre la probabilité dans l'usage de la vie, & dans la conduite des mœurs. Mais pour la cinquième Academie, qui fut celle d'Antiochus, elle fut purement dogmatique, car elle ne fut autre chose que l'ancienne Academie, parée des lambeaux des Stoïciens; & ainsi elle ne doit avoir aucune part à cette dissertation.

*Il n'y a
qu'une seule
Academie,
l'ancienne,
& la nou-
velle, & la
nouvelle a
été un véri-
table Pyr-
rhonisme.*

31. Il faut donc tomber d'accord, qu'il n'y a eu proprement que deux Academies, l'ancienne, qui fut celle de Socrate, & d'Antiochus; & la nouvelle, qui fut celle d'Arcefilas, de Carneade, & de Philon : & je soutiens que cette nouvelle Academie, n'est autre que la Philosophie de Pyrrhon. Car encore que l'on propose quelques chefs, en quoi elles semblent differer, néanmoins cela n'est pas si considerable, qu'il en faille faire deux Sectes, puisque l'ancienne & la nouvelle Academie, quoique differentes en des points bien plus essentiels, ont néanmoins retenu le même nom d'Academie. Nous voyons même qu'encore que la doctrine d'Aristote se soit tellement répandue, qu'il s'en est formé une infinité de Sectes, si differentes dans leurs Dogmes, qu'ils se traitent les uns les autres d'insensés, il retiennent tous néanmoins le nom de Peripateticiens, & d'Aristoteliciens.

C'est une ancienne question, comme nous l'apprenons d'Aulugelle (*), &

(*) A. Gell. Libr. II. cap. 5.

& fort debatue par plusieurs Auteurs Grecs, favoir en quoi different les Academiciens & les Pyrrhoniens. Plutarque avoit fait un Livre sur cette matiere. Mais puisque le tems nous a privez de ces secours de l'antiquité, suivons Sextus Empiricus, qui a raporte si exactement tous les points en quoi consiste cette difference, qu'il ne s'y peut rien ajouter.

32. Il met le premier point du discord de la nouvelle Academie, & de la doctrine Sceptique, en ce que l'une & l'autre disant que l'Entendement humain ne peut rien comprendre, les Academiciens le disent affirmativement, & les Sceptiques le disent en doutant. Mais cette difference n'est d'aucune consideration, & Sextus la propose avec incertitude. En effet, celui qui croit qu'on ne peut rien savoir, & qu'on ne sçait pas même si l'on ne peut rien savoir, comment pourra-t-il affirmer quelque chose? Car quiconque affirme quelque chose, il declare qu'il sçait ce qu'il affirme.

On propose les differens entre la nouvelle Academie, & la Secte des Sceptiques; & on les concilie. Premier different.

33. Le second point de difference pro-

Second
différent.

140 DE LA FOIBLESSE DE
proposé par Sextus , paroît plus im-
portant , quoi qu'il soit léger en effet ,
& ne consiste que dans l'usage du
mot , & nullement dans la chose . Ils
conviennent les uns & les autres ,
qu'il y a quelque chose qui est bon ,
& quelque chose qui est mauvais .
Mais lors que les Academiciens disent
cela , ils disent en même-tems qu'ils
sont persuadez qu'il est plus probable
que ce qu'il trouvent bon , est
bon , qu'il n'est probable qu'il ne
soit pas bon : & qu'il en est de
même de ce qui est mauvais . Et
lors que les Sceptiques disent que
quelque chose est bon , ils ne disent pas
pour cela qu'ils soient persuadez que
ce qu'ils disent soit plus probable que
son contraire : ils disent seulement
qu'ils suivent l'usage commun de la
vie , mais sans persuasion & sans opi-
nion .

Toute la difference consiste donc
dans cette opinion , que les Acade-
miciens confessent avoir , & que les
Sceptiques desavoient . Mais quand
les Sceptiques , dans l'usage de la
vie , choisissent quelque chose com-
me

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 141*
me bon, & le préfèrent à une autre,
ils sont conduits à cela par une ap-
parence de bonté qui se trouve dans
cette chose, & qui ne se trouve pas
dans l'autre. Ils ont donc dans l'Es-
prit une idée forte & remarquable,
qui y a été imprimée par cette image
& apparence de bonté, qui se trou-
ve dans cette chose, & non pas dans
l'autre: & c'est par cette idée qu'ils
sont conduits au choix de cette cho-
se, d'où l'idée est partie. Mais les
Académiciens sont conduits aussi par
une semblable idée, au choix d'une
chose qui leur paroît bonne.

Toute la différence consiste en ce
que les uns & les autres étant con-
duits par cette idée, imprimée dans
leur Esprit par cette apparence de
bonté, les Académiciens la suivent,
& les Sceptiques s'y laissent condui-
re; & en ce que les Académiciens
appellent cela opinion ou persuasion,
& non les Sceptiques: bien que ni les
uns ni les autres n'affirment que la
chose d'où part cette image ou appa-
rence de bonté, soit bonne; mais
les uns & les autres avoient que la
chose qu'ils ont choisie, leur semble
bon-

142 DE LA FOIBLETTE DE
bonne , & qu'ils ont cette idée
imprimée dans l'Esprit , à laquelle ils
se laissent conduire. Les Sceptiques
ne nient pas même qu'ils n'aient
quelque persuasion, mais ils mettent
quelque différence entre leur genre
de persuasion , & celle des Acada-
miciens , comme je le ferai voir.

*Troisième
différent.*

34. Leur troisième decord revient
au même. Les Académiciens sou-
tiennent que quelques-unes de leurs
idées sont vraisemblables , les autres
non ; & qu'entre celles qui sont vrai-
semblables , il y a du plus & du moins.
Les Sceptiques prétendent qu'elles
sont égales, par rapport à la créance
que nous leur donnons. Mais Sextus
qui propose cette différence , fournit
lui-même le moyen de la lever : car
il dit que les Sceptiques veulent que
la foi des idées soit égale par rapport
à la Raison , c'est-à-dire , en tant
qu'elle se rapporte à la connoissance
de la Vérité , & à l'acquisition de la
science par la Raison. Car l'idée,
la plus claire n'a pas plus de pouvoir
pour me faire connoître la Vérité ,
que la plus obscure : mais en ce qui
regarde l'usage de la vie, ils veulent
que

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. XIV. 143
que l'on préfère cette idée claire à celle qui est obscure. Et sur cela Arcesilas ne parloit & ne pensoit point autrement que les Sceptiques.

35. La quatrième différence ne ^{Quatrième} consiste pas dans la chose, mais dans ^{différence.} la manière de la chose: car les uns & les autres avoient qu'ils sont attirés par quelques objets, mais les Académiciens disent que cette attraction se fait en eux avec une vehemente propension, ce que les Sceptiques ne disent pas; comme si les uns étoient portés vers les choses vraisemblables, & que les autres s'y laissent seulement conduire; quoi que ni les uns ni les autres n'y donnaient leur créance, ni leur consentement.

36. Sextus Empiricus met encore ^{Cinquième} entr'eux une autre différence, sur les ^{différence.} choses qui concernent la fin, disant que les Académiciens suivent la probabilité dans l'usage de la vie; & que les Sceptiques obéissent aux loix, à la coutume, & aux affections naturelles. En cela, comme en plusieurs autres choses, leur langage est différent, quoi que leurs sentimens soient
pa-

144 DE LA FOIBLESSE DE
pareils. Car les Sceptiques obéissent
aux loix, à la coutume, & aux af-
fections, par ce qu'il leur paroît que
c'est une bonne chose de faire ainsi,
c'est-à-dire, de suivre l'idée qui est im-
primée dans leur Esprit par cette image
ou apparence de bonté, qui se trouve
dans les affections, dans la coutu-
me, & dans les loix. Or de suivre
l'idée imprimée dans l'Esprit, c'est ce
que les Academiciens appellent ap-
prouver, ou avoir une opinion : &
cette apparence de bonté, d'où cet-
te idée est partie, c'est ce qu'ils ap-
pellent probable.

De sorte que quand l'Academicien
obéit aux loix, il dit qu'il le fait par
ce qu'il a opinion que cela est bon à
faire, & que cela est probable : &
quand le Sceptique fait la même cho-
se, il ne se sert point de ces termes d'o-
pinions & de probabilité, craignant
que cela ne le mene à donner sa cré-
ance. Pareillement la fin des Scepti-
ques & d'Arcesilas, étant l'*Epoque*,
c'est-à-dire, la Retention de la créan-
ce, & sa compagne l'*Ataraxie*, c'est-
à-dire, l'Imperturbabilité, il est néces-
saire que cela paroisse bon aux uns
&

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. XIV. 145
& aux autres, comme il leur paroif-
soit en effet: car & lui & eux conve-
noient, que les Epoques particulieres
étoient des biens; & que les assen-
sions ou consentemens particuliers é-
toient des maux; & il est nécessaire
que les uns & les autres fuyent les
uns, & suivent les autres. Or de pour-
suivre une chose, comme un bien,
soit que vous appelliez cela approu-
ver, ou avoir opinion, ou quelque
nom que vous lui donniez, la chose
demeure toujours la même sans nulle
différence.

37. Sextus raporte encore une *Sixième*
autre disconvenance entre Arcesilas *différence.*
& les Sceptiques; en ce que & lui
& eux disant que l'Epoque, ou Re-
tention de créance est un bien, &
que la Créance, ou consentement est
un mal, les Sceptiques ne l'affirment
pas, mais ils disent seulement que
cela leur paroît ainsi; au lieu qu'Arce-
silas croit que la chose est telle en effet,
qu'il le dit, & de sa propre nature. Mais
Sextus ne lui attribue ce sentiment
que par soupçon & par conjecture, &
Aulugelle (a) dit formellement le
G con-

(a) A. Gell. Lib. II. cap. 5.

146 : DE LA FOIBLESSE DE
contraire : car il écrit que les Acade-
miciens & les Sceptiques ont soutenu,
que les idées se forment des objets
extérieurs, non pas selon la nature
de ces objets, mais selon la disposi-
tion du corps & de l'Esprit de ceux
en qui se forment ces idées.

D'ailleurs, la bonté de la fin est du
nombre des choses relatives, comme
nous l'avons dit ci-dessus en parlant
de la Vérité des choses. Or la bon-
té de la fin se raporte à nous, & il
n'y a point d'autre raison qui puisse
faire dire que la fin soit bonne, que
par ce qu'elle nous semble bonne.
D'où il s'ensuit qu'Arcefilas n'a pu
penser de la bonté de la fin, autrement
que les Sceptiques. Croirons-nous
enfin qu'Arcefilas ait pensé, que les
choses ayent quelque chose de bon
de leur nature, lui qui n'a pas été
persuadé qu'elles ayent en elles rien
de vrai.

Quant à ce qu'ajoute Sextus, que
quelques-uns ont cru qu'Arcefilas
traitoit les matieres selon la methode
des Pyrrhoniens, lors qu'ils instrui-
soit ses jeunes disciples, qui n'avoient
pas encore pris la teinture de sa doc-
trine,

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. XIV. 147
trine, pour connoître la portée de
leur Esprit; & que lors qu'il les trou-
voit ingénieux & subtils, il leur en-
seignoit la doctrine de Platon, affir-
mativement, & à la maniere des Do-
gmatiques, Sextus ne dissimule pas,
qu'il ne raporte cela d'Arcefilas que
sur des bruits incertains. Mais après
tout, quand cela seroit vrai, il ne
faudroit pas juger du mérite d'une
doctrine, sur l'inconstance & la le-
gereté du Docteur.

38. Le dernier décord, qui se ^{Septième} trouve entre les Academiciens & les ^{différent.} Sceptiques, nous est proposé par
Aulugelle (a), Auteur qui tient bien
plus du Grammairien que du Philoso-
phe. Il consiste en ce que les uns &
les autres demeurans d'accord que
l'homme ne peut rien comprendre, &
ne peut rien décider, les Academi-
ciens ont de cela même *comme une*
comprehension, & en font *comme une*
décision; au lieu que les Pyrrhoniens
disent que cela même ne leur paroît
aucunement vrai, par ce que rien ne
paroît vrai.

Pre-

(a) A. Gell. Libr. II. cap. 5.

Premierement, je ſçai ce que c'eſt que comprendre, & que décider ; mais je ne ſçai ce que c'eſt que *comme comprendre*, & *comme décider*. Car ſi *comme comprendre* eſt comprendre, qu'étoit-il beſoin d'obſcurcir la ſignification du mot de *comprendre*, qui eſt ſi claire, en ajoutant le mot de *comme* ? Et d'ailleurs dira-t-on, que les Academiciens comprennent quelque choſe, eux qui font profeſſion de ne rien ſavoir, & de ne ſavoir pas même ſ'ils ne ſavent rien ? Comment Arceſilas a-t-il penſé pouvoir comprendre quelque choſe, lui qui ne permet pas même d'avoir des opinions ?

Que ſi *comme comprendre* c'eſt ne point comprendre, il n'y a plus de différence entre les Academiciens & les Pyrrhoniens ; puisqu'ils diſent les uns & les autres, qu'ils ne comprennent rien, & qu'ils ne comprennent pas même qu'ils ne comprennent rien. Que ſi *comme comprendre* une choſe, eſt ſembler à l'Eſprit qu'une choſe eſt ainſi, comme ſi lors que quelqu'un dit qu'il *comme comprend* qu'une choſe eſt vraie, il vou-

loit

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV.* 149
loit dire qu'il lui semble que cette
chose est vraie, & partant qu'Au-
lugelle prétend qu'il semble aux Aca-
demiciens qu'ils ne comprennent rien;
& qu'il ne semble pas aux Pyrrho-
niens qu'ils ne comprennent rien,
c'est le troisieme different que nous
avons rapporté ci-dessus après Sextus
Empiricus, & dont nous avons
fait voir la nullité.

Mais si *comme comprendre*, est
comme vouloit Carneade, compren-
dre, mais non sans quelque sujet de
douter, ce qu'il accordoit à l'Esprit
humain; c'est abuser du mot de *com-
prendre*, car cette comprehension est
une véritable opinion. Puisque ces
differentes des Sceptiques & des Aca-
demiciens, sont donc nuls, ou très
legers, c'est avec raison, que Sextus
très intelligent dans la matiere, &
qui les a ramassez, trouve une très
grande convenance entre la doctri-
ne de Pyrrhon & celle d'Arcefilas;
en sorte qu'elles peuvent passer pour
une même Secte. Senecue (a) mê-
me a écrit qu'elles roulent l'une &

150 DE LA FOIBLESSE DE
 l'autre sur le même principe, de ne
 rien savoir : & Aulugelle (*) enfin
 nous apprend que les disciples de
 Pyrrhon, & ceux d'Arcefilas, étoient
 connus sous un même nom de Scep-
 tiques, & d'Ephectiques, & d'Apo-
 retiques ; & c'est pour cette raison
 qu'Arcefilas, comme je l'ai déjà dit,
 fut mis au nombre des Sceptiques.

39. Pour moi, après avoir si bien
 reconnu que la Secte des Academi-
 ciens, & celle des Pyrrhotiens est
 la même Secte, je me suis souvent
 étonné pourquoi les Philosophes qui
 l'ont embrassée, ont mieux aimé être
 appelez Academiciens que Pyrrho-
 niens : comme si le nom de Pyrrho-
 niens leur fût honteux, & que celui
 d'Academiciens leur fût honorable.
 En cherchant les raisons de cette pré-
 ference, deux m'ont paru assez vrai-
 semblables ; l'une est que fort peu de
 Philosophes sont sortis de l'Ecole de
 Pyrrhon, qui ayent eu quelque repu-
 tation ; au lieu que l'Academie a don-
 né beaucoup d'excellens hommes,
 aux-

*Pourquoi
 les Philoso-
 phes, qui
 font profes-
 sion de dom-
 ser, aiment
 mieux pas-
 ser pour A-
 academiciens
 que pour
 Pyrrho-
 niens.*

(*) A. Gell. Libr. II. cap. 5.

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. L. Ch. XIV. 151
auxquels il est glorieux de se voir associé ; l'autre est que l'on a ridiculisé Pyrrhon & les Pyrrhoniens, comme s'ils avoient réduit la vie des hommes à une entière inaction ; & que ceux qui se diront Pyrrhoniens, tomberont nécessairement dans le même ridicule.

40. Mais reprenons la liste de ceux, qui se sont davantage signalés dans cet art de douter. Diogene de Laërte, sur l'autorité d'Hippobottus & de Sotion, nous a donné la suite de cette liste jusqu'à Saturninus Cythenas, disciple de Sextus Empiricus, dont nous avons les ouvrages. Elle nous fait connoître que Ménodorus s'est trompé, lors qu'il a écrit que Timon, disciple de Pyrrhon, n'eût aucun successeur, & qu'alors cette Secte fut entièrement éteinte, jusqu'au tems de Ptolémée de Cyr, qui la retablit, & après lequel elle se maintint par une succession continue jusqu'à Sextus. Car ce Ptolémée fut disciple d'Eubulus, Eubulus le fut d'Euphranor, Euphranor de Timon, sous lequel il eut beaucoup de compagnons d'étude.

*Il est faux
que la Secte
des Scepti-
ques ou Pyr-
rhoniens,
ait été in-
terrompue
après Ti-
mon.*

Tous ces gens-là néanmoins ayant eu peu de réputation, il ne faut pas s'étonner, si Cicéron a dit en tant d'endroits que la Secte de Pyrrhon avoit été rejetée & anéantie longtemps avant lui; & si Seneque (a) s'en plaint dans ses Questions naturelles. C'est pour cela même qu'Aristocles a écrit, au raport d'Eusebe (b), que les Pyrrhoniens abandonnez & confondus, étoient demeurez muets, comme s'ils n'avoient jamais été, jusqu'au tems d'Ænesideme qui renouvella & resuscita leur Secte à Alexandrie.

*Timon de
Phlius*

41. Nous ne parlerons ici que de quelques-uns des plus celebres, pour ne pas employer le tems inutilement; & principalement de Timon de Phlius, qui tourna en ridicule la hardiesse des Dogmatiques, par des vers moqueurs, que l'on appelle Silles. Il enseignoit que quiconque aspireroit à être heureux, devoit tenir toutes choses pour incertaines & indifferentes; que les Sens & les opinions ne

nous

(a) *Senec. Nat. Quæst. Libr. VII. cap. 32.*

(b) *Euseb. Præp. Evang. Libr. XIV. cap. 18.*

nous apprennent point ce qui est vrai, ni ce qui est faux ; qu'ainsi nous ne devions incliner nôtre Esprit, ni d'un côté ni d'autre ; qu'il ne falloit rien assurer, mais que de quelque chose que l'on parlât, il ne falloit pas plutôt dire qu'elle est, que de dire qu'elle n'est pas : & que quiconque demeureroit dans cette disposition, ne feroit exposé à aucun trouble d'Esprit, ni à aucune inquiétude.

42. On met aussi Nausiphane de Teos au nombre des disciples de Pyrrhon. *Nausiphane de Teos.* Seneque (a) témoigne qu'il disoit comme Timon, que de toutes les choses qui nous paroissent, nous ne devons penser qu'aucune soit plutôt, qu'elle ne soit pas. Seneque ajoute qu'il disoit de plus, que cela seul est certain, qu'il n'y a rien de certain. En quoi je ne croirois pas Seneque, quand il me le jureroit : car pour parler ainsi, il eût fallu que Nausiphane eût repassé dans l'ancienne Academie, après avoir abandonné l'Ecole de Pyrrhon, qui a enseigné fort constamment, qu'il n'y a rien de cer-

(a) Seneq. Epist. 89.

154 DE LA FOIBLESSE DE
certain. Timon & Naufiphane furent
sectateurs de Pyrrhon, & Epicure le
fut de Naufiphane.

*Theodose de
Bithynie.*

43. Theodose de Bithynie, ou de
Tripoli, suivit le même parti. C'é-
toit un fort bel Esprit, & qui a ap-
puyé cette Secte par d'excellens ou-
vrages.

*Æneside-
me de Cno-
sus.*

44. La même Ecole produisit en-
core Ænesideme de Cnoffe. Il re-
va & enrichit à Alexandrie d'Egypte
cette Secte, qui commençoit à dé-
cheoir.

*Ptoleme
& Alexan-
dre.*

45. Quelques-uns ont joint à cette
liste Ptolemée l'Astronome, qui a
soutenu que l'accez des sciences étoit
interdit à l'Esprit humain, ou à cau-
se de la foiblesse de l'Esprit, ou à cau-
se de l'obscurité des choses.

*Cornelius
Celsus.
Favorin.*

46. 47. Cornelius Celsus fit chez
les Romains, ce qu'Ænesideme avoit
fait chez les Alexandrins. Favorin
fit la même chose; car s'étant déclaré
Sceptique, il exposa par des ou-
vrages exquis les dix modes des Pyr-
rhoniens, & soutint qu'il n'y avoit en
nous aucune faculté, par le moyen
de laquelle nous pussions rien com-
prendre.

48. Mais

48. Mais le tems ayant consumé tous ces travaux, Sextus Empiricus a réparé cette perte par les siens : & par son excellent Livre des Hypotyposes, où la forme & la constitution de sa Philosophie est exactement exposée; & par ses Dissertations contre les Dogmatiques, qui mettent dans un beau jour la vanité, & l'incertitude des sciences, que l'on estime les plus certaines.

49. Plusieurs ont cru que Sextus Empiricus étoit le même que Sextus de Charonée, fils de la sœur de Plutarque; l'un des Précepteurs de l'Empereur Marc-Aurele. Ils ont vu en même tems; ils ont porté le même nom, ils ont été Philosophes, & ils ont eu l'un & l'autre un Précepteur nommé Herodote. Suidas, Auteur frivole, ne détruit pas cette opinion, lors qu'il dit que l'un étoit de Charonée, & l'autre de Libye. On peut avoir dit qu'il étoit de Libye, à cause du long séjour, qu'il a fait à Cyrene, Ville de Libye; comme cet illustre Pomponius, fut surnommé Atticus, quoi qu'il fût Romain, pour avoir long-tems demeuré à Athenes.

*Savoir si
Sextus
Empiricus
est le même
que Sextus
de Charonée.*

L'objection que l'on tire de ce *Herodote*, leur Précepteur, n'est pas plus concluante: car on dit qu'*Herodote*, Précepteur de *Sextus de Charonée*, étoit de *Philadelphie*, & ainsi différent d'*Herodote*, Précepteur de *Sextus de Libye*, qui étoit de *Tarfe*. *Philadelphie* & *Tarfe* font deux Villes de *Cilicie*, assez proches l'une de l'autre, & qui à cause de leur voisinage peuvent bien avoir été confondues.

On objecte de plus, que *Sextus de Charonée* fut *Stoïcien*, & que *Sextus de Libye* fut *Pyrrhonien*: car *Capitolin* dit que *Marc-Aurèle* fut disciple de *Sextus de Charonée*, *liv. de Plutarque*, de *Juni. Rusticus*, de *Claudius Maximus*, & de *Cinna Catulus*, *Stoïciens*. Mais cette objection est nulle, car les termes de ce passage, de la manière dont il est conçu, peuvent bien signifier que les trois derniers étoient *Stoïciens*, comme ils l'étoient en effet, mais non pas *Sextus*; car *Suidas* nous apprend, que l'un & l'autre *Sextus* fut *Pyrrhonien*. Ils insistent encore sur ce que *Sextus* le *Pyrrhonien*, fut surnommé *Empiricus*, & non pas *Sextus de*
 Cha-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 157*
Chéronée. Mais qui ne sçait que
l'on obmet souvent ces surnoms ?
Comme dans ces passages de Suidas,
& dans l'Isagoge, qui est attribuée
à Galien, où l'on n'ajoute aucun sur-
nom au nom de Sextus. Casaubon
(a) ajoute que l'Empereur Marc-Au-
rèle a écrit, qu'il avoit appris de
Sextus la methode de trouver, de
comprendre, & de mettre par or-
dre les Dogmes qui sont nécessaires
à la vie; ce qui ne peut convenir à
Sextus Empiricus, qui enseignoit
que l'on ne pouvoit rien comprendre,
& rejettoit toutes sortes de Dogmes.

Mais il y a apparence que ces Do-
gmes nécessaires à la vie, étoient de
certaines Regles utiles pour la con-
duite de la vie; mais non pas des
principes tendans à la recherche de
la Vérité. Car telle est la doctrine
des Sceptiques, qu'il faut suspendre
son consentement & sa créance, lors
qu'on cherche la Vérité; mais que
dans l'usage de la vie, il faut suivre les
apparences. C'est pourquoi je croi
que cet Empereur a ainsi parlé de
Sex-

(a) Casaub. in Capitol. V. Marc. Imp.

158 DE LA FORTESSE DE
Sextus, à dessein de faire connoître,
qu'encore qu'il fût Sceptique en sa
doctrine, il étoit Dogmatique en ses
mœurs.

La preuve dont se sert Sanmaise,
pour faire voir que ces deux Sextus
ont été differens, n'est pas plus forte
que les précédentes. Il la tire de ce
que Sextus de Choeronte fut con-
temporain de Galien, & que Sextus
Empiricus fut plus ancien que lui;
étant mis par lui dans son Hagioge au
nombre des Empiriques. Comme si
pour être cité par Galien, il étoit
nécessaire qu'il eût précédé l'âge de
Galien, & comme si nous ne citions
pas souvent nos contemporains. Mais
sans nous servir de cette exception,
il suffit de dire que cette Hagioge
semble être l'ouvrage d'un autre Au-
teur que de Galien. Cependant je
ne veux rien assurer ici, ni m'écarter
si-tôt de la loi que j'établis de don-
ner de toutes choses. Je laisse à cha-
cun la liberté de son jugement.

*Grande
affinité de
la Secte
Sceptique,
de la Secte
Empirique,*

50. Au reste, ce Sextus dont nous
parlons, avoit joint la profession de la
Philosophie Sceptique, avec celle de
cette Secte de Médecine, qui s'attache
à

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 159*

à l'expérience, & pour cette raison
est appelée Empirique, dont Acron
d'Agriente, & Philinus de Cos ont
été les Auteurs. Menodote de Nico-
medie, Saturninus Cythenas, & ce
Marcellus, qui pour cacher son atta-
chement à la doctrine Sceptique,
voulut être appelé Empirique; ces
trois, dis-je, joignirent, comme Sex-
tus, la doctrine Sceptique à la Mé-
decine Empirique.

Néanmoins le même Sextus (a)
soutient, que cette Secte de Médecine
que l'on appelle Methodique, & dont
Themison fut l'inventeur, approche
davantage de la doctrine Sceptique,
que la Secte Empirique, au cas que
cette Empirique affirme que les cho-
ses incertaines ne peuvent être com-
prises: car la doctrine Sceptique dé-
fend de rien affirmer. D'où il s'en-
suit, qu'à cette affirmation près, nous
trouverons un très grand rapport en-
tre la Sceptique & l'Empirique, tel
que Sextus l'a trouvé entre la Scepti-
que & la Methodique. D'autant plus
que

(a) *Sext. Emp. Hypot. Libr. I. cap. 34.*

que nous lisons dans Celse (a) que l'Empirique enseignoit comme la Sceptique, que la nature est incompréhensible, & que rien ne peut être compris; ce qui paroît par les contestations de ceux qui ont traité de ces matieres; que la Medecine dépend uniquement de l'usage & de l'experience, sans que le raisonnement y ait aucune part.

Le même Sextus soutient en d'autres endroits, non seulement que les Pyrrhoniens ne sont pas ignorans, comme on le croit, mais qu'ils surpassoient le reste des Philosophes en usage & experience des choses; c'est-à-dire, qu'ils possédoient la doctrine Empirique, comme la signification du nom semble le montrer; & que les Empiriques rejetoient toute sorte de raisonnement, ce qui est purement Sceptique, pourvu que l'on n'y mêle aucune affirmation.

Lucien.

51. Lucien de Samosate fut contemporain de ceux dont je viens de parler. Photius (b) le met au nombre

(a) *Cornel. Cels. De Re Medic. Procerm. Libr. I.*

(b) *Phot. Mem. 128.*

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. XIV. 161
bre de ceux, dont le sentiment étoit qu'il ne falloit adhérer à aucun sentiment.

52. Uranus fit profession ouverte d'être Sceptique. Il vécut du tems de Justinien; & Chosroës Roi de Perse, amateur de la Philosophie, lui fit de grands honneurs, le combla de présens, lui écrivit des Lettres pleines de marques de son estime & de sa faveur, & voulut être enseigné par lui. Il y a donc sujet de s'étonner, qu'un Roi, qui n'étoit pas dupe & grossier, ait eu tant d'estime pour un aussi ignorant, & mal-habile homme que nous le représente Agathias (a). Si ce qu'il en dit est vrai, il faut que la Secte Sceptique, qu'il suivoit, ait plu par elle-même à ces barbares, même dans un homme, qui en étoit peu instruit, & qui d'ailleurs étoit couvert de vices & d'infamie. Il y eut bien d'autres Philosophes, attachés à la même Secte, dont je laisse la recherche aux gens studieux.

53. A-

(a) Agath. Libr. II.

*Est encore
du nombre
des Dogma-
tiques, Por-
phyre.*

53. Après avoir parcouru les Sectes des Philosophes, qui veulent qu'on doute de tout, & qui défendent de rien affirmer, retournons maintenant aux Dogmatiques. Et sans parler des Stoïciens, qui prostituant leur créance, jusqu'aux contes de vieilles, défendoient néanmoins à leurs Sectateurs la précipitation des jugemens, & donnoient un nom convenable à cette précaution, & l'appelloient *Aproptose*, & la leur recommandoient soigneusement, nous allons recevoir des autres une confession bien expresse de leur ignorance, & principalement de Porphyre, qui fut sans contredit un très-grand personnage, si l'on en retranche son extrême aversion pour le Christianisme. Il a reconnu ouvertement dans son Livre de l'Ame, qu'il a adressé à Boëthus, qu'il n'y a rien de certain dans la Philosophie, & que toutes choses sont douteuses.

Aristippe.

54. Aristippe, Auteur de la Secte Cyrenaique, qui fut bien plus ancien que Porphyre, & après lui Ariston de Chio, enseignèrent que la Physique est incomprehenfible, & est au des-

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. I. Ch. XIV. 163
dessus de nous ; que nous n'avons
aucun intérêt à la Logique, mais seu-
lement à la Morale, & non pas mê-
me à toute la Morale, mais seule-
ment à cette partie qui traite des ver-
tus & des vices, voulant que l'on
préferât les vertus aux vices, &
qu'on tint le reste pour indifférent,
jusqu'à la santé même, qu'il ne cro-
ioit pas devoir être préférée à la ma-
ladie. En toutes les choses de cette
nature, il ne permettoit pas que
l'on usât de choix & de préférence.

55. Herillus de Carthage tenoit *Herillus de
Carthage.*
pareillement toutes choses indifféren-
tes, & défendoit de préférer les unes
aux autres ; exceptant seulement la
science, en quoi il faisoit consister le
souverain bien.

56. Menedeme d'Eretrie, disciple *Menedeme
d'Eretrie.*
de Platon, ne s'attacha à aucun Do-
gme.

57. C'est de lui, & de Phedon *Les Philo-
sophes Ere-
triques, &
les Mega-
riques.*
qui l'a précédé, qu'est venue la Secte
des Eliaques, ou Eretriques. C'est
d'eux, & des Megariques, qui sui-
vent la doctrine d'Euclide de Mega-
gare, & qui ont été nommez Eristi-
ques ou Dialectiques : c'est d'eux,
dis-

164 DE LA FOIBLESSE DE
dis-je, que Seneque (a) a écrit en ces
termes : C'est à peu près la même ma-
tiere, qui fait l'occupation des Pyr-
rhoniens, & des Megariques, & des Ere-
triques, & des Academiciens, qui sont
auteurs d'une nouvelle science, qui
consiste à ne rien savoir. Et Cicéron
(b) met au nombre des Professeurs
de cette science, Stilpon, Diodore,
& Alexinus.

*Monime le
Cynique.*

§8. Monime le Cynique, disoit
comme Anaxarque que toutes cho-
ses dépendoient des opinions, & é-
toient semblables à une peinture, &
ne différoient en rien des visions des
foux, ou de ceux qui dorment; &
qu'il n'y a nulle Regle de Vérité.

*Parmi les
Nations é-
trangères,
les Mages.*

§9. Si nous passons aux Nations
étrangères, nous en trouverons plu-
sieurs dans ce même sentiment, qu'il
faut suspendre son jugement & sa
créance. Diogene (c) de Laërte ra-
porte qu'Anaxarque & Pyrrhon ap-
prirent des Mages, & des Gymnoso-
phistes des Indes, cette excellente me-
thode

(a) Senec. Epist. 89.

(b) Cicér. Libr. IV. Acad.

(c) Diog. Laërt. in Pyrrhon.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XIV. 165*
rhode de philosophe, qui défend de
croire que rien puisse être compris,
& de donner sur rien son consente-
ment & sa créance.

60. Les Brachmanes, selon le té- ^{Les Brach-}
moignage de Strabon (a) & de Me- ^{manes.}
gasthene, soutenoient qu'il n'y a rien
de bon ni de mauvais; par ce que ce
qui semble bon à l'un, semble mau-
vais à l'autre. Ce que je viens de
dire fait voir, que la Philosophie Scep-
tique a pénétré jusqu'aux extrêmités
de l'Orient.

61. Il se trouve parmi les Turcs ^{Certains}
une Secte de Philosophes, qu'ils ap- ^{Philosophes}
pellent *Hairetis*, comme qui diroit ^{Turcs, qu'on}
Les Etonnez. Ils font profession de ^{nomme les}
douter de toutes choses; ils n'affir- ^{Etonnez.}
ment jamais rien, par ce qu'ils ne
croient pas qu'on puisse discerner le
vrai du faux; tout est probable, se-
lon eux, rien de certain; ils obéissent
aux loix: mais ils sont trop Scepti-
tiques, en ce qu'ils font passer leur
methode de douter jusques dans l'u-
sage commun de la vie.

62. Quel-

(a) *Strab. Libr. XV.*

Parmi les
Juifs, les
Esséniens.

62. Quelques-uns des Juifs ont aussi retenu cet art de douter. Philon rapporte, que les Esséniens tenoient pour maxime, que la Logique n'est point nécessaire pour acquiescer la vertu ; que la Physique est au-dessus de la portée de la nature humaine ; & qu'il ne faut s'appliquer qu'à la Théologie, en ce qui concerne Dieu, & la création du monde. Ce qui a beaucoup de rapport avec la doctrine d'Ariston de Chio.

Et les Scho-
résens.

63. Les Séboréens ; Philosophes de la même Nation Juive, c'est-à-dire, les *Opinateurs*, car c'est ce que leur nom signifie ; ont pratiqué la méthode Sceptique, en traitant les matières Théologiques. C'étoit ainsi qu'ils examinoient la doctrine du Thalmud, disputans pour & contre sans rien affirmer.

R. Moïse
fils de Mai-
mon.

64. Le Rabbin Moïse, fils de Maimon, qui ayant dégagé son Esprit des fadaïses des Rabbins, s'étoit rempli d'une doctrine bien plus solide, a dit (a) que la capacité de l'Esprit hu-

(a) Maimonid. De Idolol cap. II. §. 4, 5, 6.

humain est si bornée, que tout ce qu'il y a d'hommes au monde ne peut parvenir à la connoissance de la Vérité, que pour cette raison il faut nous défaire de toutes les pensées, qui peuvent nous détourner du service de Dieu, & de la pratique de sa loi; que si on s'arrête à ces pensées, le culte légitime de Dieu sera anéanti, & que c'est ce que Moïse entendoit, lors qu'il disoit aux Juifs; (a) *Ne vous appliquez point à rechercher après votre cœur & après vos yeux, après lesquels vous avez coutume de rechercher.* C'est-à-dire, ne vous laissez point conduire par votre Esprit, qui est si foible & si borné, & n'esperez pas pouvoir acquérir la connoissance de la Vérité.

65. Les Arabes ont eu aussi leurs Sceptiques. Les Juifs les appellent, *Medabberim*, c'est-à-dire, *Discou-* Et parmi les Arabes les Discou-
reurs, ou plutôt *Logiciens*, dont Averroës, & Moïse fils de Maimon font souvent mention, & quelquefois même d'autres Rabbins. On pourroit les

(a) Num. XV. 39.

168 DE LA FOLIE DES
les nommer avec justice. les Philo-
logiens Scholastiques des Arabes.
Ayant appris l'art de douter des an-
ciens Grecs, & des Syriens, ils ont
eu des disputes continuelles avec les
Dogmatiques, refusans toute créance
aux Sens & à l'Entendement; & sans
pour constante & principale Règle,
qu'on ne peut rien savoir. De sorte
qu'ils rejetoient comme vaines &
trompeuses, toutes ces Démonstra-
tions Geometriques, qui passent pour
très-certaines. Et ce qui fait princi-
palement à notre sujet, les Chefs de
ceux qui ont premierement reçu
cette doctrine, s'y porteroient prin-
cipalement, par ce qu'elle étoit fort
propre à captiver les Esprits à l'o-
béissance de la Religion & de la
Foi.

C H A P. X V.

1. *On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus, qu'il faut douter, & que c'est le seul moyen d'éviter les erreurs.* 2. *La hardiesse des Dogmatiques a produit une infinité d'erreurs.* 3. *Les Academiciens, & les Sceptiques, n'affirmant rien, ne peuvent se tromper; & ils sont les seuls qui méritent le nom de Philosophes.*

1. **I**L faut donc demeurer d'accord que toute la Philosophie, & sacrée, & profane, & non seulement ceux qui font profession de douter, mais même les Dogmatiques, veulent que l'on doute, que l'on suspende son jugement, & que l'on ne donne point sa créance légèrement. Car ils voyent bien qu'on ne peut corriger, ni éviter les erreurs, qu'en se défaisant de toutes les opinions dont on étoit prévenu, par un doute general & constant. C'est par là que Des Cartes a commencé les Principes de

On conclut de tout ce qui a été dit ci-dessus, qu'il faut douter, & que c'est le seul moyen d'éviter les erreurs.

H fa

170 DE LA FOIBLESSE DE
la Philosophie, persuadé que par cette précaution on coupe la racine des erreurs, & que l'on travaille plus sûrement à la recherche de la Vérité. Mais ce même homme, qui par une sage prévoyance s'étoit soumis à cette loi de douter, l'a rejetée dans la suite, comme si elle n'avoit dû lui servir que pour rejeter les opinions des autres Philosophes; & qu'elle fût devenue inutile pour examiner, ou pour rejeter les siennes. De sorte que par une témérité pareille à celle des autres Dogmatiques, il a commis la même faute qu'il avoit reprise dans les autres.

*La haine
des sectes
Dogmatiques a
produit les
fautes de
cette*

2. Or comme un homme qui voudroit aller à une Ville située au Levant, si ne sachant point le chemin il va vers le Couchant, il s'égara moins en s'arrêtant dans un carrefour, que s'il continue son chemin en suivant un des divers chemins qui se présentent à lui. De même l'Entendement humain, attaché à la terre, & enveloppé dans un corps terrestre, reconnoissant que par cet obstacle le chemin de la Vérité lui est bouché, il évitera bien plus sûrement les chûtes

tes & les erreurs, s'il demeure dans son ignorance, & dans le doute qui accompagne l'ignorance, que si par de vaines tentatives il veut franchir les obstacles, & qu'au lieu de Junon il n'embrasse qu'une nuë. C'est en cela que consiste la différence entre les Dogmatiques & les Sceptiques: car quelles opinions monstrueuses n'a point produit la témérité des Dogmatiques, desquels Cicéron & Varron, excellens hommes, & fort instruits de toutes les Sectes de la Philosophie, ont écrit, comme je l'ai déjà remarqué, qu'on ne peut rien dire de si absurde, & qu'un malade ne peut concevoir de si étranges rêveries, qui n'ait été avancé par quelqu'un des Philosophes.

3. Mais pour les Académiciens & les Sceptiques, quelle absurdité, & impertinence de Dogmes peut-on leur reprocher, puisqu'ils ne soutiennent aucun Dogme? Véritablement ils sont les seuls qui méritent le nom de Philosophes, si nous nous attachons à la véritable signification de ce nom. Car la Philosophie; selon la signification du mot, n'étant autre chose, que

Les Académiciens, & les Sceptiques, n'affirment rien, ne peuvent se tromper, & ils sont les seuls qui méritent le nom de Philosophes.

172 DE LA FOIBLESSE DE
l'étude de la Sageſſe & de la Vérité;
& la Sageſſe, ſelon la définition des
anciens Philoſophes, étant la ſcience
des choſes divines & humaines, &
des cauſes qui dépendent de ces cho-
ſes, ceux qui ſ'appliquent à l'étude
de la Sageſſe, méritent véritablement
le nom de Philoſophes; & ceux qui
ont acquis la ſcience des choſes di-
vines & humaines, c'eſt-à-dire, la Sa-
geſſe, ſont véritablement ſages. Or
c'eſt cette ſcience que les Dogmati-
ques ſe vantent d'avoir acquiſe, &
Ils ſouffroient même autrefois qu'on
les qualiſiât du nom de ſages : nom
que Pythagore rejetta le premier, é-
tant convaincu de ſon ignorance, &
consentit ſeulement d'être appelé,
Amateur de la Sageſſe.

Car comme a fort bien dit le Poète
Æſchyle, (a) *Savoir par conjecture
eſt autre choſe que ſavoir clairement.*
Cela convient proprement aux Aca-
demiciens, qui reconnoiſſent que non
ſeulement ils ne ſavent rien, mais
même qu'ils ne peuvent rien ſavoir
des

(a) *Æſch. Agamem.*

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. I. Ch. XV. 173*
des choses divines & humaines, &
qu'ils ne font que les confiderer de
loin. Que les Dogmatiques se parent
donc du nom de sages, tant qu'ils
voudront, puisqu'ils croient pouvoir
se donner cette licence, & qu'ils s'i-
maginent avoir acquis cette science,
en quoi consiste la Sagesse; les Aca-
demiciens & les Sceptiques se con-
tenteront du titre simple & modeste
de Philosophes, puisqu'ils aiment &
respectent la Sagesse, qui surpasse
de si loin leur capacité. Quoique
cependant Laëtant (a) en parlant
d'eux, ait dit véritablement, que ceux
qui se font connus en partie ont été
plus sages, que ceux qui ont cru être
sages.

(a) *Laëtant. Libr. IV. cap. 1.*

Fin du Livre premier.

174 DE LA FOIBLESSE DE
LIVRE SECOND.

On explique exactement quelle
est la plus sûre, & la plus
légitime voye de Phi-
lofopher.

CHAP. I. *L'Homme est naturellement
dépourvu des moyens nécessaires
pour connoître très clairement &
très certainement la Vérité ; la-
quelle encore qu'il puisse connoître
en quelque sorte, il ne peut néan-
moins la connoître très clairement
& très certainement.*

CHAP. II. *La Foi supplée au défaut de
la Raison, & rend très certaines
les choses qui étoient moins certai-
nes par la Raison.*

CHAP. III. 1. *Il n'y a rien dans l'En-
tendement, qui n'ait été dans les
Sens. 2. Contre Platon. 3. Contre
Proclus. 4. Et contre Des Cartes.*

CHAP. IV. *Il faut suivre dans l'usa-
ge de la Vie les choses probables,
comme si elles étoient véritables.*

CHAP.

CHAP. V. *Règle, ou Criterium de la probabilité.*

CHAP. VI. *Quelle est la fin que l'on se propose dans l'art de douter.*

CHAP. VII. *Il ne faut point s'attacher aux sentimens d'aucun Auteur.*

CHAP. VIII. *Il faut choisir dans chaque Secte ce qui y paroît de meilleur.*

CHAP. IX. *Sur toutes choses il faut prendre garde de ne rien admettre, qui soit contraire à la Foi.*

CHAP. X. *La Secte des Eclectiques a été suivie par de grands hommes.*

CHAP. XI. *Puisqu'il ne faut s'attacher, ni à la Secte des Académiciens, ni à celle des Sceptiques, ni à celle des Eclectiques, ni à aucune autre, il faut s'attacher à la sienne propre.*

CHAPITRE PREMIER.

L'Homme est naturellement dépourvu des moyens nécessaires pour connoître très clairement & très certainement la Vérité ; laquelle encore qu'il puisse connoître en quelque sorte, il ne peut néanmoins la connoître très clairement & très certainement.

Après que nôtre Provençal eut ainsi parlé, comme il se préparoit à continuer son discours ; Véritablement, lui dis-je, je n'ai jamais goûté, cette hardie & impérieuse methode de Philosopher, qui s'attache si opiniâtrément à ses pensées & à ses opinions ; & il m'a paru que c'étoit un chemin bien plus court, & bien plus droit pour parvenir à la Vérité, de garder quelque modération dans ses sentimens, & quelque modestie dans ses discours ; & de ne soutenir jamais aucun Dogme, quelque vraisemblable qu'il soit, avec tant de prévention & d'entêtement, qu'on

qu'on ne soit toujours prêt d'écouter les objections , & même s'il le faut de changer d'avis. Mais d'un autre côté, il me semble que l'instabilité de la doctrine des Academiciens, bien plus prêts à dire ce qu'ils ne pensent point, que ce qu'ils pensent, jette beaucoup de trouble & de confusion en toutes choses, & anéantit toute sorte de science, puisque l'on n'est pas plus assuré de savoir ce que l'on fait le mieux, que si on ne le savoit point du tout.

C'est pourquoi vous me ferez plaisir de m'apprendre jusqu'à quel point vous voulez que l'on doute. Car si l'on doute toujours; si tout est obscur, caché, incertain; si tous les chemins de la Vérité sont bouchés, il n'y a plus de Philosophie, & toutes les peines que nous prenons depuis tant d'années pour parvenir à la connoissance de la Vérité, sont entièrement inutiles. Voici ce qu'il me répondit.

Cette plainte que vous faites contre les Academiciens n'est pas nouvelle: & si elle étoit juste, elle ne regarderoit pas tant les Academiciens,

H 5 que

178 DE LA FOIBLESSE DE
que la nature même. Car est-ce la fau-
te de l'Académie, si l'homme de sa
nature est fait de telle sorte, qu'il ne
puisse pas par lui-même parvenir à la
connoissance de la Vérité? L'Acade-
mie n'en est pas plus responsable, que
de ce que l'homme ne peut voler, &
de ce qu'il n'est pas immortel. Véri-
tablement nous ne voyons pas que
les Academiciens, & les Sceptiques
ayent moins profité de l'étude qu'ils
ont faite de la Sagesse, & en ayant
tiré de moindres secours pour deve-
nir plus sages & plus savans, que les
Dogmatiques. Mais c'est de quoi
nous parlerons dans la suite. Quant
à présent, puisque vous voulez que
je vous expose jusqu'où je porte cette
loi de dourer, je veux bien vous ex-
pliquer mon sentiment touchant cette
première Philosophie, ou plutôt cette
racine de la Philosophie: car nous
sommes seuls, & je puis vous parler
avec liberté: & je ne veux pas, &
je ne dois pas vouloir, que cela se ré-
pande parmi le Vulgaire.

Quand je dis le Vulgaire, je n'en-
tens pas le petit peuple qui vit du tra-
vail de ses mains; mais j'entens le
Vul-

Vulgaire des gens de lettres, qui ont coutume de regarder les Sceptiques & les Academiciens comme des insensés. Cette considération ne m'a pourtant pas rebuté de leur Secte, dont je vous expliquerai tout le système, ou plutôt le mien propre. Car je veux bien que vous sachiez, qu'en matière de Philosophie je veux être libre, je veux suivre mes propres sentimens, & n'être point d'autre Secte que de la mienne.

Premierement, je croi qu'il paroît assez par toutes les raisons que je vous ai rapportées, que la nature de l'homme est telle, qu'il ne peut connoître très clairement & très certainement la Vérité par sa propre force. Je ne nie pas que la Vérité ne se trouve dans les choses même, j'entens cette Vérité que l'on appelle *d'existence*: car Dieu connoît les choses, telles qu'elles sont. Mais il y a un empêchement dans l'homme, qui fait qu'il ne les peut connoître, & cet empêchement consiste dans le défaut des moyens propres & nécessaires pour connoître parfaitement la Vérité.

Je ne dis pas que l'homme ne puisse avoir aucune connoissance de la

180 DE LA FOIBLESSE DE
Vérité ; je dis seulement qu'il ne peut
la connoître à fond , clairement , &
avec une entière certitude , à laquelle
rien ne manque pour être parfaite ,
dont j'ai déjà parlé , & dont je par-
lerai encore. Car il se peut faire que
quelqu'un ait une Idée empreinte dans
l'Esprit , qui sera semblable à un ob-
jet extérieur : je ne dis pas semblable
d'une ressemblance parfaite , propre ,
& absolue , qui ne peut se rencontrer
qu'entre des choses de même genre ,
comme entre un homme & un hom-
me , entre un arbre & un arbre ;
mais je parle d'une ressemblance im-
parfaite , telle qu'elle peut se rencon-
trer entre l'original & la copie.

Mais lors que l'Entendement en
veuë de cette Idée , forme un juge-
ment de l'objet extérieur , d'où cette
Idée est partie , il ne peut pas savoir
très certainement & très clairement
si ce jugement convient avec l'objet
extérieur : & c'est dans cette conve-
nance que consiste la Vérité , com-
me je l'ai dit. De sorte qu'encore
qu'il connoisse la Vérité , il ne
sait pas qu'il la connoît ; & il ne
peut être assuré de l'avoir connue ;
&

& partant il ne connoît pas parfaitement la Vérité. Quand je dis donc que l'homme ne peut connoître les choses, ni la Vérité des choses, j'entens une claire & certaine connoissance, par laquelle non seulement on connoît la Vérité, mais on sçait encore très certainement que l'on connoît la Vérité. Car de connoître la Vérité, sans savoir que vous connoissez la Vérité, c'est comme si vous ne la connoissiez pas.

J'ai donné ci-dessus des preuves, qui d'ailleurs sont assez évidentes, pour faire voir que l'homme ne peut savoir, si le jugement qu'il forme en vue de cette Idée, qui est empreinte dans son Esprit, convient avec l'objet extérieur, d'où cette Idée est venue. La principale de ces preuves est, que nous ne pouvons appliquer les Idées des choses, & les jugemens que l'Entendement forme en vue de ces Idées, aux choses mêmes; pour examiner & reconnoître la convenance de ces jugemens avec les objets extérieurs; dans laquelle convenance nous avons dit que consiste la Vérité. Car les especes, ou

182 DE LA FOIBLESSE DE
images des choses, ne viennent point
immédiatement des choses dans notre
Entendement; mais elles passent par
plusieurs milieux, comme je l'ai fait
voir, & par nos Sens qui les cor-
rompent, & les altèrent. Et il n'y a
point d'autre voye, par où les Idées
des choses puissent parvenir à notre
Esprit.

CHAP. II.

*La Foi supplée au défaut de la Raison,
& rend très certaines les choses, qui
étoient moins certaines par la Rai-
son.*

MAis Dieu par sa bonté répare ce
défaut de la nature humaine,
en nous accordant ce don inestima-
ble de la Foi, qui confirme la Raison
chancelante, & corrige cet embarras
des doutes qu'il faut apporter à la
connoissance des choses. Car, par
exemple, ma Raison ne pouvant me
faire connoître avec une entière évi-
dence, & une parfaite certitude, s'il
y a des corps, quelle est l'origine du
mon-

L'ESPRIT HUMAIN. LIV. II. Ch. I. 183
monde, & plusieurs autres choses
pareilles, après que j'ai reçu la Foi,
tous ces doutes s'évanouissent, com-
me les spectres au lever du Soleil.
C'est ce qui a fait dire à St. Thomas :
(a) Il est nécessaire à l'homme de re-
cevoir comme par manière d'articles
de Foi, non seulement les choses qui
sont au dessus de la Raison, mais mê-
me les choses qui peuvent être connues
par la Raison, à cause de la certi-
tude. Car la Raison humaine est
fort defectueuse dans les choses divi-
nes : en signe de quoi l'on voit que
les Philosophes, dans la recherche
qu'ils ont faite des choses humaines
par les voyes naturelles, se sont trom-
pez en plusieurs chefs, & se sont
trouvés opposer les uns aux autres.
Afin donc que les hommes eussent
une connoissance certaine & indubi-
table de Dieu, il a fallu que les cho-
ses divines leur fussent enseignées
comme par Foi, & comme ayant
été enseignées de Dieu même qui ne
peut mentir.

II

(a) Thom. 2. 2. Q. 2. A 4.

Il semble que cela ait été pris de ce passage de Saint Augustin, que j'ai déjà rapporté, mais qui mérite de l'être encore, pour son importance, & pour le rapport qu'il a au sujet présent : (a) *Parce que l'Entendement des hommes obscurci par l'habitude des tenebres, dont ils sont couverts dans la nuit du péché, ne peut regarder fixement la clarté & la sainteté de la Raison ; ç'a été un établissement fort salutaire, que de laisser conduire par l'autorité, vers la lumière de la Vérité, notre venue chancelante & courbée des rameaux de l'humanité.*

Puis Saint Thomas ajoute ensuite : *La recherche qui se fait par la Raison naturelle, ne suffit pas aux hommes pour connoître les choses divines, & même celles que l'on peut prouver par la Raison. Et dans un autre lieu il parle ainsi. (b) Les choses qui se peuvent prouver démonstrativement, comme l'existence de Dieu, l'unité de Dieu, & autres choses semblables, sont*

(a) Augustin. De morib. Eccles. Cathol. cap. 2.

(b) Thom. 2. 2. Q. 1. A 5.

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. II. Ch. II. 185
sont mises au nombre des choses qu'il
faut croire, par ce qu'on les exige d'a-
vance, comme devant précéder les
choses qui sont de Foi: & il faut que
ces choses soient du moins présupposées
par ceux qui n'en ont pas la démon-
stration.

Ce que Saint Thomas dit de la con-
noissance des choses divines, s'étend
aussi à la connoissance des choses hu-
maines, selon la doctrine de Suarez.
(a) Nous corrigeons souvent, dit-il,
la lumière naturelle par la lumière de
la Foi, même dans les choses qui sem-
blent être des premiers principes, com-
me il paroît dans celui-ci: les choses
qui sont les mêmes qu'une troisième
chose, sont les mêmes entre elles; ce
qui dans la matière de la Trinité doit
être restreint aux choses finies. Et
dans les autres mystères, principale-
ment dans ceux de l'Incarnation, &
de l'Eucharistie, nous apportons plu-
sieurs autres limitations, afin que
rien ne repugne à la Foi. C'est donc
un signe que la lumière de la Foi est
plus

(a) Suar. Disp. VI. de Fide, Sect. V. Art. 11.

186 DE LA FOIBLESSE DE
plus certaine, par ce qu'elle est fondée
sur la première Vérité, laquelle il est
plus impossible qu'elle trompe, ou qu'elle
soit trompée, qu'il n'est impossible
que la science naturelle de l'homme se
trompe. www.libtool.com.cn

(a) Saint Augustin ne veut pas même que l'on attribue à la Raison la connoissance de la Vérité, que l'on croit que nôtre Entendement acquiert par la Raison; mais qu'on l'attribue à la lumière même de la Vérité, dont elle est éclairée à proportion de sa capacité.

A qui la Vérité est-elle connue sans Dieu? dit Tertullien. (b) A qui Dieu est-il connu sans le Christ? A qui le Christ est-il connu sans le Saint Esprit? A qui le Saint Esprit s'adonne-t-il sans le Sacrement de la Foi?

De là vient que l'Apôtre, (c) après avoir fait retentir ces paroles :
Je perdrai la Sagesse des Sages, et je reproverai la prudence des prudens,
où

(a) Augustin. De Serm. Dom. in monte, Libr. II. cap. 15.

(b) Tertull. De Anim. cap. 2.

(c) I. Cor. I. 19, 20.

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. II. Ch. II. 187
où est le Sage, où est le Scribe? où est celui qui s'applique à l'étude de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas rendu insensée la Sagesse de ce monde? Et après nous avoir avertis de ne nous laisser pas surprendre (a) *par la Philosophie, & la vaine tromperie, selon la tradition de l'homme & selon les éléments de ce monde*, il dit ensuite, que nous nous (b) *soutenons par la Foi*, que nous marchons (c) *par la Foi*, & non pas par les apparences, & que nous sommes confirmés (d) *par la Foi*. De même donc que dans les choses de la Foi, la Foi vient au secours de la Raison chancelante; elle nous aide aussi dans toutes les autres choses que nous connoissons par la Raison, pour nous rassurer dans nos doutes, & pour rétablir la Raison dans ses droits, dont elle étoit décheüe; c'est-à-dire, dans la connoissance de la Vérité, qu'elle desireroit naturellement.

(a) Col. II. 8.

(b) H. Cor. I. 13.

(c) II. Cor. V. 7.

(d) Col. II. 7.

CHAP. III.

1. *Il n'y a rien dans l'Entendement, qui n'ait été dans les Sens*, 2. *contre Platon*, 3. *contre Proclus*, 4. *& contre Des Cartes.*

Il n'y a rien dans l'Entendement qui n'ait été dans les Sens.

I. **M**Ais, lui dis-je, (car je l'interrompois souvent) qu'est-ce que je vous ai ouï avancer tantôt, qu'il n'y a point d'autre voye, par où les Idées des choses viennent à nôtre Entendement, que les *milieux* qui se trouvent interposez, & nos Sens ? N'avons-nous pas des Idées dans l'Entendement, qui sont nées avec nous, & n'ont point passé par nos Sens, comme les Idées que nous avons de nôtre Entendement même, des Anges, de Dieu ? Comme celles que nous avons de ces *Maximes*, ou *Notions communes*, que les Dialecticiens appellent *des Axiomes* ? Ne connoissons-nous pas ces *natures universelles* des choses, que le Vulgaire des Philosophes appelle *des Essences*, qui sont véritables, immuables, & éter-

L'ESPRIT HUMAIN. *Lib. II. Ch. II. 189*
éternelles, & ne sont pas sujettes à la dépravation des Sens, comme ces Idées qui viennent du dehors ?

Vous me prévenez, me répondit-il, l'ordre des choses dont je vous ai promis l'éclaircissement, me conduisoit-là. Véritablement cette question est capitale, & a été débattue à outrance entre les Princes de la Philosophie. Car Pythagore, Timée, & les autres Pythagoriciens, Socrate, Platon, & tous les Platoniciens soutiennent, que nous apportons en naissant des Idées avec nous. Démocrite au contraire, & son Sectateur Epicure, Aristote, & toute l'école des Peripateticiens, rejettent toutes ces Idées nées avec nous, & n'en reconnoissent point d'autres que celles qui nous viennent du dehors, qui ont passé par les Sens, & que nous nous sommes formées. Je vous en dirai mon sentiment, puisque vous le desirez, & que l'ordre de cette dispute nous y mène. Mais vous entendrez ce qui ne sera pas du goût de tout le monde, ni peut-être du vôtre.

Comme l'opinion de Platon, touchant ces Idées qui sont nées avec nous,

190 DE LA FOIBLESSE DE
 nous, me sembloit autrefois bien plus
 honorable à l'homme, & relever la
 dignité, je souhaitois fort qu'elle se
 trouvât véritable: car il me paroïssoit
 glorieux à la nature humaine, que
 nôtre ~~Entendement~~ nous fût donné,
 après avoir été embelli de la main de
 Dieu, & enrichi des dons du Ciel. Je
 cherchois donc des preuves de tous
 côtez, qui pussent me convaincre,
 & convaincre aussi les autres de la
 vérité de cette opinion. Je trouvois
 de certains raisonnemens dans Platon,
 j'en trouvois quelques-uns dans Pro-
 clus, & dans d'autres Platoniciens,
 qui étoient spécieux, & qui pouvoient
 ébranler un homme peu attentif.
 Mais ces mêmes raisonnemens me
 paroïssent sans aucune force, lors-
 que je cessois de m'abandonner à
 l'orgueil qui est naturel à tous les
 hommes.

*Contre
 Platon.*

2. Le principal & presque l'uni-
 que argument dont se sert Socrate
 dans Platon, pour prouver que nous
 apportons ces Idées en naissant, se
 réduit à dire, que l'Entendement hu-
 main ne pourroit ramasser & conce-
 voir cette variété innombrable de no-
 tions,

tions, dans un tems aussi borné qu'est celui de notre vie, étant enveloppé & voilé de cette masse de notre corps, s'il ne les eût apportées déjà produites, & formées en lui; & qu'ainsi nous n'apprenons pas ce que l'on nous enseigne, mais que nous nous en ressouvenons.

Ces Discours sont plus dignes d'un Orateur, qui parle en public, que d'un Philosophe. Car qui niera ces choses, comme je les nie, & qui dira que l'Entendement humain est de telle nature, qu'il est fort aisé à ébranler, lorsque les Sens étant frappez par les objets extérieurs, & les fibres des nerfs & les esprits étant émus, le cerveau en reçoit l'impression; que l'Entendement étant averti par cette impression du cerveau de ce qui se passe au dehors, il agit à son tour les esprits, & faisant une revue sur les traits délicats qui sont tracez dans le cerveau, rassemblant ce qui est séparé, réparant ce qui est assemblé, & comparant ensemble les choses qui ont du rapport, il considère ce qui est présent, & voit ce qui le précède & qui le suit, d'où dépend la

con-

192 DE LA FOIBLESSE DE
conduite de la vie, & l'enchaînement
des sciences: qui tiendra, dis-je, un
tel langage, que lui répondra Pla-
ton?

*Contre
Proclus.*

3. Les preuves dont se fait Pro-
clus, sont d'un plus grand poids. Il
dit que tout ce qui part des Sens est
sujet au changement; & que l'hom-
me a des Idées, ou des especes im-
primées dans son Entendement, qui
sont éternelles & immuables, savoir
les Idées des figures, des nombres &
des mouvemens; & qui par consé-
quent ne peuvent être venues des
Sens; qu'autrement si des Idées si fi-
xes & si constantes provenoient des
Sens qui sont si foibles, & si sujets à
l'erreur, l'effet seroit plus par-
fait que sa cause. Mais pour nous
nous ne connoissons point ces Idées
éternelles. Car, par exemple, l'Idée
d'un Triangle que je trouve en moi,
est quelque chose d'obscur & de con-
fus, qui n'est point circonscrit ni dé-
terminé, & qui a été produit en moi,
par les Idées des Triangles particuliers
que j'ai vus. Que cela soit dit une
bonne fois de toutes ces Idées, que
l'on

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. II. Ch. III. 193
l'on appelle *de simple & de pure intelligence*.

Proclus ajoute que les meilleures Démonstrations sont celles, qui sont composées de propositions plus universelles, & que les Démonstrations les plus imparfaites sont celles qui sont composées de propositions particulières : que cependant il n'en iroit pas ainsi, si les choses universelles étoient produites par les particulières ; puisqu'il est préférable, à ce qui est produit par l'effet. Sur cela je ne veux point disputer de la force des Démonstrations, composées de propositions universelles ou particulières : je nie seulement que ce qui est produit par la cause, soit toujours préférable à ce qui est produit par l'effet. Car comme pour nourrir un mouton, l'herbe vaut mieux que la terre qui a produit l'herbe : de même pour former une Démonstration, les propositions universelles sont plus utiles que les propositions particulières ; quoi que les propositions universelles soient composées des particulières, & qui dépendent des Sens.

La troisième preuve de Proclus est, que si l'Entendement humain reçoit de la matière & des choses sensibles, les principales & plus claires Idées des choses, & qui existent davantage, la matière aura l'avantage sur l'Entendement: ce qui vaut autant que si l'on disoit, que le marbre dont se servit le Sculpteur Praxitele pour former la statue de Venus, étoit plus noble que Praxitele, par ce qu'il renfermoit cette statue de Venus que Praxitele en a tirée.

*Et contre
Des Cartes.*

4. Des Cartes a pris un tour fort différent, mais aussi peu certain que les précédens, si je ne m'abuse. Car des trois fortes d'Idées qu'il propose, dont les unes viennent du dehors, comme l'Idée que j'ai du Soleil; & qui m'est venue de la veüe que j'ai eüe du Soleil; les autres sont factices, & formées en nous par nous mêmes, comme l'Idée du Soleil qui est dans l'Entendement de l'Astronome, & qu'il s'est formée sur ses raisonnemens, & sur ses observations, & les autres sont naturelles, & nées avec nous, comme l'Idée de Dieu, & les Idées des principes Geometriques,

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. III. 195*
ques, & des Essences; de ces trois sortes
d'Idées, dis-je, qui sont proposées
par Des Cartes, il est clair que les
deux premières viennent des Sens.
Pour la troisième, si nous la consi-
derons avec attention, nous trouve-
rons, que selon les raisonnemens mê-
mes de Des Cartes elle peut fort
bien être provenüe des Sens, com-
me les deux premières. Car puisque,
selon lui, ces Idées naturelles sont la
faculté même de penser qui est en nô-
tre Entendement, il s'ensuit que l'i-
dée de Dieu qui est en nous, n'est
autre chose que la faculté de former
des pensées de Dieu, qui est en nous;
de même que les autres Idées naturel-
les, nées avec nous, qui sont en nô-
tre Entendement, ne sont autre cho-
se que la faculté de former des pen-
sées de ces autres choses-là qui est
en nous.

Or cette faculté de penser, à quelque
sujet qu'on l'applique, dont on puisse
avoir quelque pensée, soit Dieu, soit un
homme, soit le Soleil, est toujours la
même faculté. De même que la faculté
de chanter, soit que l'on chante une
Courante, ou une Sarabande, ou un

196 DE LA FOIBLESSE DE
Menuet, est toujours la même faculté.
Cela étant ainsi, puisque la faculté qui
est en moi de former des pensées, ou
du Soleil, ou d'un homme; c'est-à-
dire, l'Idée du Soleil ou d'un homme,
qui est en moi, m'est venue du de-
hors; & par conséquent l'Idée de
Dieu qui est en moi, m'est aussi ve-
nue du dehors.

Des Cartes lui-même reconnoît
qu'il n'y a point de différence entre
ces Idées, lors qu'il dit que l'Idée
même que nous avons d'un homme
ou du Soleil, ne nous vient pas du
dehors, mais que notre Entendement
se les forme lui-même, après qu'il a
été excité & ébranlé par de certains
mouvemens corporels; & qu'à plus
forte raison il faut dire la même cho-
se des Idées des choses, qui ne sont
point formées par notre Entendement,
après qu'il a été excité par des mou-
vemens corporels; telles que sont l'I-
dée de Dieu, & les Idées des Essen-
ces, & des Axiomes Geometriques:
ce que Des Cartes ne peut dire sans
attribuer la même origine & la même
nature aux Idées qui nous viennent
du dehors, & à celles qu'il appelle
na-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. III. 197*
naturelles, qu'il prétend être nées avec nous.

Pour moi, ayant appris que d'excellens Philosophes avoient été persuadés, que l'Entendement humain avoit été revêtu & orné de tous ces avantages, non pas à la faveur des Sens, mais dès son origine, je me suis appliqué, & souvent, & long-tems, & attentivement, à rechercher ces richesses cachées de mon Entendement, & à discerner ces biens que je tenois de la nature, de ceux qui m'étoient venus du dehors, & qui étoient acquis. Mais quelque diligence que j'aye apportée à cette recherche, je n'ai trouvé en moi aucune Idée, qui ne m'ait paru très-clairement être venue du dehors, & dont je n'aye reconnu la source dans les objets extérieurs d'où elle étoit partie, & la voye même par où elle a trouvé entrée dans mon Entendement.

J'ai cru ensuite pouvoir juger de l'Entendement des autres par le mien. Car je puis assurer que quiconque voudra se dépouiller de son amour propre, & développer, sans s'en faire accroire, les plus cachez replis de

198 DE LA FOIBLESSE DE
son Esprit, il ne trouvera en lui au-
cune Idée, qui ne se soit formée des
espèces des objets extérieurs.

Ceux qui sont dans une opinion
contraire demandent, d'où m'est ve-
nue l'Idée d'un Triangle. Je réponds
qu'elle m'est venue d'une infinité de
Triangles que j'ai vûs, d'où je me
fais fait une Idée obscure & confuse
de Triangle, qui n'est point détermi-
née, ni circonscrite par des bornes
certaines. Ils demandent d'où m'est
venue l'Idée de quelque nombre, com-
me de quatre. Je réponds qu'elle m'est
venue d'une infinité de choses que
j'ai vûes, qui étoient au nombre de
quatre, comme des quatre pieds d'un
cheval, ou des quatre angles d'un
quarré; ou même que je me la suis
formée par la force naturelle de mon
Entendement, qui quand je n'aurois
jamais vû ensemble des choses au
nombre de quatre, ajoute aisément
à deux choses que j'ai souvent veuës
ensemble, deux autres choses; ou
à trois choses en ajoute une autre; &
qui ensuite des choses nombrées sépa-
re & abstrait le nombre, & le consi-
dère abstrait & séparé.

• Ils

Ils demandent d'où m'est venue l'Idée du mouvement. Je répons qu'elle m'est venue de plusieurs mouvemens des corps que j'ai souvent vus se mouvoir; d'où il est arrivé que mon Entendement séparant le mouvement de la chose mobile, s'est formé une certaine Idée du mouvement; non pas une Idée claire, nette, & expresse du mouvement, mais informe & confuse.

Ils demandent d'où m'est venue cette notion, que deux choses égales à une troisième sont égales entre elles. Je répons qu'elle m'est venue de plusieurs observations que j'ai faites de choses, qui ayant été mesurées sur la même mesure, se sont trouvées égales; & même que mon Entendement par sa force naturelle a bien pu se la former, en se figurant quelque mesure imaginaire, à laquelle il applique deux choses mentalement, & en les trouvant égales à cette mesure, il lui paroît qu'elles sont égales entre elles. Et de là s'est formée en moi cette notion generale & vague, & détachée de toutes sortes d'objets extérieurs, que toutes les fois que deux

200 DE LA FORTIÉTÉ DE
choses conviennent avec une infini-
me, elles conviennent entre elles.

Ils demandent, d'où m'est venue
l'idée de Dieu, & des choses incor-
porelles. Saint Thomas (a) répond
excellamment, *liques les choses incor-*
reilles, dont il n'y a point d'aspects,
sont connues de nous par comparaison
aux corps sensibles : dont il y a des
especes : comme nous démontrons la Vé-
rité, par la considération des choses,
dans lesquelles nous spéculons la Vé-
rité. Il ajoute de plus, suivant l'opi-
nion de Saint Denys, que nous con-
noissons Dieu comme cause, & pour
parler selon le langage de l'École,
par excès & retranchement ; & que
tant que nous sommes attachez à ce
corps mortel, nous ne pouvons con-
noître toutes les autres choses incor-
porelles, que par retranchement ; &
par quelque comparaison aux choses
corporelles ; & que pour cela il est né-
cessaire que nous ayons recours aux
especes des corps, quoique les cho-
ses incorporelles n'ayent point d'espe-
ces.

Mais

(a) Thom. Part. I. Q. 84. A. 7. & 8.

Mais c'en est trop sur ce sujet, quoi que ce soit un point capital; car il se trouve des gens, qui de cette vaine fiction des Idées naturelles & nées avec nous, tirent de merveilleuses conséquences. Mais reprenons notre matière, si ce n'est, me dit notre Philosophe, que vous n'ayez quelque Objection à me faire.

Quand à présent, lui dis-je, je n'ai rien à vous objecter sur cette thèse que vous soutenez, savoir que tout ce que nous concevons, a passé auparavant par nos Sens, ou en tout; ou en partie: car je desire seulement connoître votre sentiment, sans qu'il soit besoin maintenant de vous proposer le mien. Continuez donc, je vous supplie, de m'expliquer le reste. Lors il reprit ainsi.

Il doit donc passer pour constant, que nous ne pouvons connoître clairement la Vérité; & partant que quelque diligence & quelque attention que nous apportions à la considération des choses; que quelque vraisemblance, & quelque Evidance que nous trouvions, il ne faut pas pourtant y ajouter entièrement foi, mais

202 DE LA FOIBLESSE DE
 qu'il faut toujours les tenir pour dou-
 tetives. Il s'ensuit encore de ce que
 nous avons dit, que ceux qui s'ap-
 pliquent à la recherche de cette Vé-
 rité claire & constante, & qui ne
 soit obscurcie d'aucun doute, se
 donnent une peine inutile, & perdent
 leur tems, cette Vérité étant au des-
 sus de la portée de l'Entendement
 humain. Du reste, il faut nous souve-
 nir de ce que j'ai dit dès l'entrée de
 ce discours, de ces divers degrés,
 & de ces divers genres de certitude :
 car il s'agit présentement entre nous
 de cette souveraine & entière certitu-
 tude, à laquelle il ne manque rien
 pour être au suprême degré de la
 perfection, & laquelle ni la Raison,
 ni les Sens ne nous peuvent donner ;
 & dont nous ne pourrions jouir, que
 lors que nous serons unis à Dieu, qui
 est la source de la Vérité.

Quoi que je ne nie pas que pendant
 que nous sommes liez à ce corps mor-
 tel, notre Entendement puisse parve-
 nir à cette souveraine certitude hu-
 maine, (a) lequel bien qu'environné
 de

(a) *Augustin. De morib. Eccl. Cathol. cap. 2.*

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. II. Ch. II. 203
de tenebres dans la nuit du peché, &
obscurci par les rameaux de l'humani-
té, comme parle Saint Augustin, a
néanmoins sa pénétration, & peut
porter des regards vers la Vérité, si
non fixes, & sans éblouissement, au-
moins vifs & perçans. De même
qu'encore que du Lybée, Promon-
toire de Sicile, je ne puisse pas dis-
cerner & compter les Vaisseaux, qui
sortent du port de Carthage; je puis
néanmoins les compter, lors que je
m'en suis approché: & quoi que je ne
puisse pas regarder le Soleil, je
puis néanmoins regarder la Lune &
les étoiles. Nôtre Entendement est
l'œil de nôtre Ame: la Vérité est le
Soleil, dont nôtre œil ne peut pas
soutenir les rayons, s'ils ne sont
temperez, ou par la reflexion, ou
par la refraction, ou par l'interposi-
tion de quelque milieu, qui les pro-
portionne à nôtre foiblesse.

CHAP. IX.

Il faut suivre dans l'usage de la vie les choses probables, comme si elles étoient véritables.

Nôtre intention n'est donc pas d'éteindre toute la lumière de l'Esprit ; nous ne croyons point que notre Entendement soit dans un perpétuel égarement ; nous ne sommes point devenus des troncs d'arbres, attachés à la terre, couverts d'une épaisse ignorance de toutes choses, dépourvus de conseil, & de règle pour conduire notre vie, ne sachant pas même en quelle posture nous devons être, comme nous l'objectent souvent des gens mal informés de nos sentimens. Car encore que nous ne marchions pas à la lumière du Soleil, & en plein midy, nous marchons au moins à la lumière réfléchie de la Lune ; & encore que nous n'ayons pas une connoissance certaine de la Vérité, nous avons au moins des vraisemblances.

Mais en disant que certaines choses

L'ESPÉRANCE HUMAINE. *Liv. II. Ch. IV. 205*
ses nous paroissent vrayes, je n'affu-
re pas pour cela qu'elles soient vrayes:
car autre chose est de paroître, au-
tre chose d'être. Bien plus je n'affure pas
même que ces choses nous paroissent
vrayes; je dis seulement que cela me pa-
roît ainsi. Car comme je dis que ce qui
est vraisemblable est incertain, je dis
aussi que l'Idée du vraisemblable est in-
certaine. De sorte que quand je dis qu'u-
ne chose me paroît vraisemblable, cela
même que je dis sujet à la même loi est
de l'incertitude. Or ce sont ces vraisem-
blances & ces probabilités, que nous
devons suivre dans l'usage de la vie au
défaut de la Vérité; soit lorsque l'incli-
nation naturelle de notre Entendement
& de nos Sens, nous attire; soit lors-
que nous sommes pressés par les be-
soins de notre corps, comme par la
faim & par la soif; soit lorsque nous
suivons les coutumes & les loix; soit
lors qu'il faut pratiquer les arts néces-
saires à la vie. Nous devons au con-
traire rejeter comme des faussetés,
les choses qui n'ont ni vraisemblance,
ni probabilité: de peur de demeurer
dans l'inaction, ou plutôt de peur de de-
venir des fouches & des rochers.

Lors que l'on nous demande donc, si nous demeurons d'accord que l'on puisse former des opinions, nous voulons que ce terme d'*opinions* soit purgé des mauvaises acceptions qu'il peut avoir. Car l'on appelle *opinion*, le consentement que l'on peut donner aux choses douteuses, dans les méditations & dans les disputes de Philosophie, & l'affirmation d'une chose incertaine comme véritable, un homme sage doit se dépouiller de ces sortes d'opinions. Et c'est ici qu'il faut appliquer ce mot de Theophras: *L'opinion est un grand mal parmi les hommes, mais l'expérience au contraire est très-utile.* Car lors qu'il s'agit de la Vérité, la souveraine loi est de ne donner point légèrement & inconsidérément sa créance & son consentement, & de ne rien affirmer témérairement. Que si par le mot d'*opinions* l'on entend la détermination & la résolution que l'on prend de suivre ce qui est probable dans l'usage de la vie, nous ne défendons point les opinions.

Il faut apporter une pareille distinction aux termes de *créance*, & de

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. II. Ch. IV. 207
consentement. Si on le faisoit, on terminerolt de grandes contestations, qui ont donné beaucoup d'exercice aux anciens Academiciens. Il faut donc apporter le même soin & la même diligence à discerner les choses probables, que les autres veulent que l'on apporte à la recherche de la Vérité. Et comme les autres reglent leur vie sur ce qu'ils croient être véritable, nous reglerons la nôtre sur ce qui nous paroitra vraisemblable. Et nous ne serons Zeteques, c'est-à-dire, *Chercheurs*, que pour tâcher de trouver ce qui sera probable.

CHAP. V.

Regle, ou Criterium de la Probabilité.

Comme les Dogmatiques ont un *Criterium*, ou Regle de Vérité, pour discerner le vrai du faux, soit les Sens, soit l'Entendement, soit tous les deux; nous avons aussi une Regle de Vérité pour discerner les choses probables de celles qui ne le sont pas. Ce que j'ai dit ci-dessus
fait

fait assez entendre, quand je n'en di-
rois rien, qu'il y en a deux; l'une
prochaine & l'autre éloignée: la pro-
chaine, est la disposition & l'arran-
gement des fibres du cerveau; & la
forme des traces, que font les nerfs,
soit les esprits, ébranlez par les objets
extérieurs, & par le moyen des Sens,
ont laissez dans le cerveau; & les
Idées qui en sont produites. Car
l'Entendement appercevant ces Idées
& ces traces, forme de là son juge-
ment sur leur cause, leur origine &
leur signification; & il fait une con-
firmation convenable des espèces des
choses, d'où dépend la vraisemblan-
ce. La Regle de Vérité éloignée,
sont les Sens, qui étant ébranlez par
les objets extérieurs, impriment de
certaines traces dans le cerveau; par
le moyen des nerfs & des esprits, qui
étant apperceus par l'Entendement,
il porte son jugement sur les objets
extérieurs.

CHAP. VI.

Quelle est la fin que l'on se propose

dans l'art de douter.

Après avoir proposé la Règle de Vérité, qui fait la conduite de notre doctrine, il faut aussi exposer quelle en est la fin. J'appelle la fin, le but à quoi se rapportent toutes les parties d'un Système, & la dernière de toutes les choses que nous voulons acquérir par ce Système. Or ce Système a pareillement deux fins, l'une prochaine, & l'autre éloignée. La fin prochaine, est d'éviter l'erreur, l'opiniâtreté, & l'arrogance. La fin éloignée, est de préparer l'Esprit à recevoir la Foi. Car puisque nous avons été créés de Dieu, pour l'aimer & le servir pendant cette vie, & pour jouir de la béatitude éternelle après notre mort, la doctrine que j'établis nous fournit pour cela de grands secours. Car Dieu nous a donné en naissant un grand desir de la béatitude, n'y ayant personne qui

ne

210 DE LA FORBESSE DE
ne desirer d'être heureux. Et par ce
que la connoissance de la Vérité est
une partie de la béatitude, jusques-
là que quelques Philosophes qui ne
sont pas méprisables, ont fait consi-
st^{er} le dernier de tous les biens dans
l'acquisition de la science, nous fen-
tons en nous un grand desir de con-
noître la Vérité, & nous sommes at-
tirés à sa recherche.

Mais parce que cette vie mortelle
n'est pas capable de la béatitude,
elle ne l'est pas aussi de la Vérité.
Nous avons seulement une inclina-
tion naturelle à connoître la Vérité;
& cette inclination est un aiguil-
lon qui nous excite à rechercher la
béatitude, dans laquelle consiste la
connoissance parfaite de la Vérité.
Car la béatitude consiste dans la vue
de Dieu, qui est une source éternel-
le & immense de la Vérité. Pour
exciter & entretenir ce desir de sa-
voir, qu'il a mis dans l'homme, il a
joint à son Entendement des étincel-
les, comme un foyer, & une con-
noissance des choses, obscure & dou-
teuse, insuffisante pour nous faire
connoître la Vérité avec une entière
cer-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. VI. 21* F
certitude, & une parfaite Evidence;
mais suffisante pour la conduite de
notre vie; & par laquelle l'homme
étant averti de sa foiblesse & de son
ignorance, entrât dans une juste dé-
fiance de sa Raison, évitât l'erreur,
la précipitation de son jugement, l'im-
prudence de son consentement & de
sa créance, & l'arrogance de ses af-
firmations, se dépouillât de toute o-
pinâtreté; & après avoir reconnu le
peu de secours qu'il pouvoit tirer de
sa Raison, pour la découverte de la
Vérité, il se trouvât engagé à cher-
cher quelque moyen plus utile.

Or ce moyen est la Foi par lequel
l'homme pendant sa vie acquiert quel-
que connoissance de Dieu, & des
choses divines; & ayant enfin acquis
la béatitude après sa mort, il jouit
d'une parfaite connoissance de la Vé-
rité. Car, comme nous l'enseigne
l'Apôtre, *(a)* nous connoissons en par-
tie: mais quand ce qui est parfait
sera venu, ce qui est en partie sera
évacué. Car nous voyons maintenant
dans un miroir énigmatiquement,
mais

(a) I. Cor. III. 9, 10, 12.

212 DE LA FOIBLESSE DE
mais alors nous verrons face à face.
Mais la Foi est un don du Ciel, que
Dieu veut bien accorder à ceux qui
ne se confient pas trop aux forces de
la nature, ni ne présumant pas trop
de la pénétration de leur Raison, ni
ne sont pas attachez à leurs sentimens
avec trop d'opiniâtreté, & préparent
soigneusement leur Esprit à la rece-
voir. Et c'est là l'effet que produit
cet art de douter que nous établissons
ici.

En nous attachant donc aux cho-
ses probables, au défaut des vérita-
bles, servons-nous de cette connoi-
sance des choses informe & ébau-
chée, que Dieu nous a accordée,
qui nous suffit pour la conduite de
notre vie, & qui nous est principale-
ment utile pour soumettre notre En-
tendement à la Foi. Servons-nous
aussi de cette connoissance imparfaite
dans l'étude de la Philosophie, de peur
que nous ne prenions les choses in-
connues pour des choses connues,
& que nous ne tombions dans l'er-
reur, qu'il est honteux de ne pas
éviter lors que l'on en a le pouvoir.

CHAP.

CHAP. VII.

*Il ne faut point s'attacher aux
sentimens d'aucun Auteur.*

GARDONS nous sur toutes choses de nous attacher aux sentimens d'aucun Auteur, & de prendre parti dans aucune Secte, & principalement dans aucune Secte des Dogmatiques, qui croyans pouvoir parvenir par le secours de leur Raison, à une connoissance certaine & indubitable de la Vérité, péchent dans les principes, & tombent sur le seuil même de la Philosophie. Il ne faut pas même nous livrer de telle sorte aux Académiciens & aux Sceptiques, que nous ne soyons prêts de les abandonner, s'il le faut, en pesant toutes choses à la balance de nôtre Esprit, nous réservant toujours une entière liberté de penser & de parler sur toutes les matieres de la Philosophie.

Car, comme Arcesilas changea le Systême de Pyrrhon, & Carneade celui d'Arcesilas, & Philon celui de Car-

214 DE LA FOIBLESSE DE
Carneade, & Antiochus celui de Philon, il est juste que nous ayons le même droit. Par exemple, nous abandonnons les Academiciens & les Sceptiques, en ce qu'ils font profession de chercher la Vérité, & d'examiner toutes choses pour la trouver, & de les considérer de tous les côtez, ce qui leur a fait donner le nom de Zetétiques. Car quelle Vérité ont-ils trouvée par une si longue & si constante recherche? Ils devoient dire qu'ils évitoient la fausseté & l'erreur, & non pas qu'ils cherchoient la Vérité. On évite la fausseté & l'erreur, en suspendant son jugement, & retenant sa créance & son consentement, ce qui dépend de nous: mais il ne dépend pas de nous de parvenir à la connoissance claire & certaine de la Vérité, comme je l'ai fait voir. Car c'est une entreprise vaine & frivole, de chercher ce qu'on ne peut trouver.

Nous nous éloignons de plus du sentiment des Sceptiques en plusieurs autres chefs, mais principalement en ce qui regarde la fin des biens, qu'ils

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. VII. 213*
qu'ils font consister dans un état fixé
& constant de l'Ame, & qui ne soit
sujet à aucun trouble, dans les choses
qui dépendent de l'opinion, qu'ils
appellent Ataraxie; & que dans les
choses qui sont forcées, & qui ne
dépendent point de nous, ils appellent
Metriopathie, c'est-à-dire, la
modération & la fermeté pour les
supporter. Mais nous, nous faisons
consister la fin des biens, à éviter
l'opiniâtreté, & l'arrogance, & à
préparer l'Esprit pour recevoir la
Foi.

CHAP. VIII.

*Il faut choisir dans chaque Secte ce
qui y paroît de meilleur.*

SAns nous attacher donc à aucune
Secte, nous les examinons
toutes, & nous en prenons pour
notre usage tout ce qui a quelque
apparence de Vérité; & sans nous
arrêter à celui qui a dit quelque
chose, nous n'avons attention
qu'à ce qui a été dit. Que si par
notre

216 DE LA FOIBLESSE DE
notre propre industrie nous pou-
vons trouver quelque chose d'utile,
nous nous y attachons aussi, & nous
ne rejettons pas nos propres biens :
sans jamais toutefois nous départir
de cette souveraine loi de douter ,
toujours prêts de rejeter ce que
nous avons approuvé, sitôt que nous
trouverons quelque chose plus pro-
bable : & nous conservant toujours
une entière liberté de notre jugement,
nous ne nous assujettirons jamais à
aucune nécessité, ni à aucune auto-
rité.

CHAP. IX.

*Sur toutes choses il faut prendre gar-
de de ne rien admettre , qui soit
contraire à la Foi.*

Nous avons principalement une
grande attention à ne rien ad-
mettre qui soit contraire à la Foi re-
velée : tenant pour très certain &
indubitable ce que Dieu a marqué
dans notre Ame par la Foi, guide &
maîtresse de la Raison ; & tenant pour
dou-

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. II. Ch. X. 217
donneux tout ce que la Raison nous
enseigne.

CHAP. X.

www.libtool.com.cn

La Secte des Eclectiques a été suivie par de grands hommes.

DU reste dans cette maniere libre & dégagée de Philosopher, & de parcourir toutes les Sectes, nous suivons l'exemple de plusieurs grands hommes : principalement de Platon, qui a formé sa Secte des opinions de Pythagore, d'Epicharme, de Parmenide, d'Heracrite, & de Socrate, & qui l'a enrichie des Dogmes des Egyptiens. Car il a pris de Pythagore la methode d'appliquer aux choses naturelles les Nombres, & les Démonstrations Geometriques, & d'examiner la nature des choses que nous concevons par nôtre Entendement. Il a pris d'Heracrite la methode d'examiner la nature de nos sensations. Il a pris d'Epicharme la doctrine des Idées. Il a pris de Socrate sa Morale, sa Politique, & son

K Eco-

218 DE LA FOIBLESSE DE
Economique. Il a pris des Egyptiens la methode d'expliquer sa doctrine, par des fictions & par des fables.

Quoique Ciceron se porte pour Academicien, il se promene néanmoins dans les Ecoles des autres Philosophes; il en prend & s'approprie tout ce qui est à son goût: car il veut passer pour Socraticien & pour Platonicien. Il s'attache quelquefois aux Stoïciens; & quelquefois il est entièrement sien. Horace (a) ne suit point si fidelement Aristippe & Epicure, qu'il ne devienne quelquefois Peripateticien, ou Stoïcien, sans se lier à aucune Secte. Seneque (b) declare ouvertement qu'il ne s'attache à personne, & qu'il ne veut porter le nom d'aucune Secte; qu'il a beaucoup de deference pour le jugement des grands hommes, mais qu'il defere aussi quelque chose au sien; qu'il suit sa propre route, & qu'il se suit lui-même;

(a) Horat. Carm. Libr. I. Od. 34. & Epist. Libr. I. Epist. 1.

(b) Senec. Epist. 16, 23, 33, 46, 80. De vita Sap. cap. 30.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. X.* 219
même; qu'il s'abandonne à lui-même
pour trouver quelque chose de nou-
veau, pour le changer, & pour le
quitter; qu'il n'est point esclave de
ceux qui l'ont devancé, mais qu'il
leur prête son consentement.

Si quelqu'un a donc dit quelque
chose à propos, il le saisit, & l'ap-
plique à son usage. Il dit qu'il faut
faire la même chose dans la Philoso-
phie que dans le Senat: lors que
quelqu'un y propose un avis, dont
une partie plait, & l'autre non; on
divise l'avis, & on en prend ce qui
agrée: parce que de s'attacher infé-
parablement à quelqu'un, ce n'est
pas une association, mais une faction.
Il se moque de ces Philosophes de-
voüez, marchans toujours sur les
traces des autres, & jamais sur les
leurs, dans l'importante recherche
dont il s'agit; je veux dire celle de la
Vérité, que l'on cherche encore de-
puis si long-tems, & qu'ils ne trou-
veront jamais; particulièrement s'ils
se contentent de ce qui est déjà trou-
vé. Il ne défend pas que l'on ne mar-
che dans le chemin battu: mais si l'on
trouve un plus uni, il veut qu'on
K 2 le

220 DE LA FOIBLESSE DE
de suivre. Quoi qu'il eût donc pris
parti avec les Stoïciens, il les abandonne souvent, & devient Epicurien.

Je ne puis pas me dispenser d'alléguer Origène (a), qui avoit coutume de parcourir les Ecoles des Philosophes, & d'en enlever quelque butin. Il suivoit en cela la pratique de Clément Alexandrin (b), son maître, qui jugeoit que la seule Secte qui méritoit le nom de Philosophie, étoit, non pas celle qui reclame Platon pour son Auteur, ou Aristote, ou Epicure, ou Zenon, mais celle qui prend ce qu'il y a de meilleur dans chacune de ces Sectes, & que l'on appelle Eclectique.

• Lactance (c) est de ce même sentiment; il déclare qu'il suivra ceux, qui ramasseront la Vérité qui est répandue dans les Sectes différentes, & la réduiront en un seul corps; mais que cela ne se peut faire que par un homme qui connoisse la Vérité; & que

(a) *Origenian. Libr. II. cap. 1. §. 4.*

(b) *Clem. Alex. Strom. Libr. I.*

(c) *Lactant. Libr. VII. cap. 7.*

que personne ne peut connoître la Vérité, que celui qui sera instruit de Dieu. Il reprend fortement ceux qui s'étant addonnez à une Secte, rejettent toutes les autres, comme vaines & fausses, & combattent sans discernement toutes les raisons de leurs adversaires.

Dans cette Secte de Medecins, que l'on appelle Methodique, & qui approche fort de la doctrine des Sceptiques, selon le témoignage de Sextus Empiricus, quelques-uns ont fait profession d'être Eclectiques. De ce nombre étoit Archigene d'Apamée. Cette nouvelle Société de Philosophes Anglois, qui a élevé tant d'excellens Esprits, condamne l'arrogance des Dogmatiques, & sans s'attacher à aucune Secte, elle s'emploie uniquement à choisir & à cultiver ce que l'on a trouvé jusqu'ici de meilleur, ou à trouver quelque chose de mieux; plus digne d'être suivie par ceux qui viendront après elle, que de suivre ceux qui l'ont devancée. Si vous ajoutez à cette liste tous ceux qui ne se sont pas tellement devoüez à une Secte, qu'ils ne se soient réservé la liberté de faire des

222 DE LA FOIBLESSE DE
coursées dans les autres, & de les
piller, le nombre ira à l'infini.

Contre cette méthode on m'allo-
guera la contradiction, qui se trouve-
ra entre ces opinions ramassées. Car
étant tirées de principes différens,
il ne semble pas qu'elles puissent con-
venir ensemble. Mais j'entens que
l'on commence ce choix par les prin-
cipes mêmes: car après qu'on les au-
ra établis, l'on n'admettra aucunes
opinions, qui ne conviennent avec
elles, & avec ces principes. Si quel-
qu'un, par exemple, admet le *Vuide*
avec Democrite, il sera ridicule, s'il
soutient avec Des Cartes que la na-
ture du corps consiste dans l'étendue
en longueur, largeur & profondeur.

On s'abuseroit bien, si l'on croioit
que Potamon, & les Ecclésiastiques,
dont il a été le Prince, ont été si in-
considerez, que d'embrasser des opi-
nions repugnantes & contradictoires.
Il avoit formé un certain *Système*,
dont il avoit renfermé les élémens
dans un petit Livre. Peut-on douter
qu'il n'eût trouvé quelque rapport, &
quelque convenance entre les parties
de ce *Système*. Il faut croire le sem-
bla-

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. II. Ch. X. 223*
blable des autres Eclectiques, qui
ont été en cela si circonspects, qu'ils
ne se sont pas même assujettis à toutes
les opinions de Potamon, mais seule-
ment à sa methode de prendre de
tous côtéz ce qui semble le meilleur.
Pour moi, quoi que j'approuve fort
cette voye, je ne prétens pas pour
cela passer pour Potamonicien, ou pour
Eclectique; car ce seroit m'attacher
à une Secte, & c'est ce que je veux
éviter sur toutes choses, de peur de
me priver de la liberté de mes senti-
mens.

D'ailleurs, il y a apparence que
Potamon a été Dogmatique: & on
le peut conjecturer de ce que ceux
qui ont ramassé les principaux chefs
de son Systeme, n'en rapportent au-
cun, qui ait quelque convenance a-
vec les Sectes qui établissent la Loi
de douter; & à peine en trouverez-
vous un parmi les Eclectiques, qui
se soit attaché aux Academiciens, ou
aux Sceptiques. Enfin il y a plu-
sieurs points, sur lesquels je suis dans
des sentimens bien differens de ceux
de Potamon, & des autres Eclecti-
ques.

CHAP. XI

Puisqu'il ne faut s'attacher, ni à la Secte des Academiciens, ni à celle des Sceptiques, ni à celle des Eclectiques, ni à aucune autre, il faut s'attacher à la sienne propre.

SI quelqu'un me demande maintenant, ce que nous sommes, puisque nous ne voulons être ni Academiciens, ni Sceptiques, ni Eclectiques, ni d'aucune autre Secte; je répondrai que nous sommes nôtres, c'est-à-dire, libres, ne voulans soumettre notre Esprit à aucune autorité, & n'approuvans que ce qui nous paroît s'approcher plus près de la Vérité. Que si quelqu'un par moquerie, ou par flatterie, nous appelle *ἰδιαινώμονας*, c'est-à-dire, attachez à nos propres sentimens, nous n'y repugnerons pas.

Fin du Livre second.

LIVRE

LIVRE TROISIEME.

On propose les Objections de
nos adversaires, & on
les refute.

CHAP. I. *Premiere Objection, que nous
ôtons l'usage de la Vie.*

CHAP. II *Seconde Objection, que nous
nous privons de la Science.*

CHAP. III. *Troisième Objection, que
nous avons le Criterium, ou la Re-
gle du discernement du vrai & du
faux.*

CHAP. IV. *Quatrième Objection, que
notre maniere de Philosopher ne fait
point de Secte.*

CHAP. V. *Cinquième Objection, que
lors que nous disons qu'il n'y a rien
de vrai, ni de faux, ni de démon-
stration, nous nous condamnons nous
mêmes.*

CHAP. VI. *Sixième Objection, qu'on
ne peut presque pas douter sans im-
piété, si Dieu n'a pas fait l'hom-
me de telle sorte, qu'il se trompe
toujours.*

226 DE LA FOIBLETTE DE

CHAP. VII. *Septième Objection, que cette Loi de douter semble empêcher l'Esprit de l'homme de se soumettre à la Foi, & favoriser la corruption des mœurs.*

CHAP. VIII. *On répond aux Objections de nos adversaires.*

CHAP. IX. *Première Objection.*

CHAP. X. *Seconde Objection.*

CHAP. XI. *Troisième Objection.*

CHAP. XII. *Quatrième Objection.*

CHAP. XIII. *Cinquième Objection.*

CHAP. XIV. *Sixième Objection.*

CHAP. XV. *Septième Objection.*

CHAP. XVI. *Pourquoi la doctrine des Academiciens & des Sceptiques a été rejetée.*

CHAP. XVII. *Conclusion.*

CHAPITRE PREMIER.

*Première Objection, que nous étions
l'usage de la Vie.*

NE croyez pas, mes Amis, que je me sois rendu sans résistance à cette doctrine captieuse, & que j'aie trahi la véritable Philosophie par un lâche silence. J'ai pris au contraire le parti des Dogmatiques avec chaleur. Je veux vous rendre compte de la suite de notre entretien. Car notre Provençal croyant avoir épuisé cette matière, & établi son Système hors de toute contradiction, & m'avoir entièrement convaincu, il mettoit la conclusion à sa dispute par ces paroles: Vous avez entendu le discours d'un homme qui n'est pas peut-être assez modeste, ayant osé devant vous me constituer, non seulement arbitre, mais même censeur & réformateur entre tant d'habiles Philosophes. Mais vous l'avez voulu, & il a fallu vous obéir; & j'ai cru faire une moindre faute de m'engager

228 DE LA FOIBLESSE DE
dans l'examen de ces questions embarrassées & difficiles, que de manquer d'égards pour le desir d'une personne que je fais profession d'aimer & d'honorer.

Affûrement, lui dis-je, vous m'avez fait un très grand plaisir, car vous êtes entré dans des recherches qui m'ont agréablement instruit, & sur lesquelles il me sera fort doux dans l'avenir de faire de longues & de sérieuses reflexions. Mais ne croyez pas être quitte tout à fait de cette dissertation, que vous avez bien voulu entreprendre à ma priere. Car vous avez maintenant à combattre contre des troupes de Dogmatiques, gens mutins & peultraits, dont je crains que vous ne puissiez pas soutenir l'assaut. Voici le premier coup qu'ils vous porteront. Vous l'avez bien prévu; mais il me semble que vous ne l'avez pas tout à fait évité. Ils vous diront, que puisque la Philosophie que vous suivez ne souffre point qu'on s'arrête au témoignage des Sens, obscurcit l'Entendement, confond le vrai avec le faux, & prive l'homme de sa propre approbation & de

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. III. Ch. II. 229
de son jugement, il s'ensuit que cette
Philosophie *renverse tout l'état de la*
Vie, pour parler comme Tertullien
(a), trouble tout l'ordre de la nature,
ôte toute sorte d'action, & que per-
sonne n'a plus la liberté de se remuer.

CH A P. II.

Seconde Objection, que nous nous
privons de la Science.

Nous suivons, dites-vous, les
coutumes, nous obéissons aux
loix, nous nous laissons entraîner
par le mouvement des autres hom-
mes, de peur que nous demeurions
immobiles & attachés à la terre ;
comme des troncs d'arbres. Mais
vous vous privez de la science, qui
est la plus claire lumière de l'Enten-
dement, sans y laisser la moindre é-
tincelle, qui vous aide à voir la Vé-
rité. C'est principalement pour cette
cause, que la Secte des Pyrrhoniens
s'est éteinte par la longueur du tems,
ou

(a) Tertull. De Anim. cap. 17.

230 DE LA FOIBLETTE DE
ou a été rejetées par les Payens. Car
en la recevant, il falloit abandonner
toutes les autres Sciences. C'est
pourquoi l'on a vû sortir peu ou
point de gens savans des Ecoles des
Sceptiques, ni même de l'Academie
moderne, que je conviens avec vous
avoir été un véritable Pyrrhonisme.

CHAP. III.

*Troisième Objection, que nous avons
le Criterium, ou la Regle du discer-
nement du vrai & du faux,*

CE que vous dites, que vous sui-
vez les vraisemblances, au dé-
faut des Vérités, ne nous satisfait
pas davantage. Car si vous demeu-
rez d'accord qu'il se trouve dans les
choses quelque apparence & quelque
marque de Vérité, que vous puis-
siez suivre, vous serez obligés d'a-
voüer que vous avez quelque Regle
du discernement du vrai & du faux.
Car cette apparence ou marque de
Vérité, qu'est-ce autre chose que ce
qui fait le discernement du vrai & du
faux?

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. CH. III. 237
faux? Que si je vous fais avoïer qu'il
y a quelque Règle du discernement
du vrai & du faux, l'accez est ou-
vert à la Vérité.

Voyez de là ce qui s'ensuit: quand
vous trouvez en quelque chose quel-
que apparence de Vérité, qui vous
donne lieu de dire que cette chose est
vraisemblable & probable, vous com-
prenez & connoissez que cette chose
est vraisemblable; & vous affirmez
ensuite ce que vous avez ainsi com-
pris & connu, & vous le suivez
dans l'usage de la vie, & par consé-
quent vous y donnez vôtre consen-
tement & vôtre créance. Et lors
que vous dites qu'il y a de certaines
choses qui sont vraisemblables, mais
qu'il n'y a rien de vrai, & que tout
est incertain, vous avancez cela mê-
me comme une chose véritable: car
si vous l'avancez comme une fausse-
té, nous nous en tenons là, & nous
n'avons que faire de chercher d'au-
tre réponse.

Pourquoi donc soutenez-vous qu'on
ne peut rien comprendre? Pourquoi
défendez vous que l'on n'affirme rien;
puisqu'il est visible que vous com-
pre-

232 DE LA FOIBLESSE DE
prenez , & que vous affirmez ? Donc
ces tenebres des doutes s'évanouif-
sent , les fondemens de la science ne
sont point ébranlez , & toutes ces
subtilitez des Academiciens & des
Sceptiques sont détruites.

CHAP. IV.

*Quatrième Objection, que nôtre ma-
niere de Philosopher ne fait point de
Secte.*

C'Est encore un grand sujet de ro-
proche à faire à votre maniere
de Philosopher , que ne faire point de
corps , ni de véritable Système de
doctrine ; car errante , vagabonde ,
incertaine comme elle est , ne se fi-
xant à rien , n'ayant aucuns Princi-
pes , ennemie de toutes les autres
Sectes , pourroit-elle s'attribuer le ti-
tre de Secte , qu'elle refuse à toutes
les autres ?

C H A P. V.

Cinquième Objection, que lors que nous disons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, ni de Démonstration, nous nous condamnons nous-mêmes.

DE plus vous qui tendez des pièges à tous les autres Philosophes, vous vous embarrassez vous-même dans des entraves, d'où toute l'adresse du monde ne vous peut dégager. Car lors que vous dites qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, que l'Esprit humain puisse comprendre; ou cela est vrai, ou il est faux. Si cela est vrai, il y a donc quelque chose de vrai, & partant vous vous trompez, quand vous dites qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. Si cela est faux, vous vous trompez encore, en avançant quelque chose de faux. Vous vous jetez dans un pareil embarras, lors que vous dites qu'il n'y a point de Démonstration. Car, ou les argumens que vous apportez pour le prou-

234 DE LA FOIBLESSE DE
prouver, le prouvent, ou ils ne le
prouvent pas. S'ils le prouvent, puis-
que prouver par argumens, c'est dé-
montrer, il faut que vous avouiez
qu'il y a des Démonstrations. S'ils
ne le prouvent pas, puisque vous au-
rez entrepris vainement de prouver
qu'il n'y a point de Démonstrations,
vous ferez forcé d'avouër qu'il y a
des Démonstrations.

CHAP. VI

*Sixième Objection, qu'on ne peut
presque pas douter sans impiété, si
Dieu n'a pas fait l'homme de telle
sorte, qu'il se trompe toujours.*

VOici encore une autre batterie
que l'on dresse contre vous. Si
Dieu avoit fait l'homme de telle natu-
re, qu'il se trompât toujours, même
dans les choses qui lui paroissent les
plus évidentes, comme Des Cartes
l'a proposé, il s'ensuivroit que Dieu
seroit trompeur; ce qu'aucun hom-
me craignant Dieu, & d'un sens
rassis, ne dira jamais, & moins en-
core

core un homme aussi sage que vous. Car Dieu est (a) plein de Vérité; il est la voye, la Vérité, & la vie; il éclaire tout homme venant en ce monde; tant s'en faut qu'il le forme de telle sorte, qu'il se trompe toujours.

CH A R. V I L

Septième Objection, que cette Loi de douter semble empêcher l'Esprit de l'homme de se soumettre à la Foi, & favoriser la corruption des mœurs.

ENfin cette methode de douter, de suspendre son jugement, & de ne donner jamais son consentement; cette methode, dis-je que vous croyez si propre à soumettre nos Esprits à la Foi, me semble au contraire les en éloigner. Car qu'y a-t-il de si éloigné de la soumission que l'on doit à la Foi, que de ne vouloir pas ajoûter Foi aux choses les plus évidentes. Qui sera celui, dont l'Esprit accoutumé

(a) Joh. I. 14. & XIV. 6. & I. 9.

236 DE LA FOIBLESSE DE
tumé par un long exercice, à résister
au témoignage des Sens & à la for-
ce de la Raïson, se soumettra volon-
tiers aux mystères de la Foi, qui sont
obscurs de leur nature, & n'emprun-
tent le secours ni des Sens, ni de la
Raïson.

Tertullien (a) en parle en homme sa-
ge: *Que fais-tu, téméraire, Acade-
micien, tu renverses tout l'état de la
vie; tu troubles tout l'ordre de la na-
ture; tu rends aveugle la providence
de Dieu, qui pour rendre ses ou-
rages intelligibles, habitables, & pour
nous les dispenser & nous en faire jouir,
les a fait dépendre des Sens trompeurs
& menteurs. Il dit ensuite: Il ne nous
est pas permis de douter de la fidélité
des Sens, de peur que l'on n'en doute
aussi en ce qui regarde le Christ, &
que l'on ne dise peut-être qu'il aura vu
faussement Satan précipité du Ciel;
ou qu'il aura entendu faussement la
voix du Pere lui rendant témoignage.*
Saint Augustin (b) a parlé avec la
mê-

(a) Tertull. De Anim. cap. 7.

(b) Augustin. Enchirid. ad Laurent. cap. 20.
& De Civit. Dei. Libr. XIX. cap. 18.

L'ESPRIT HUMAIN. L.III.Ch.VII.237
même sagesse, lors qu'il a dit: *Si vous ôtez le consentement vous ôtez la Foi; par ce qu'on ne croit rien sans le consentement.* Et dans un autre endroit, parlant des Academiciens, à qui toutes choses sont incertaines: *La Cité de Dieu*, dit-il, *déteste une telle methode de douter, comme une extravagance, ayant sur les choses qu'elle comprend par l'Entendement & la Raison, une science, petite à la Vérité (à cause du corps qui appesantit l'Ame, parce que comme le dit l'Apôtre, Nous savons en partie) mais néanmoins très-certaine: & elle ajoute foi aux Sens, dans l'évidence de chaque chose, desquels l'Entendement se sert par le corps: parce que ceux qui ne croient pas qu'il faille jamais se fier à eux, se trompent d'une maniere bien plus digne de compassion.*

C'est assurément avec beaucoup de justice, que les Peres de l'Eglise prennent la protection de la Raison contre les Academiciens. Car si nous n'écoutons pas la Raison, ce fondement, *Dieu est*, sur lequel la Raison appuye la Religion Chrétienne, sera détruit. Ces premiers principes,
qui

228 DE LA FOIBLESSE DE
qui nous sont connus par la lumière
naturelle, & d'où dépend la Foi, de-
viendront incertains; une même cho-
se ne peut pas être, & n'être pas en
même tems; une même chose ne peut
pas être en même tems, cela, & au-
tre chose; une même proposition ne
peut pas être en même tems vraie
& fausse, être crue & n'être pas
crue.

Toutes les conclusions Théologi-
ques deviendront aussi incertaines, si
les deux propositions d'où elles sont
tirées, ne sont certaines d'une certi-
tude divine: car si l'une des deux
n'est certaine que d'une certitude hu-
maine, & qu'elle soit seulement con-
nue par la lumière naturelle, la con-
clusion qui selon la doctrine de l'E-
cole, suit toujours la plus foible des
deux propositions, ne sera certaine
que d'une certitude humaine. Pre-
nons pour exemple cette conclusion:
Jesus-Christ est un Animal raisonna-
ble, qui est tirée de ces deux propo-
sitions, Tout homme est Animal rai-
sonnable, Jesus-Christ est homme. La
premiere de ces deux propositions
n'est certaine que d'une certitude hu-
maine.

L'ESPRIT HUMAIN. *L.III. Ch.VII.239*
maine. L'autre est certaine d'une certitude divine.

Les motifs de crédibilité, qui nous proposent les mystères de la Foi comme croyables, perdront aussi leur force & leur effet: car si ils ne paroissent pas croyables à l'Esprit avec certitude & évidence, mais seulement avec probabilité, la volonté se portera vers une chose inconnue, & l'Entendement croira avec imprudence, & non sans quelque crainte d'erreur. La Foi étant ainsi ébranlée, elle sera suivie de la corruption des mœurs: car quiconque pensera qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, il pensera aussi qu'il n'y a rien de bon ni de mauvais. Et c'est-ce que les Sceptiques n'ont pas eu honte de dire. Comment un Esprit prévenu de cette erreur, pourra-t-il refrener son libertinage? Et c'est cette autre raison, & peut-être la principale, qui a obligé les Chrétiens à rejeter entièrement la Secte des Pyrrhoniens; par ce qu'elle détruit la Foi, & qu'elle corrompt les bonnes mœurs. C'est aussi ce qui a obligé le grand défenseur de la Vérité, & de la piété, St. Augustin, dont je viens
de

240 DE LA FOIBLESSE DE
de vous rapporter le témoignage, de
combattre les Academiciens ~~être~~
Chrétien, après avoir suivi leurs senti-
mens étant Payen. C'est à vous de
voir maintenant, comment vous pour-
rez vous tirer de toutes ces difficul-
tez, qui ne me paroissent pas siées à
resoudre.

C H A P. VIII

*On répond aux Objections de
nos adversaires.*

POur moi, dit notre Provençal, je
ne trouve pas ces difficultés si
embarrassantes qu'elles vous paroissent.
Mais avant que d'entreprendre
d'y répondre, il faut vous avertir
que c'est un des avantages que notre
Philosophie a par dessus les autres,
d'être fortement confirmée par les Ob-
jections, qui détruisent les autres.
Car cela fait voir l'obscurité des cho-
ses, la foiblesse des jugemens, & l'é-
galité du poids des raisons contraires
qui se trouvent en toutes choses: puis-
que dans les choses même que nous
ne

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. VIII. 241
ne proposons qu'en hésitant, & avec
incertitude, nous ne sommes pas à
couvert des contradictions; de sorte
que nous ne saurions rien savoir ni
rien ignorer avec assurance.

Il faut aussi vous avertir, que vous
ne devez pas espérer davantage de
vos Objections, que ceux qui ayant
attaqué les Academiciens & les Scep-
tiques par une infinité de disputes,
ont enfin reconnu, qu'ils n'y avoient
rien gagné. Car nous apprenons de
Plutarque, (a) que cette doctrine,
après avoir été attaquée avec chaleur,
par d'excellens Philosophes, & par
une infinité de volumes, n'a pourtant
point été entamée, & s'est conservée
en son entier. Afin que vous en fa-
ciez vous-même l'épreuve, il faut exa-
miner vos Objections.

(a) *Plutarch. contr. Colot.*

CHAP. IX.

Reponse à la première Objection.www.libtool.com.cn

Vous dites premierement que nous privons l'homme de ses Sens, que nous aveuglons son Esprit, que nous confondons le vrai & le faux, & partant que nous renversons tout l'usage de la vie. C'est une vieille plainte & usée, & souvent réfutée par les anciens Académiciens, & Sceptiques; qui ont répondu, comme je vous l'ai déjà dit, qu'autre chose est de vivre, autre chose de Philosopher.

Lors qu'il s'agit de conduire sa vie, de s'acquitter de ses devoirs, nous cessons d'être Philosophes, d'être contrarians, douteux, incertains; nous devenons idiots, simples, credules; nous appellons les choses par leurs noms; nous reprenons nos mœurs & nôtre Esprit; nous conformons nos mœurs aux mœurs des autres hommes, à leurs coûtumes, à leurs loix. Moi qui doutois tantôt si j'étois, s'il

L'ESPRIT HUMAIN, Liv. III. Ch. IX. 243
y avoit d'autres hommes, je bannis
maintenant toutes ces pensées; &
comme étant assuré que je suis, &
que les autres hommes sont, je man-
ge, je bois, je marche, je vais voir
mes Amis, je les salue, je les entre-
tiens, j'affirme, je nie, j'affure que
cela est vrai, que cela est faux. Car, com-
me dit Cicéron (a), *Il y a grande
différence entre la subtilité avec la-
quelle on recherche la Vérité dans la
dispute; & celle avec laquelle on a-
juste son discours à l'opinion commune.*

Mais, me direz-vous, cela même
fait votre conviction; car vous vous
trouvez convaincus par votre expe-
rience & par l'usage de la certitude
des choses dont vous aviez douté,
& cette nécessité vous retire de vô-
tre égarement & vous remet dans le
bon chemin. N'est-ce pas une cho-
se ordinaire & usitée, de nous servir
de plusieurs choses comme vérita-
bles, & d'en jouir, quoique nous
sachions bien qu'elles sont incertai-
nes,

(a) Cicéron. Offic. Libr. II.

244 DE LA FOIBLESSE DE
nes, ou même entièrement fausses.

Les Astronomes ont inventé de certaines descriptions des Orbes célestes, qu'ils appellent des Systèmes, & des Hypothèses. Ils ne les croient point véritables, & ne les donnent point comme telles, & en effet elles ne peuvent être toutes véritables, l'Hypothèse de Copernic étant différente de celle de Tycho, & l'une détruisant l'autre. Chacun d'eux se sert pourtant utilement de son Hypothèse, pour expliquer les mouvemens des Astres, & pour prédire les Eclipses du Soleil & de la Lune. Il est faux que la Terre ne soit qu'un point; & néanmoins dans l'usage de l'Astronomie, & dans la description des Quadrans Solaires, on suppose cela comme certain.

Dans cette partie que l'on appelle l'Analyse, on a coutume de supposer la chose que l'on cherche & qui est inconnue, comme véritable & connue, & par là on vient à la connoissance de ce que l'on cherchoit. Combien les hommes préparent-ils de secours pour leur vieillesse, à laquelle ils ne savent pas s'ils parviendront.

Un

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. III. Ch. X. 245.*
Un Voyageur qui ne sçait point le
chemin qu'il doit tenir , ne s'arrête
pas pourtant dans le carrefour qu'il
rencontre.

www.libtool.com.cn

CH A P. X.

Réponse à la seconde Objection.

PAR votre seconde Objection, vous prétendez que j'éteins la lumière de la science , & que je répands les tenebres d'une profonde ignorance. N'avez-vous point autre chose à me dire, que ce qui a déjà été dit cent fois ? J'attendois quelque chose de vous , plus nouveau , & plus exquis. Contre cet argument suranné , j'usurai d'une réponse qui n'est pas vaine , & dont je me suis déjà servi, que vous nous attribuez sans raison la faute de la nature, si toutefois on peut dire que la nature soit capable de quelque faute.

Celui qui a dit que l'homme étoit un bouillon d'eau , est-il cause que l'homme n'est qu'un bouillon ? Si je dis que l'homme ne peut pas regarder

246 DE LA FOIBLESSE DE
 d'ér le Soleil, fais-je responsable de
 la foiblesse de ses yeux? Écoutez
 ce que dit Seneque (a): *La Vérité*
est profondément cachée, & nous ne
pouvons pas nous plaindre de la ma-
lignité de la nature, par ce que rien
n'est difficile à découvrir, que les
choses dont la découverte ne rapporte
point d'autre fruit, que d'avoir été
découvertes. Tout ce qui peut nous
rendre meilleurs, & plus heureux, est
mis par la nature devant nous, & très
de nous. C'est donc sans sujet que
 le même Seneque (b) se plaint en
 un autre endroit, que la Philo-
 sophie qui enseigne à douter, ne nous
 fournit aucune lumière, qui condui-
 se nôtre Esprit à la Vérité, mais
 qu'elle se crève les yeux à elle-
 me.

Cette Philosophie ne se crève point
 les yeux; mais elle vous avertit de
 vôtre aveuglement, vous qui croquez
 avoir des yeux fort clairvoyans. De
 même que celui qui dit qu'une taupe
 n'a point d'yeux, ne crève pas les
 yeux

(a) Senec. De benef. Libr. VII. cap. 1.

(b) Senec. Epist. 88.

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. III. Ch. X. 247*
yeux de la taupe. Si votre vaine opi-
nion vous fait plaisir, si vous aimez
que l'on vous flatte, si vous voulez
paroître savoir ce que vous ne savez
pas, jouïſſez de votre erreur; mais
qu'il nous ſoit permis d'ignorer ce que
nous ignorons. Nous ne nous relâ-
cherons pas pour cela dans l'étude
de la ſcience; nous ne renoncerons
pas au travail, & aux bonnes Let-
tres: car tandis que vous cultiverez
les Sciences, dans la vaine eſperance
de connoître la Vérité; nous les cul-
tiverons de nôtre côté, dans l'eſpe-
rance de trouver ce qui eſt de plus
probable, & de plus vraiſemblable.

Accuſerez-vous de pareſſe & d'i-
gnorance tant d'excellens Philoſo-
phes, dont nous avons oppoſé un ſi
grand nombre aux Dogmatiques ?
Certainement ſi nous voulons leur
rendre juſtice, nous les reconnoiſſons
pour les Auteurs & les Princes de la
plûpart des Sciences, & des beaux
Arts. Ce n'a donc pas été de peur
de l'ignorance, que ces Philoſophes
pleins de vent ont rejeté la Secte
d'Arceſilas, de Carneade & de Pyr-
rhon; mais ils l'ont rejetée, de peur

248. DE LA FOIBLESSE DE
d'être contrains d'avouer leur igno-
rance. Il faut ajoûter à cela, que
ne nous attachans à aucune Secte,
& suivans seulement la probabilité,
nous sommes obligez de peser les ar-
gumens des partis opposez, comme
le pratiquent les Academiciens : ce
qui ne se peut faire sans beaucoup
d'étude, & d'érudition. Les Do-
gmatiques au contraire s'appliquent
uniquement à connoître la nature, la
constitution, & les argumens de la
Secte qu'ils ont embrassée, sans se
mettre en peine du reste. C'est ainsi
qu'en usent aujourd'hui la plupart des
Professeurs de la doctrine d'Aristote.

Après avoir appris cette methode
de Philosophie, que l'on enseigne
dans les Ecoles, & qu'ils l'ont reduit
en préceptes proportionnez à la
portée de leurs disciples, ils se sou-
cient fort peu de ce qu'ont pensé Pla-
ton, Epicure, & Zenon. Ils ne
se donnent pas la peine de lire A-
ristote, & ils ne savent pas même
si la doctrine des Peripateticiens, qu'ils
font profession d'enseigner, est véritablement la doctrine des Peripateticiens.
Epicure lui-même, après s'être con-
tenté

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. III. Ch. X. 249*
tenté de replâtrer la doctrine de Democrite, il ne méprisa pas tant les autres Sciences, qu'il fit semblant de les mépriser, pour cacher son ignorance, prétendant qu'elles étoient inutiles pour acquérir la véritable science : quoique cependant Nauphane, qui lui avoit enseigné la Philosophie, & qui avoit été disciple de Pyrrhon, fût un très savant homme. Et dans la suite plusieurs Académiciens, & même plusieurs Sceptiques, sont parvenus à un haut degré d'érudition.

Pour Des Cartes, quoi qu'il eût étudié avec soin les anciens Philosophes, & plusieurs des modernes, il affectoit cependant de paroître les ignorer, pour être cru l'unique inventeur de sa doctrine. En quoi plusieurs de ses Disciples l'ont trop suivi, car ils ont imité sa feinte ignorance par une ignorance véritable. Cependant ces défenseurs de l'ignorance, ces ennemis de l'érudition, ce qui ne paroît que trop par leurs ouvrages, ne laissent pas pourtant de redire toujours la même chanson contre les Académiciens, & de les ac-

250 DE LA FOIBLESSE DE
cuser d'une profonde ignorance: par
ce que, disent-ils, par la profession
qu'ils font de ne rien savoir, ils se re-
connoissent les plus ignorans de tous
les hommes. Comme si lors qu'ils
ne savent rien, ils avoient que les
autres en savent plus qu'eux.

Mais ces Philosophes si attentifs,
qui nous recommandent l'attention
par tous leurs ouvrages, auroient du
faire attention, que le mot de *savoir*
est équivoque, & qu'autre chose est
de savoir avec une entière évidence,
& une parfaite certitude; autre cho-
se de savoir probablement; que les
Academiciens savent de cette dernie-
re maniere, ainsi que tous les autres
hommes; mais que personne ne sçait
de la première maniere. Ils disent
que les Academiciens affectent de
paroître douter de toutes choses, &
même des plus certaines, pour se don-
ner dans le public la reputation de
gens d'Esprit. C'étoit donc pour pa-
roître gens d'Esprit, que les Carte-
siens, & Des Cartes avant eux, vou-
loient que pour connoître la Vérité,
on se dégagât l'Esprit des opinions
dont on étoit prévenu, & qu'ils ap-
pel-

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. III. Ch. XI. 251
peuvent des Préjugés. Mais il est aisé
d'appercevoir, & par ce reproche
qu'ils font, & par tous leurs ouvra-
ges, qu'ils n'ont aucune teinture de
la belle Literature, & qu'ils n'ont
même jamais sçu quels ont été les
sentimens des Academiciens & des
Sceptiques.

CHAP. XI

Réponse à la troisième Objection.

PASSONS à votre Objection, par la-
quelle vous nous voulez faire ac-
croire que nous voyons ce que nous
ne voyons point, je veux dire le vrai
& le faux, & que nous les pouvons
discerner à de certaines marques qui
les distinguent. Il est véritablement
assez surprenant que vous sachiez ce
que je vois, & que je ne le sache
point. J'ai dit qu'il se trouve dans
les choses une apparence de Vérité
que nous suivons. Vous inferez de
là que nous avons une Regle de
discernement entre le vrai & le faux,
puisque cette apparence de Vérité
est ce qui nous fait discerner le vrai,

L 6 d'avec

252 DE LA FOIBLESSE DE
d'avec le faux. Mais cette apparen-
ce de Vérité, n'est pas une marque
certaine de Vérité, qui étant apper-
çûe nous face connoître, que ce
qui la porte est véritable; c'est seule-
ment une apparence extérieure, la-
quelle étant apperçûe dans quelque
objet, nous fait dire, non pas que
la Vérité s'y rencontre, puisque cet-
te même apparence se rencontre quel-
quefois avec la fausseté, mais seule-
ment que la vraisemblance & la pro-
babilité s'y rencontre.

Car comme Zeuxis ayant vû l'i-
mage d'un rideau peint dans le ta-
bleau de Parrhasius, trompé par la
ressemblance, crut que c'étoit effec-
tivement un rideau; si après avoir re-
connu son erreur, il eût vû un rideau
effectif étendu sur le tableau, il eût dou-
té si ç'auroit été véritablement un ri-
deau; & il eût cru seulement qu'il y au-
roit eu là une apparence de rideau, soit
véritable, soit faux, jusqu'à ce qu'il eût
examiné de plus près la Vérité. Nous
pareillement ayant remarqué souvent
dans les choses une apparence de
Vérité, où nous avons sçû que la
la Vérité ne se rencontroit pas, lors
que

L'ESPRIT HUMAIN. *Liv. III. Ch. XI. 253*
que cette même apparence de Vérité
se présente à nous, nous devons pen-
ser, si nous sommes sages, que la
vraisemblance se trouve là, mais non
pas la Vérité; & qu'une telle vrai-
semblance peut provenir de la Vérité
& de la fausseté. Tant s'en faut donc
que cette apparence soit une Regle
pour discerner le vrai & le faux, puis-
que nous avons reconnu qu'elle est
commune au vrai & au faux, nous
nous resolvons de nous abstenir à
l'avenir de discerner le vrai du faux,
& d'y donner nôtre créance & nô-
tre consentement.

Mais, direz-vous, pour reconnoî-
tre la vraisemblance, il faut connoî-
tre auparavant la Vérité. Car je ne
puis pas savoir si le portrait de Pier-
re ressemble à Pierre, si je ne con-
nois Pierre auparavant. Or les con-
noissances que nous avons, & de la
Vérité, & de Pierre, sont également
incertaines : car nous n'avons ces
connoissances que par des Idées qui
se trouvent dans nôtre Esprit: & je
vous ai fait voir fort au long, que
ces Idées sont des marques très-in-
certaines de la Vérité des choses.

Et par ce que nous n'avons aucune Règle de Vérité, à laquelle nous puissions appliquer nos Idées, l'Idée de Pierre, qui est provenue de Pierre, est aussi incertaine que l'Idée de la Vérité que je me suis formée; & je ne suis pas plus assuré que l'Idée que j'ai de Pierre est véritable, que l'Idée que j'ai de la Vérité. De même donc que lors que je dis que l'Image de Pierre est semblable à Pierre, cela signifie que l'Idée que j'ai de l'Image de Pierre me paroît semblable à l'Idée que j'ai de Pierre; ainsi quand je dis que l'apparence de Vérité que je trouve dans un objet est vraisemblable, c'est-à-dire, est semblable à la Vérité, cela signifie que l'Idée que j'ai de cette apparence, me paroît semblable à l'Idée que j'ai du vrai.

Quant à ce que vous ajoutez, que si l'on ne connoît le vrai, on connoît au moins le vraisemblable, par ce que quand nous disons que l'apparence de Vérité se trouve dans quelque chose, nous connoissons cela, & nous l'affirmons; & que quand nous suivons cette apparence, ou ref-

L'ESPRIT HUMAIN. *Lib. II. CH. XI. 255*
resemblance de Vérité, nous y don-
nons nôtre consentement; & partant
que nous n'avons pas raison de dire
que l'homme ne peut rien compren-
dre, qu'il ne doit rien affirmer, qu'il
ne doit jamais donner sa créance: il
est aisé de vous répondre. Car lors
que je dis que je découvre en quel-
que chose une apparence de Vérité,
je veux dire que j'ai deux Idées em-
preintes dans mon Esprit; savoir l'I-
dée de l'apparence de la Vérité, &
l'Idée de la Vérité, lesquelles étant
comparées ensemble, me paroissent
semblables. Comme quand je vois
Pierre, l'Idée de Pierre se trouve au-
si-tôt dans mon Esprit. Et par ce
que je ne puis pas comparer l'Idée de
Pierre avec Pierre même, par ce
que Pierre n'est pas dans mon Esprit,
mais seulement son Idée; l'origine de
cette Idée est entièrement incertaine,
ainsi que la ressemblance qu'elle a a-
vec la chose qu'elle représente; & je
ne connoîtrai jamais par elle avec
certitude & avec évidence que Pier-
re est la présent. Cela me paroît
néanmoins probable, par ce qu'en
d'autres rencontres des Idées sembla-
bles

256 DE LA FOIBLESSE DE
bles entr'elles m'ont paru signifier une
convenance avec les choses.

Or comme la Vérité n'est autre
chose, comme je l'ai dit, que le ra-
port & la convenance de l'objet ex-
terieur avec le jugement que fait nô-
tre Entendement, en veüe de l'Idée
provenue de cet objet : de même la
vraisemblance n'est autre chose, que
l'apparence du raport & de la con-
venance de l'objet extérieur avec le
jugement que forme mon Esprit, en
veüe de cette Idée. Quand j'appli-
que donc mon Esprit pour considérer
l'Idée de Pierre qui est en moi, il me
semble y appercevoir une certaine ap-
parence de raport & de convenance
avec Pierre. Je compare ensuite l'Idée
de cette apparence avec l'Idée de
Pierre; & les trouvant semblables, je
dis que cette apparence est vraisem-
blable.

Donc, dittes-vous, nous connoi-
sons du moins que ces Idées sont
semblables. Nullement; car connoi-
tre c'est savoir très-sûrement & très-
évidemment. Or je ne connois pas
toutes les Idées que j'ai dans mon En-
tendement. Plusieurs traits, plusieurs
fil-

L'ESPRIT HUMAIN. Liv. III. Ch. XI. 257
filons , plusieurs traces se forment dans mon Esprit , sans que je le sache, & sans que j'y pense; une grande quantité d'esprits se porte à mon cerveau , une grande quantité s'en retire; ils sont agitez en diverses manieres. De là vient que sans le vouloir je retiens & j'oublie une infinité de choses ; je ne me sens pas toujours la même force d'Esprit ; je ne me sers pas toujours également de ma Raison ; & par conséquent je ne suis pas maître des Idées des choses ; je ne suis pas assez instruit de la nature des Idées , de leurs causes , de leur origine , & de leur extinction ; & cela fait que je ne connois pas assez sûrement leurs ressemblances. Or je ne puis pas assurer avec certitude ce que je ne connois pas avec sûreté.

Je crois vous avoir suffisamment prouvé, que la fidélité du cerveau est douteuse, & que nous ne connoissons point la nature de nôtre Entendement. Or il y a des images dans le cerveau , à savoir ces traits qui y sont imprimez par le mouvement des esprits & des nerfs. C'est de là que l'Entendement forme des Idées , qu'il com-

258 DE LA FOIBLESSE DE :
 compare entre elles, & y trouve des
 ressemblances. Quelle connoissance
 certaine & indubitable puis-je donc
 tirer des instrumens d'une foi douteu-
 se? Que puis-je affirmer sans une per-
 ception sûre & constante? Quand
 donc un Academicien dit qu'il n'y a
 rien de vrai, que tout est incertain,
 qu'on ne sçait rien, il n'avance pas
 ces propositions affirmativement,
 mais narrativement. C'est là que doit
 avoir lieu cette exception de Carne-
 ade & des Sceptiques, que j'ai déjà
 alléguée, sçavoir que ces propositions
 s'enferment elles-mêmes; & que quand
 quelqu'un dit qu'on ne peut rien con-
 noître, il n'en excepte pas cela même
 qu'il dit, & que son discours se dé-
 truit en détruisant tous les autres dis-
 cours: comme lors que Samson s'en-
 veloppa sous la même ruine, dont il
 écrasa tous ses Spectateurs.

L'Objection d'Aristotele (a) ne nous
 ébranle pas, lors qu'il dit que si ces
 propositions, par lesquelles nous dé-
 trui-

(a) *Aristot. apud Euseb. Pref. Libr. XIV.*
 cap. 18.

L'ESPRIT HUMAIN. *Li. III. Ch. XII. 259*
truifons les autres , font incertaines ,
& fe détruifent elles-mêmes , il eft
inutile de nous en fervir , & qu'el-
les ne prouvent rien. Elles ne font
pas inutiles , & nous ne nous en fer-
vons pas vainement , fi elles détrui-
fent les autres propositions en fe dé-
truifant elles-mêmes : car c'eft feule-
ment pour cela qu'on les employe ,
& non pas pour les établir & les fou-
tenir.

CHAP. XII

Réponse à la quatrième Objection.

IL nous importe peu, que vous re-
fufiez à nôtre doctrine, le titre
de Secte & de Philosophie : car pour-
vû que la chofe fubfifte , nous ne
nous mettons guère en peine du nom
qu'on lui voudra donner. Ne Pap-
pellez point Secte , mais le balai de
toutes les Sectes ; appelez la (a) la Phi-
lofophie de ne point philofopher , com-
me

(a) Laſant. Libz. III. cap. 5.

260 DE LA FOIBLESSE DE
me quelques-uns l'ont appelée, j'y
consens. Nous aurions mauvaise gra-
ce d'usurper le titre de Secte, lors-
que nous le refusons aux autres, puis-
que nous ne connoissons pas mieux
qu'eux la Vérité, dont l'ignorance
nous leur fait refuser ce titre.

Nous demeurons volontiers d'ac-
córd, qu'Arcefilas s'est percé du mê-
me trait, dont il a percé tous les au-
tres Philosophes, comme Lactance
(a) le lui a reproché. La Philoso-
phie Dogmatique, & la Philosophie
Aporetique, c'est-à-dire, la Philoso-
phie affirmative, & la Philosophie qui
apprend à douter, auront un mê-
me sort. Mais nous aurons cet a-
vantage sur eux, qu'ils ne savent pas
qu'ils ne savent rien, & que nous le
savons, quoi qu'incertainement & en
doutant. De plus, ils ne nous con-
testent pas la vraisemblance que nous
suivons; & nous leur refusons la Vé-
rité, qu'ils recherchent.

Puisque nos vûes vont donc plus
loin que les leurs, & que nous avons
pour

(a) *Lactant.* Libr. III. cap. 5.

L'ESPRIT HUMAIN. *Li. III. Ch. XII. 261*
pour nous nôtre suffrage & le leur ;
& qu'ils n'ont que le leur seul, nous
méritons mieux qu'eux ce nom écla-
rant de Philosophes, & nous avons
plus de droit qu'eux au titre de Sec-
te. De plus, ils sont sujets à se trom-
per, ce qui est indigne de gens qui
se qualifient Philosophes : mais nous
qui n'affirmons rien, & qui suspen-
dons nôtre jugement en toutes cho-
ses, tant que nous demeurerons en
cet état, nous ne nous tromperons
point, & nous ne pourrons nous
tromper.

Laquelle donc de leur doctrine,
ou de la nôtre, méritera mieux le
nom de Secte? Sera-ce celle, qui pre-
nant des Dogmes incertains pour des
véritables ; & en tirant des consé-
quences, qui ne sont pas plus cer-
taines, & les mettant par ordre, &
en composant un Système, les sou-
tient comme véritables, & s'y atta-
che avec opiniâtreté? Ou celle qui
n'avançant aucuns Dogmes, n'affir-
mant rien, ne niant rien, se conten-
te de proposer ce qui lui paroît pro-
bable, & donne pour vraisemblable
ce qui est vraisemblable, & en forme

262 DE LA FOIBLESSE DE
me un espece de tissu? Lesquels sont
mieux logez & plus sûrement, ou
ceux qui de foibles roseaux & pres-
que caitez, bâtissent une haute mai-
son, & s'y logent? Ou ceux qui
ayant reconnu la foiblesse de ces ma-
teriaux, & n'en trouvant point de
plus solides, craignans d'être écre-
lez de la chute d'un tel bâtiment, &
d'être enveloppez sous ses ruines,
choisissent pour leur retraite le fond
d'un rocher, & une caverne natu-
relle, & y mettent leurs meubles, &
leurs provisions en assurance?

Ces probabilités même que nous
suivons, se peuvent fort bien arran-
ger en forme de Système, composé
de toutes les parties, & en état de
se défendre contre toutes les attaques
des Dogmatiques. Sextus Empiricus
en est un bon témoin, qui nous a
laissé une exacte description de cette
doctrine modeste des Sceptiques, com-
posée de toutes les parties, bien liées,
& bien unies entr'elles. Le tems a
consumé plusieurs autres ouvrages,
qui enseignoient ce que Sextus a
enseigné.

CHAP.

C H A P. XIII

Réponse à la cinquième Objection.

Nous nous démêlerons aussi sans peine de ces filets que vous nous tendez , & que vous croyez insurmontables , lors que vous raisonnez ainsi : Si lors que nous soutenons qu'il n'y a rien de vrai ni de faux , nous disons vrai , il s'ensuit qu'il y a donc quelque chose de vrai , & par tant que nous nous trompons. Que si en disant qu'il n'y a rien de vrai & de faux , nous ne disons pas vrai , il s'ensuit que nous nous trompons encore , en avançant une chose fautive. Cet argument revient à ce que vous nous avez déjà objecté , que lors que je dis qu'on ne peut rien comprendre , & qu'il ne faut rien affirmer , je comprends du moins cela & je l'affirme. Il faut donc nous servir de la même réponse , savoir que lors que je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux , cette proposition s'enferme elle-même , & qu'elle n'est pas exceptée de la loi générale qui prononce , qu'il n'y a rien de vrai ni de faux.

Vous

Vous verrez mieux à quoi aboutit cet argument, si nous le mettons en forme, comme vous l'allez voir. Lors que je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, en disant cela ou je dis le vrai, ou je dis le faux. Si je dis le vrai, j'ai donc dit le faux quand j'ai dit qu'il n'y a rien de vrai ni de faux: Si je dis le faux en disant qu'il n'y a rien de vrai ni de faux; cette proposition que j'ai avancée est donc fautive, savoir qu'il n'y a rien de vrai ni de faux. D'où il s'ensuit, que soit que j'aye dit le vrai, soit que j'aye dit le faux, en avançant cette proposition, qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, cette proposition est fautive.

Pour réponse à ce raisonnement, je ne vous accorde pas la première proposition dont il est composé, c'est-à-dire, la majeure, que voici; Lors que je dis qu'il n'y a rien de vrai ni de faux, en disant cela, ou je dis le vrai, ou je dis le faux : car c'est une manifeste petition de principe, pour me servir des termes des Dialecticiens; puisque vous prenez ce qui est en question pour une chose constante, & qui vous ait été accordée, en suppo-

po-

L'ESPRIT HUMAIN. *L.III.Ch.XIII.265*
posant qu'il n'y a point de proposition
qui ne soit vraie ou fausse; car nous
vous soutenons qu'il n'y a rien de
vrai ni de faux. Votre raisonnement
étant donc fondé sur cette proposi-
tion qui est incertaine & douteuse; la
conclusion que vous en tirez est nul-
le.

On apporte dans les Ecoles l'exem-
ple d'un argument semblable, qu'ils
appellent *Afystate*, c'est-à-dire, qui
ne peut subsister. Ils suposent qu'un
homme a songé en dormant qu'il ne
faut point croire aux songes; & sur
cela voici comme ils raisonnent; si
cet homme croit à ce songe, il croira
en même-tems, & ne croira point aux
songes: il croira aux songes, puis-
qu'il croit à ce songe: il ne croira point
aux songes, puisqu'il croit à ce songe
qui défend de croire aux songes. Que
si cet homme ne croit point à ce son-
ge, il croira encore en même tems,
& ne croira point aux songes: il croi-
ra aux songes, puisqu'il obeit au
précepte de ce songe, qui défend
qu'on ne croye aux songes; il ne
croira point aux songes, puisqu'il ne
croit point à ce songe qui défend de

M

croire

266 DE LA FOIBLESSE DE
croire aux songes. Ces propositions
semblent se contredire & se détruire
les unes les autres ; mais la solution
est la même que celle des précédentes :
car ce songe en dérochant la créance
aux autres songes, se la dérobe à soi-même.
Ce songeur ne refusera donc pas la créance
aux autres songes, par ce qu'il croit à celui-là,
mais étant seulement averti par celui-là,
& non pas persuadé, il tiendra tous les songes pour faux,
& celui-là comme les autres.

Nous n'aurons pas plus de peine à
refuter ce que vous nous avez donné
pour une démonstration. Les preuves,
dites-vous, que nous apportons pour
montrer qu'il n'y a point de démonstration,
ou elles prouvent qu'il n'y a point de démonstration,
ou elles ne le prouvent pas : si elles le
prouvent, il y a donc des démonstrations,
puisque une preuve qui se fait par raison
est une démonstration : si elles ne le
prouvent pas, il y a donc encore des démonstrations,
puisque les preuves que vous avez apportées
pour montrer qu'il n'y a point de démonstration,
ne le prouvent pas.

Pour réponse à ce raisonnement,
je

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XIII. 267
je vous dis que vous supposez encore
comme véritable, & comme une chose
accordée, ce qui est en contesta-
tion; savoir que toute argumentation,
c'est-à-dire, toute preuve qui se fait
par raison, prouve, ou ne prouve
pas. Quand j'ai entrepris de prouver
qu'il n'y a point de démonstration, la
preuve dont je me suis servi pour ce-
la se renferme soi-même avec toutes
les autres preuves, & se détruit.
Donc, direz-vous, si cette preuve
est vaine & sans effet, il s'ensuit qu'il
y a des démonstrations, puisque la
preuve que j'ai apportée pour mon-
trer qu'il n'y a point de démonstra-
tion est sans effet. J'avoue que cette
preuve n'est pas véritable, puisqu'il
n'y a rien qui soit constamment vrai:
j'avoue qu'elle ne conclut rien de cer-
tain, puisqu'il n'y a rien qui soit in-
contestablement certain. Je dis qu'elle
est seulement vraisemblable: & ce
qui n'est que vraisemblable, ne con-
clut rien de certain; ce qui est pour-
tant nécessaire pour une démonstra-
tion.

C'est une pure badinerie, que cet
autre argument que nous opposent

268 DE LA FOIBLESSE DE
les Epicuriens, lors qu'ils disent que
nous savons ce que c'est que démon-
stration, ou nous ne le savons pas;
que si nous le savons, il s'ensuit qu'il
y a des démonstrations; si nous ne le
savons pas, nous sommes fort malavi-
sez de combattre une chose que nous
ne connoissons pas.

Pour réponse à cet argument, je
dis qu'il prouve trop, & par consé-
quent qu'il ne prouve rien. Il prou-
ve trop, par ce qu'il peut être em-
ployé contre tous ceux qui nieront
que quelque chose existe; comme,
par exemple, contre ceux qui diront
qu'il n'y a point d'Hippogryphe. Car
les Epicuriens leur diront, qu'ils sa-
vent ce que c'est qu'un Hippogryphe
ou ils ne le savent pas: s'ils le sa-
vent, il s'ensuit qu'il y a des Hippo-
gryphes; s'ils ne le savent pas, ils
sont malavisez de combattre une cho-
se que nous ne connoissons pas. Il
n'y a ni démonstrations, ni Hippo-
gryphes, mais on peut se former des
Idées des choses qui n'existent pas,
& en raisonner comme si elles exis-
toient.

CHAP.

CHAP. XIV.

Reponse à la sixième Objection.

VOUS dittes ensuite, que si Dieu nous avoit formez de telle sorte, que nous nous trompassions toujours, même dans les choses les plus claires, nous serions forcez d'avouer que Dieu seroit trompeur ; ce que l'on ne peut ni dire, ni penser sans impieté. C'est à Des Cartes à répondre à cette Objection, puisqu'il est Auteur de ce raisonnement, que j'ai seulement rapporté, sans l'approuver : car nôtre sainte Religion nous enseigne autre chose. Mais figurez vous que vous ayez affaire à Des Cartes : il ne manquera pas de vous dire, que quand Dieu nous auroit créez de telle nature, que nous nous trompassions toujours, il ne faudroit pas dire pour cela qu'il fût trompeur. Car puisqu'il nous a créez de telle nature, que nous nous trompons quelquefois, & que cependant on ne peut pas pour cela l'appeller trom-

270 DE LA FOIBLESSE DE
peur, on ne pourroit pas non plus
l'appeller trompeur, quand nous nous
tromperions toujours.

De plus, quand Dieu nous auroit
formez de telle nature, que nous nous
trompâssions toujours, cela ne suffiroit
pas pour pouvoir dire que Dieu seroit
trompeur; mais il faudroit outre ce-
la, qu'il nous eût faits de telle sorte,
qu'étant toujours trompez, nous cruf-
fions certainement que nous ne fe-
rions pas toujours trompez. De mê-
me, qu'on ne peut pas accuser d'être
menteur, celui qui raconte des fa-
bles; mais bien celui qui racontant
des fables, veut persuader à ceux
qui l'entendent, qu'il leur dit des cho-
ses véritables. De même encore,
qu'on ne peut pas accuser d'être trom-
peur un homme qui vend une maison
bâtie de mauvais matériaux & ruinée;
mais bien celui qui vendant une
maison si mal conditionnée, auroit
assuré qu'elle seroit saine & entière.
On estimera au contraire sa probité,
si en vendant cette maison, il en a fait
connoître les défauts.

Telle est la conduite que Dieu tient
avec les hommes. Il nous a fait con-
noître

L'ESPRIT HUMAIN. L.III.Ch. XIX. 271
notre que nos Sens sont infideles,
que nôtre Raison est trompeuse, que
nôtre Esprit est foible, que nos per-
ceptions sont obscures & incertaines.
Il nous en a avertis par les oracles de
sa parole, que j'ai raportez ci-des-
sus; par la nature même de nos Sens,
& de nôtre Raison, & par nôtre ex-
perience. Car ayant éprouvé que
nous nous trompons souvent, nous
avons dû penser que nous pouvons
nous tromper toujours; ou que s'il
arrive quelquefois que nous ne nous
trompons pas, nous ne pouvons fa-
voir que nous ne nous trompons
point alors. En cela Dieu nous fait
voir qu'il est *plein de Vérité*, & la
Vérité même, nous avertissant que
nous sommes sujets à l'erreur, & que
nous errons souvent, & nous sollici-
tant par des exhortations interieures
& continuellés, que nous attendions
une connoissance certaine de la Vé-
rité, non pas des Sens & de la Rai-
son, mais de lui par la Foi.

Mais de plus, il nous a été plus a-
vantageux que Dieu nous ôtât la con-
noissance de la Vérité, que s'il nous
eût dressé un chemin ouvert & aisé

272 DE LA FOIBLESSE DE
pour y parvenir : car lors que nous
aurons bien reconnu , que nous ne
pouvons connoître la Vérité avec u-
ne entière certitude , & une parfaite
clarté , nous suspendrons nôtre juge-
ment , & nous ne nous tromperons
jamais. Au contraire , nous nous
tromperons souvent , si nous espe-
rons acquérir la connoissance de la
Vérité. C'est ainsi que Des Cartes
pourra se défendre de vôtre atta-
que. Mais ce sont ses affaires : nous
ne sommes pas garants de ses opi-
nions.

C H A P. X V.

Reponse à la septième Objection.

VOUS finissez par cette importante
Objection , qu'en suspendant
nôtre jugement , & nôtre consentement ,
nous nous éloignons de la soumission
que nous devons à la Foi , & nous
donnons entrée à la corruption des
mœurs. Mais nous ne manquons pas
de moyens de concilier la Foi & la
Raison , & il est bien certain que la
Foi

Foi n'a rien à craindre de la part de la Raison : car la Raison a sa lumière, quoique foible & obscure; mais elle ne peut pas tirer de cette lumière, non plus que des Sens & de la nature, tout le secours nécessaire pour acquérir une connoissance certaine & inébranlable de la Vérité. Mais pour les connoissances que nous avons, par cette lumière divine qui éclaire notre Entendement au dessus des loix de la nature, nous devons nous y soumettre sans résistance. Et quand nous avons reçu la Foi, nous sommes obligés de régler nos mœurs suivant ses préceptes. Mais quand nous n'aurions pas cette sainte règle, nous avons les loix & les coutumes, qui nous en serviroient pour la conduite de notre vie.

Quand à cette vehemente declamation de Tertullien (a) en faveur des Sens, qu'en négligeant leur témoignage nous renversons l'état de la vie, nous troubons l'ordre de la nature, nous rendons aveugle la providence

(a) Tertull. De Anim. cap. 7.

274 **DE LA FOI EN DIEU DE**
 vidence de Dieu. Ce sont de vieilles
 plaintes des Dogmatiques, auxquelles
 j'ai suffisamment satisfait par tout
 ce qui vient d'être dit : & assurément
 il ne devoit pas tirer sa preuve de l'hu-
 manité de Jésus-Christ, qui a été
 jointe à la Divinité, & n'a pas été
 moins exemte d'erreur que de péché.
 Pour les Apôtres, & les autres
 Saints, dont les actions & les paro-
 les servoient à la propagation de la
 Foi, Dieu a conservé en eux toute
 la fidélité & la certitude de la Raison,
 & des Sens, dont la nature humaine
 est capable, & les a défendus de l'er-
 reur par les secours de sa grâce.

J'accorde à Saint Augustin (*)
 que sans le consentement il n'y a point
 de Foi : mais je dis que ce consente-
 ment que demande la Foi, est d'un
 autre genre que celui que demande la
 Raison. Il bannit les doutes de la Ci-
 té de Dieu, & avec justice, si on fait
 entrer ces doutes dans les choses de
 la Foi, & qu'elles donnent atteinte à
 la

(*) *Augustin. Enchir. ad Laurent. Cap. 20. & De Civit. Dei. Libr. xix. Cap. 18.*

L'ESPRIT HUMAIN. *L. III. Ch. XV. 275*
la Foi. Il assure que nous pouvons
acquérir une science très-certaine par
la Raison : je l'avoue, mais cette science
sera très-certaine d'une certitude
humaine, & Saint Augustin recon-
noît ailleurs que cette certitude hu-
maine est, foible & imparfaite ; que
l'Entendement humain plongé dans
les ordures de la chair, & envelop-
pé des tenebres de l'erreur, ne voit
qu'obscurément, & ne peut envisa-
ger la lumière de la Vérité. Suivons
vos autres Objections.

Si nous n'écoutons pas la Raison,
dites-vous, vous renversez ce fon-
dement de la Religion, que la Raison
a établi dans notre Entendement,
Dieu est. Pour répondre à cette Ob-
jection, il faut vous dire que les hom-
mes connoissent Dieu en deux manie-
res. Ils le connoissent par la Rai-
son, d'une entière certitude humaine ;
& ils le connoissent par la Foi, d'u-
ne entière certitude divine. Quoi
que par la Raison nous ne puissions
acquérir aucune connoissance plus
certaine que la connoissance de Dieu ;
de sorte que tous les argumens que
les impies opposent à cette connois-

276 DE LA FOIBLESSE DE
fance, n'ont aucune force, & se re-
futent aisément, néanmoins cette cer-
titude n'est pas entièrement parfaite.

De là vient que les Peres de l'Egli-
se croient à peine que celui-là con-
noisse Dieu, qui ne le connoît que
par la Raison, & non par la Foi, &
qu'ils ne comptent presque pour rien
la connoissance de Dieu, que l'on a
par la Raison. Car que signifient ces
paroles de Tertullien (a) que j'ai dé-
jà rapportées: *A qui Dieu est-il connu
sans le Christ? A qui le Christ est-il
connu sans le Saint Esprit? A qui le
Saint Esprit s'addonne-t-il sans le Sa-
crement de la Foi?* Que veut dire
Saint Athanase, (b) lors qu'il nous
enseigne que la divinité ne se persua-
de point par des raisonnemens, mais
par la Foi, & par de saintes médita-
tions, qui se font avec pieté? Que
veut dire Saint Chrysostome, (c) lors
qu'il se moque des Philosophes, qui
ne vouloient pas croire que le monde
eût été créé du néant, & qui croioient
sans

(a) Tertull. De Anim. Cap. 2.

(b) Athanas. ad Serapion.

(c) Chrysost. Hom. 22. in Epist. ad El.

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. CH. XV. 277
sans peine que Dieu n'avoit point de commencement, & n'avoit point été engendré, quoi que cela soit bien moins croyable, & que l'on ne sache ni l'un ni l'autre par la Raison, mais par la Foi?

Que veut dire Pierre d'Ailly, (a) lors qu'il parle ainsi: *Quoi que cette proposition, Dieu est, ne nous soit pas évidente, & qu'elle ne se puisse pas démontrer évidemment, elle est pourtant naturellement probable.* Témoignage allegué par Gabriel Biel, (b) lors qu'il déclare que l'on connoît suffisamment, quoi que non pas évidemment, qu'il faut qu'il y ait un premier Etre Auteur de la conservation, comme il y a un premier Etre Auteur de la production. Que veut dire Saint Thomas, (c) lors qu'il raisonne ainsi: *La Raison humaine est fort défectueuse dans les choses humaines. Et ce qui le montre, c'est que les Philosophes qui suivant la nature se sont appliquez à la*

(a) Petr. de Alliaco in 1. Quæst. 3. Lit. x.

(b) Biel in 1. Dist. 2. Quæst. 10. Art. 3. Dub. 1.

(c) Thom. 2. 2. Q. 2. A. 4.

278 DE LA FOIBLESSE DE
à la recherche des choses humaines, se
sont souvent trompez, & se sont
contredits les uns les autres. Pour
faire donc en sorte que les hommes
eussent une connoissance indubitable
& certaine de Dieu, il a fallu que
les choses divines leur fussent enseignées
comme articles de Foi, & comme des
paroles de Dieu qui ne peut mentir.

Or quoi que pour prouver l'Existence de Dieu, on puisse apporter des argumens, qui joints ensemble n'ont pas moins de force pour convaincre les Esprits, que les Principes Geometriques, & les Theorèmes qui en sont tirez, & qu'il ayent une entière certitude humaine; néanmoins parce que d'habiles Philosophes ont ouvertement combattu ces Principes, il est clair que ni, dans cette connoissance naturelle que nous avons de Dieu, & que nous acquerons par la Raison, ni dans la Science qui est fondée sur les Principes & sur les Theorèmes Geometriques, l'on ne trouve point une certitude parfaite & accomplie de tous points; mais seulement cette certitude humaine dont j'ai parlé, à laquelle néanmoins tout hom-

L'ESPRIT HUMAIN. L.III.Ch.XV.279
homme sage doit soumettre son Entendement. Cela ne repugne pas aux témoignages du Livre de la Sagesse, (a) & de l'Épître (b) aux Romains, qui déclarent que les hommes, qui de l'ouvrage du monde n'ont pas connu la puissance & la divinité de l'Ouvrier, sont insensés & inexcusables.

Car pour me servir des paroles de Vasquez : (a) *La Sainte Ecriture prétend seulement par ces paroles, qu'il y a toujours en un suffisant témoignage de Dieu dans la fabrique du monde, & dans ses autres efforts, pour le faire connaître aux hommes: mais elle ne s'est pas mise en peine si cette connoissance est évidente, ou très probable: car ces termes, sont vûs, & sont regardez, dans leur signification commune & usitée, signifient toute connoissance de l'Entendement avec un consentement déterminé. Il ajoute ensuite: Car si quelqu'un nous présentement le Christ, ce qui le rendroit inexcusable, ce ne seroit pas par ce qu'il*

(a) Sap. XIII. 1. & Seq.

(b) Rom. I. 20.

(c) Vasq. in Thom. I. Part,

280 DE LA FOIBLESSE DE
qu'il en auroit pu avoir une connois-
sance. & une raison évidente, mais
parce qu'il auroit pu le croire par la
Foi & par une connoissance prudente.

C'est donc avec raison que Sua-
rez, (a) enseigne, que l'Evidente na-
turelle de ce principe, Dieu est la
premiere Vérité, qui ne peut trom-
per, n'est point nécessaire, & ne suf-
fit point pour croire par la Foi infuse,
ce que Dieu revele. Il prouve par le té-
moignage de l'expérience qu'elle n'est
point nécessaire, car les Chrétiens i-
gnorans & simples, quoi qu'ils ne
connoissent rien de Dieu clairement
& certainement, ils croient néan-
moins certainement que Dieu est. Les
Chrétiens mêmes qui ont de l'esprit &
du savoir, comme Saint Thomas (b) l'a
remarqué, croient que Dieu est, avant
que de le connoître par la Raison. Sua-
rez montre ensuite que la clarté natu-
relle de ce principe n'est pas suffisante,
par ce que la Foi divine, qui est infuse
dans notre Entendement, ne peut
pas être appuyée sur la seule Foi hu-
maine,

(a) Suar. Disp. III. de Fid. Sect. 6.

(b) Thom. 2. 2. Q. 2. A. 4. & 5.

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XV. 28
maine, quelque claire & ferme qu'elle soit, comme sur un objet formel, parce qu'un consentement plus ferme, & d'un ordre plus noble, & plus relevé, ne peut pas tirer sa certitude, d'un consentement plus infirme.

Tel est le sentiment de Saint Thomas, (a) & des autres Théologiens, & non seulement touchant les vertus Théologales, mais encore touchant les vertus morales, infuses de Dieu, qui ne peuvent pas être régies selon leur dignité par la Raison naturelle. Il ne faut pas s'imaginer que cela soit détruit par cette sentence de Saint Paul; (b) *Il faut que celui qui vient à Dieu, croye qu'il est*: car il veut qu'on croye cela, d'une Foi, non pas naturelle, mais infuse de Dieu: car il dit immédiatement auparavant, *Il est impossible de plaire à Dieu sans la Foi*. C'est ainsi que l'ont expliqué les Peres du Concile de Trente (c). Quand à cette proposition

(a) Thom. 2. 2. Q. 2. A. 4. & 1. 2. Q. 63. A. 3. in corp. & ad 3. um.

(b) Ebr. XI. 6.

(c) Concil. Trid. Sess. VI. Cap. 6.

282 DE LA FOIBLESSE DE
 fition de Saint Thomas, *Nous croyons*
Dieu, & à Dieu, par un même acte,
 elle nous apprend que cette Foi divi-
 ne, par laquelle nous croyons que
 Dieu est, vient de Dieu même, &
 non pas de la nature, & de la Rai-
 son humaine: Car comme dit Suarez,
l'excellence de la première Vérité mé-
rite, que lors que la résolution se fait
de l'objet matériel à l'objet formel,
ce même objet formel ne se résolve
point en un autre, mais soit cru par
lui-même, parce qu'il peut rendre té-
moignage de lui-même.

Quant à ce que vous avez ajouté,
 qu'il arrivera que la Foi dépendra de
 choses incertaines, si les premiers
 principes, qui sont connus par la lu-
 mière naturelle, sont incertains, tel
 qu'est celui-ci, une même chose ne
 peut pas être en même tems & n'être
 point, Suarez (a) y donne une ex-
 cellente réponse: *S'il se trouve quel-*
que premier principe, nécessairement
enveloppé dans le consentement de la
Foi, il sera aussi cru par la Foi, &
la

(a) SUAR. Diff. VI. de Fide, Sect. 3. Art. 13.

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XV. 283.
La Foi ne dépend point de ce principe,
comme naturellement comme. Comme
par exemple, si je crois que Dieu est
Trine, je crois nécessairement qu'il
n'est pas unique en personne, & qu'il
n'y a pas quatre personnes: non pas à
cause de ce principe naturel, Toute
chose est, ou n'est pas, en tant qu'il
est naturel: mais par ce que la Foi
même, qui fait croire que l'affirmation
est véritable, fait croire aussi que la
négarion est fausse. Et ainsi des au-
tres.

Le Foi ne dépend donc point de
ces premiers principes, mais elle les
suppose comme certains, de cette
souveraine certitude humaine dont j'ai
parlé; à laquelle la Foi venant à se
joindre, de certains qu'ils étoient d'u-
ne souveraine certitude humaine, ils
deviennent certains d'une certitude
divine. Ce que j'ai déjà prouvé de
celle sorte, que vous en avez paru
persuadé. De là vous avez peu ai-
sément connu, que tant que l'En-
tendement humain, s'appuyant sur la
Raison, se fonde sur ces premiers
principes, à peine peut-il se soutenir;
mais que sitôt que la Foi vient à son
secours,

284 DE LA FOIBLESSE DE
secours, il demeure ferme & inébran-
lable, comme je l'ai déjà dit. Faites
reflexion sur cet axiome si commun,
& approuvé par un consentement u-
nanime de toute l'ancienne Philoso-
phie, *De rien il ne se fait rien.*

Platon s'appuyant sur ce fondement,
comme très-solide, & inébranlable, a
cru que le monde avoit été formé
d'une matiere éternelle. Aristoté a cru
qu'il n'avoit point eu de commence-
ment. Ce principe a été corrigé &
rejeté par la Foi. Pourquoi ne croi-
rai-je pas qu'il en peut arriver autant
aux autres Axiomes par la puissance
de Dieu? Des Cartes n'a-t-il pas cru,
qu'il se pouvoit faire par la puissan-
ce divine, qu'une même chose fût
& ne fût pas en même tems? qu'u-
ne même proposition fût vraie &
fausse en même tems? D'où il s'en-
suit manifestement, que lors que la
Raison s'applique aux premiers prin-
cipes, quoi qu'elle y trouve une
souveraine certitude humaine, il leur
manque néanmoins quelque chose
pour être certains d'une parfaite cer-
titude; & que ce défaut est suppléé
par la Foi.

Non

Non seulement ces axiomes, & ces premiers principes, mais encore toutes ces autres propositions qui sont d'une moindre étendue, & qui ne trouvent pas une si facile créance dans l'Esprit humain, tirent leur force & leur certitude de la Foi. Telles qu'on en trouve plusieurs dans les Livres Sacrez, dans les Conciles, & dans les Decrets de l'Eglise: comme, par exemple, cette proposition, que vous avez avancée, Jesus-Christ est un animal raisonnable, non seulement elle acquiert sa certitude par l'argument que vous avez proposé, & par la Raison, mais encore par la Foi. Ces autres propositions me deviennent encore certaines par la Foi, l'Homme est composé d'un corps & d'une Ame; L'Homme sent & vit; Je suis & je vis, puisque je croi, & que je sçai que je croi. Ces propositions, que je trouvois certaines par la Raison d'une certitude humaine, lors que la Foi survient, deviennent certaines d'une certitude divine, & toutes ces tenebres qui occupoient mon Esprit, se dissipent. Véritablement c'est un grand

286 DE LA FOIBLESSE DE
grand avantage que nous tirons de
la Foi, & de la Théologie, avec
plusieurs autres, que nôtre Entende-
ment chancelant soit confirmé, &
qu'il soit amené à une pleine, à une
claire, & à une certaine connoissan-
ce de la Vérité.

Vous pourrez insister, & dire que
du moins la forme que l'on appelle
Syllogistique, n'est pas du domaine
de la Foi; & que dans cette forme
il ne peut y avoir d'autre certitude
qu'une certitude humaine, & que
néanmoins la certitude de la conclu-
sion dépend de cette forme; & que
si cette conclusion appartient à la
Foi, cette conclusion appartenant à
la Foi, n'aura point d'autre certitu-
de, qu'une certitude humaine.

Mais vous devez savoir que la
certitude de cette conclusion qui ap-
partient à la Foi, ne dépend point de
la certitude de la forme Syllogistique,
qui à son égard, pour parler en ter-
mes de l'Ecole est purement acciden-
telle. Car les Théologiens, & prin-
cipalement Saint Thomas (a) ensei-
gnent

(a) Thom. 2. 2. Q. IX. A. 1.

L'ESPRIT HUMAIN. L. III. Ch. XV. 287
gnent que la Science divine n'est pas
discursive, ou ratiocinative, mais
absolue & simple; & que l'Entende-
ment se porte par un même acte vers
l'objet matériel, à cause du formel;
& que par un seul & même acte on
croit à Dieu, & Dieu: par ce que la
Foi, entrant dans notre Entende-
ment, fait que, & elle même, & les
choses qu'elle propose pour être
cruës, sont reçues & cruës. De
même que la lumière rend les autres
choses, & soi-même, visibles.

Sur cela Saint Chrysostome (a),
dont j'ai déjà allegué le témoignage,
dit fort à propos que les choses ob-
scures sont rendues visibles par la
Foi; & que celles qui sont visibles
sont confirmées & rendues certaines
par celles qui ne sont pas visibles;
& que la Foi ne peut pas se soutenir,
si elle ne nous persuade plus certaine-
ment des choses qui ne sont pas vi-
sibles, que nous ne sommes persua-
dez des choses qui sont visibles.

Pour ce qui regarde les motifs de
cre-

(a) Chrysost. in Eb. XI. 2. Homil. 21.

288 DE LA FOIBLESSE DE
credibilité, qui préparant l'Entende-
ment à recevoir la Foi, doivent être
selon vous, non seulement certains
d'une souveraine certitude humaine,
mais d'une souveraine certitude abso-
lue, je vous opposerai Gabriel Biel
(a), qui prétend qu'il suffit pour re-
cevoir la Foi; que les motifs de cre-
dibilité soient proposés comme pro-
bables. Croyez-vous que des enfans,
qui ont à peine l'usage de raison,
des gens barbares, grossiers, igno-
rans, & qui néanmoins ont reçu le
don de la Foi, conçoivent très clai-
rement & très fermement ces motifs
de crédibilité? non sans doute; mais
la grâce de Dieu, & la lumière in-
térieure vient au secours & elle sou-
tient l'imbecillité de la nature & de la
Raison.

Telle est l'opinion commune des
Théologiens. La Raison a besoin de
ce secours de la grace divine, non
seulement dans les hommes grossiers,
mais dans ceux mêmes qui ont de l'Es-
prit & du savoir; car quelque clair-
voyan-

(a) Biel in III. Disp. 24. Art. 3. Dub. 1.



voyante qu'elle soit, elle ne peut toutefois nous faire avoir la Foi, si une lumière celeste ne nous éclaire au dedans; par ce que, comme je l'ai déjà dit, la Foi divine étant d'un ordre supérieur, ne peut pas tirer sa force de la Foi humaine. C'est pourquoi l'Eglise a condamné les Semi-pelagiens, par ce qu'ils croient, que le commencement de la Foi venoit de nous, & non pas de Dieu. Et c'est ce qui a donné lieu à ce decret du Concile d'Orange (a): *Si quelqu'un soutient, que sans l'illumination & l'inspiration du Saint Esprit, par les forces de la nature, il peut penser d'une maniere convenable, ou choisir, ou consentir à la prédication qui lui est faite, de quelque bien, qui concerne le salut, il est trompé par un Esprit d'hérésie.*

A ce Decret convient celui-ci du Concile de Trente: (b) *Si quelqu'un dit: que sans l'inspiration prévenante du Saint Esprit, & sans son secours, l'homme peut croire de la maniere qu'il faut croire pour que la grace de la justification lui soit conférée, qu'il*
 N *soit*

(a) Concil. Araus. Cap. 7.

(b) Concil. Trid. Sess. VI. Can. 3.

290 DE LA FOIBLESSE DE
soit Anathème. Telle est la doctrine
de Saint Thomas (a): *La lumière de
la Foi fait voir les choses qui sont
crues.* Il dit encore, *Les fideles ont
connoissance des choses de la Foi, non
pas comme d'une manière démonstra-
tive, mais en tant que par la lumie-
re de la Foi elles paroissent devoir
être crues.*

CHAP. XVI.

*Pourquoi la doctrine des Academiciens
& des Sceptiques a été rejetée.*

DU reste, les causes qui ont fait
rejeter la doctrine des Pyrrho-
niens, ne sont pas celles que vous
suspçonnez. Vous croyez qu'elle a
été rejetée par les Payens, de peur
que les Sciences ne tombassent dans
le mépris; quoi que je vous aye fait
voir qu'elles ont été soigneusement
cultivées par d'excellens hommes,
qui pratiquoient cet art de douter.
Vous croyez qu'elle a été rejetée par
les Chrétiens, de peur qu'elle ne nu-
sît à la Foi, & aux bonnes mœurs;
quoi que cependant du temps de Ci-
ce

(a) Thom. 2. 2. Q. I. A. 4. ad 3. & A. 5. ad 1.

L'ESPRIT HUMAIN. L.III.Ch. XVI. 291
ceron, où elle tomba entièrement,
comme il le dit souvent ; ou
pour parler plus juste, elle fut redui-
re à peu de personnes. Or en ce
tems-là les Chrétiens, qui n'avoient
pas encore paru, n'avoient rien
à craindre pour leur Religion, ni
pour leurs mœurs, de la part des
Sceptiques. Cela est plutôt arrivé
par l'orgueil qui est naturel à l'hom-
me : car étant naturellement rempli
& boufi de cette opinion, que sa
Raison le rend fort supérieur à tous
les autres animaux, qu'il est doué
d'intelligence, capable des Sciences,
né pour raisonner, pour connoître,
pour savoir, il est fâché de se voir
dépourvu de tous ces avantages, &
en quelque sorte dégradé, & con-
damné aux tenebres d'une perpetuel-
le ignorance.

Il ne peut donc souffrir qu'on le
desabuse d'une si agréable erreur ;
& il préfère une honorable folie à u-
ne pauvre & obscure sagesse. Et
pour ne se voir pas chassé par les
Sceptiques de cette ancienne posses-
sion de Science, comme d'un riche
héritage qu'il tient de la nature, il
aime mieux les combattre à main ar-

292 DE LA FOIBLESSE DE
mée & par violence, comme des ravisseurs de la Raison, & comme des destructeurs de la science, que d'agir contre eux par des voyes juridiques, prévoyant que par là il sera débouté de cette possession qu'il avoit usurpée sans aucun droit.

Vous voyez donc maintenant, si je ne me trompe, combien sont faibles & frivoles toutes les contradictions & les objections des Docteurs. Elles pourroient néanmoins m'ébranler, si parmi les Philosophes il se trouvoit quelque Secte, qui fût exemte de contradictions, ou si quelque Philosophe approuvoit une autre doctrine que la sienne. Mais puisqu'ils se font entr'eux une guerre continuelle, nous ne devons pas prétendre qu'ils entretiennent la paix avec nous. Et puisque nous faisons profession de contredire tous les autres, si nous voulons être équitables, nous ne devons pas trouver mauvais que plusieurs nous contredisent. Comme nos Objections ne les retiennent pas de leur erreur, & qu'ils ne se rendent pas à nos remontrances, il est juste qu'ils souffrent que nous ne nous laissions pas surprendre par leurs reproches. Cette

Cette savante Secte des Pythagoriciens, qui est parvenue à une si prodigieuse érudition, après avoir été premièrement tourmentée d'une infinité de calomnies & de railleries, a été enfin tout à fait anéantie: soit par ce que Platon, Aristote, Speusippe, & d'autres encore, ont pillé leurs plus belles découvertes, & se les sont appropriées, après les avoir racoutrées & reformées; & qu'ils en ont séparé & ramassé ce qui pouvoit servir de matière à la moquerie, & que par là ils ont donné occasion aux railleurs de tourner cette Secte en ridicule, comme Porphyre (a) l'a conjecturé: soit que suivant le soupçon d'Jamblique (b), certains petits Livres supposés, & des Symboles étranges & choquans que l'on a attribuez à cette Secte, lui ayant attiré tant de contradiction: cependant le mépris où elle est tombée, n'a pas empêché, ni Jamblique que je viens d'alleguer, ni plusieurs autres, de demeurer constamment attachés à ce parti, & de se vanter d'être soutenus de la protection divi-

N 3.

ne.

(a) Porphyr. Vit. Pyth.

(b) Jambl. Vit. Pyth. Lib. I. Cap. 1.

294 DE LA FOIBLESSE DE
ne, sur laquelle ils se reposoient.

Quelles injures n'a-t-on point dites
aux Epicuriens, pour avoir attaqué
les Dieux, pour avoir renversé la
Religion, pour avoir corrompu les
mœurs, pour avoir banni la pudeur,
pour avoir autorisé le libertinage ?
Elle est devenue si infame que les
Juifs de ces derniers tems, se sont
servis du nom d'Epicure, pour for-
mer des noms à l'arrogance, à l'im-
pureté, & aux lieux mêmes de dé-
bauche. Nous avons vu néanmoins
dans ces derniers tems, s'élever Gas-
fendi, portant le caractère de Prêtre,
qui a fait naître cette Secte, abolie
depuis tant d'années, & qui a mérité
l'approbation de plusieurs personnes
doctes & pieuses. Des Cartes même
n'a pas été exempt de censure, quoi
qu'il ait tâché de démontrer l'Exis-
tence de Dieu, & la distinction de
l'Ame & du corps : & néanmoins
nous voyons plusieurs personnes de
tous états, gens graves & savans,
entrer dans ses sentimens, & les sou-
tenir.

CHAP.

C H A P. XVII.

Conclusion.

Les choses étant telles que je viens de les montrer, nous ne pouvons pas nous promettre du Vulgaire un plus favorable accueil ; mais les soupçons que l'on formera contre nous, & les plaintes que nous entendrons, ne nous feront pas abandonner le dessein où nous sommes, de suivre ce qui nous paroîtra probable, jusqu'à ce que nous soyons attirés par une plus grande probabilité. Cependant rien ne nous fera avouer que nous sachions ce que nous ne savons point, & nous préfererons toujours la liberté de notre jugement, à l'approbation des gens prévenus de leurs vaines Idées.

La vôtre, me disoit cet excellent homme, plein de beaucoup de politesse & d'honêteté, seroit auprès de moi d'un grand poids, pour me confirmer dans ces pensées, & je souhaiterois fort de la pouvoir mériter. Véritablement cette methode libre & dégagée de Philosopher, dont vous faites profession, qui parcourt toutes les sciences, sans s'attacher à aucune,

296 DE LA FOIBLESSE DE &c
ne, montre assez que vous avez quelque penchant pour nôtre parti, ou du moins que vous n'en avez pas beaucoup d'aversion. Que si vous êtes dans un autre sentiment, je ne m'y opposerai pas, & je n'ai garde de prétendre, que vous abandonniez cette liberté Philosophique, que je me conserve si soigneusement.

J'avoue, lui dis-je, que vous m'avez ému; mais c'est une affaire à examiner, & elle mérite bien d'être approfondie, à loisir. Que si d'autres considérations m'éloignoient de votre doctrine, quoi qu'en matière de Philosophie, on doive peu déférer à l'autorité, la vôtre néanmoins m'inclineroit vers vous, & m'y rappelleroit. J'aime mieux, me répondit-il, que vous le faciez par amitié, que par déférence, de crante qu'une diversité d'opinions ne vînt troubler l'étroite liaison, & l'uniformité de vie & d'études qui est entre nous.

Telle fut la conversation que nous eûmes ensemble, cet habile Philosophe & moi, qui ne fut ni frivole, si je m'y connois, ni désagréable; car pourquoi le dissimulerois-je? & véritablement j'en fus ébranlé..

F I N.

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



